



Itinéraires humanistes des élèves

.....
ANTHOLOGIE

.....
SOUS LA DIRECTION DE

Claude Carpentier et Jean-Christophe Deberre

réseau mlfmonde



Itinéraires humanistes des élèves

.....
ANTHOLOGIE

SOUS LA DIRECTION DE

Claude Carpentier et Jean-Christophe Deberre

réseau mlfmonde

« Notre monde craint ces temps-ci d'en découvrir un autre, et nous n'en sommes pas réjouis tant le tragique et la barbarie sont au rendez-vous quotidien de l'humanité. »

Cette phrase qui ouvrait l'avis au lecteur de l'édition 2015 des *Itinéraires humanistes des élèves* demeure hélas d'une brutale actualité.

Il se trouve aujourd'hui bien des sirènes autour de nous pour embrumer le jugement, le séduire par les raisonnements simplistes, ceux de l'opinion, des manipulations de toutes sortes, des croyances dévoyées, bref, lui faire prendre des vessies pour des lanternes. Le résultat est à craindre : sous couvert de pensée, l'argument d'autorité qui impose, rejette, tue.

La tentation du repli, celle de l'intolérance, n'effleurent pas les élèves des écoles, collèges et lycées du réseau de la Mission laïque française à l'étranger comme ceux des établissements de France. Leurs intuitions, l'énergie de leur âge, l'actualité souvent douloureuse de leur pays et de leur région, le discernement qu'ils cultivent à l'école les orientent spontanément vers l'engagement et la compassion. Les mots sont leurs amis, ils balisent naturellement le chemin de l'humain.

Les productions primées au concours *Dis-moi le monde* (édition 2015) apportaient au cri de Béranger « *l'humanisme est périmé* » un cinglant démenti. Les productions des deux concours suivants, respectivement *Dis-moi l'homme que tu veux devenir* (édition 2016) et *Territoires humanistes* (édition 2017) sont de la même veine.

Quelle que soit l'origine du message, classes maternelles, primaires, élèves des collèges ou des lycées, on ne peut être qu'impressionnés par sa force et sa vérité.

Ayant nourri leur imaginaire et aiguisé leur réflexion dans la lecture, l'étude et l'analyse des textes qui constituent les *Itinéraires humanistes pour notre temps*, ces écrivains en herbe posent sur le monde un regard sans complaisance, dénoncent les comportements étriqués, dévoilent le meilleur et dénoncent le pire. Leurs travaux délivrent une parole engagée et des messages d'une acuité d'autant plus saisissante, provocatrice et donc efficace qu'elle est toujours créatrice et poétique.

Ils nous réconfortent aussi car leur regard profondément lucide reste bienveillant, frangé de rêves et d'enthousiasmes.

« Hommes parrains » et donc passeurs auprès des plus petits comme les élèves

Préface

Claude Carpentier et
Jean-Christophe Deberre



du lycée René-Verneau de Gran Canaria, orateurs, metteurs en scène, ils deviennent dans tous les cas des truchements qui n'ont de cesse de décrire, interroger et redéfinir notre humanité. Et avec quel talent !

Ils adoptent les formes d'expression les plus diverses et savent à leur profit tirer le meilleur des nouvelles technologies. On clame la vérité, on la chante, on la met en image, on écrit dans les blancs des textes d'auteurs, on présente son univers en sites internet, on transcrit en fiction un monde rêvé, on théâtralise ses impressions de lecture pour les faire partager... avec toujours de l'émotion au rendez-vous.

Loin de les intimider ou de les contraindre dans un formalisme imposé, les voici stimulés par le choix du titre introduisant et concluant l'édition des *Itinéraires humanistes pour notre temps* : « L'humain et après ? »

Alors que les trois premières parties suivaient sans peine l'organisation du texte matriciel (« Devenir humain », « Être humain », « Rester humain »), leurs interrogations construisent une quatrième partie résolument positive, nous conduisant à lui donner finalement comme titre : « Rêver demain ».

Et si ce rêve devenait réalité ? Si on changeait notre manière de regarder le monde. Notre

lecture nous y invite. Pourquoi résister ?

On retiendra les derniers mots de la chanson composée par les élèves du Grand lycée franco-libanais et avec eux rêver Beyrouth, rêver demain : « *Je veux chanter sur un rythme qui laisse respirer la vie* ».

À l'issue de cette promenade littéraire, nous disons notre gratitude pour les maîtres qui ont su cultiver, entretenir le goût de leurs élèves pour la création littéraire.

Un vœu pour finir : que cette aventure de lecture-plaisir fasse écho en vous, qu'elle trouve ses résonances dans vos souvenirs, votre sensibilité, qu'elle ravive votre confiance en l'humain.

Sur ce chemin, laissez vos envies et votre curiosité prendre le dessus, sentez-vous libre. N'hésitez pas également à scanner les QR codes ou à copier les liens dans votre navigateur car cette lecture peut être augmentée et vous permettre d'écouter, découvrir des productions nourries des mots des écrivains ou inspirés par eux et leurs visions de l'homme et du monde.

À vous de construire votre propre itinéraire humaniste de lecture et devenir à votre tour des passeurs. ●●●●

Pendant trois ans (2015, 2016, 2017), des élèves accompagnés de leurs professeurs ont participé à un concours les invitant à visiter l'anthologie *Itinéraires humanistes pour notre temps*, publiée en 2013.

Les productions obtenues ont été évaluées par d'autres classes, sous la forme de nouvelles créations.

Devant la richesse des productions reçues, nous avons dû opérer des choix, mais nous avons essayé de rendre compte au mieux de l'engagement des élèves et de l'esprit du concours, que vous pouvez retrouver dans son intégralité sur le site dédié*.

Notre volonté : mettre en lumière l'inventivité des classes et la remarquable justesse de leurs propos en croisant textes, images et liens vers des productions vidéo ou sonores.

C'est pour cela que nous avons conçu cet ouvrage comme une anthologie de textes augmentée, donnant à lire, à voir et à entendre les productions des élèves, faisant vivre surtout ces très belles contributions aux patrimoines littéraires et humanistes.

Vous remarquerez donc que plusieurs pages sont enrichies de liens hypertextes, que vous pourrez copier dans votre navigateur,

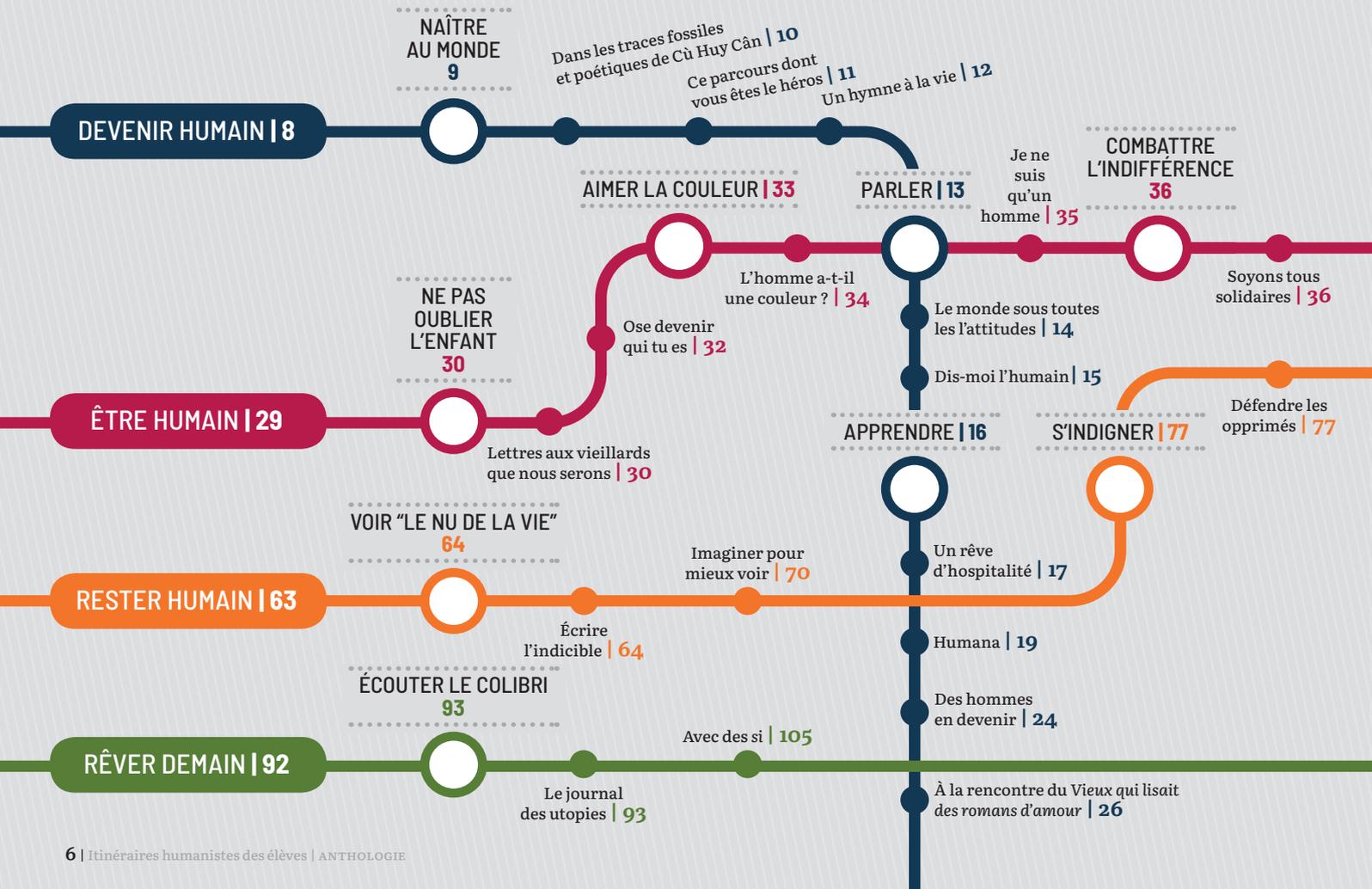
ou de QR codes qu'il vous suffira de flasher à l'aide d'une application dédiée sur votre smartphone.

Notre souhait à présent, reprenant les mots de Jean-Pierre Siméon qui avaient accompagné la présentation du sujet de la troisième édition du concours : « *faites votre propre sentier, cherchez derrière les buissons, soulevez les pierres, perdez-vous, prenez des raccourcis si ça vous chante !* »

Avant-propos

*www.itineraireshumanistes.org





sommaire

Préface | 3

Avant-propos | 5

Être humain
au quotidien | 38

Un mendiant
n'est pas un
mendiant | 39

Prendre
le pouvoir | 82

FAIRE
DES CHOIX
43

Le journal
d'Alya | 43

FAIRE
ENTENDRE
SA VOIX
86

Se faire
entendre | 86

S'ÉMOUVOIR | 49

Le monde à
l'unisson | 49

S'ENRACINER | 56

Origines | 56

Habiter l'espace
intime de Brodeck | 52

VOIR LE CIEL
107

Combien de fois
doit-on regarder
vers le haut avant
de voir le ciel ? | 107

Rêver Beyrouth | 108

Remerciements | 111



DEVENIR HUMAIN

Préférons le désir à la possession, le devenir à l'achèvement et adoptons, comme les élèves dans les productions qui suivent, ce regard de Romain Gary sur l'homme dans *La Promesse de l'aube* :

« Je vois la vie comme une grande course de relais où chacun de nous avant de tomber doit porter plus loin le défi d'être un homme ».

NAÎTRE AU MONDE

« Avant d'écrire, on s'émerveille. En écrivant, on s'émerveille toujours. Sinon, ce n'est pas la peine de commencer. [...] L'œuvre littéraire n'exprime pas seulement un émerveillement qui a déjà été ressenti. Elle le cherche, lui permet d'être plus pleinement, le change et, dans une certaine mesure, le crée. [...] Le lecteur aussi, en ouvrant le livre, en passant le seuil d'un premier vers, se promet – sans prononcer le mot et en cherchant toute une variété d'autres choses – de s'émerveiller. L'émerveillement est une des raisons d'être de la littérature, une des raisons pour laquelle elle existe. »

Michael Edwards,
De l'émerveillement,
2008

Faisons ensemble cette expérience de l'émerveillement, en lisant, en écrivant..., en apprenant à naître – à être au monde – tel un jeune enfant qui découvre son environnement. Apprenons à nouveau, avec les poèmes et les textes écrits par les élèves, à voir la beauté des choses et des êtres qui nous entourent, à être émerveillés, à découvrir ou redécouvrir la richesse du monde, comme nous y invite encore le poète Cù Huy Càn :

Je suis riche de l'âge de la feuille,
Riche de l'âge du charbon,
Riche du nouveau printemps des hommes*

Renaissons au monde.

*Cù Huy Càn, *Empreinte fossile de feuille*, dans *Itinéraires humanistes pour notre temps*, p. 37

Dans les traces fossiles et poétiques de Cù Huy Càn



Dans le cadre de la troisième édition du concours, consacrée à l'exploration de « territoires humanistes », les élèves de seconde d'Annette Deschamps du lycée Leconte de Lisle, de la Réunion, ont recomposé le monde en en proposant une vision à la fois poétique et sensible. Ils ont placé leurs mots dans ceux du poète Cù Huy Càn, après la lecture de son œuvre, *Empreinte fossile d'une feuille**.

La poésie de leurs textes, rassemblés sous le titre au nom évocateur *Vers les ors du monde*, l'empreinte sensible au monde, surtout, qu'ils y dévoilent, leur ont valu d'être récompensés par le prix de la création originale.

Lisez et retrouvez votre or...

Je suis partout. Je vois tout.

Je suis adoré et craint.

Je contrôle tout

Je suis

Le vent

Poussière,

Dans les profondeurs

des océans

Je suis

Le sable

Je suis le mystère

Et la lumière est mienne

Je donne vie aux étoiles

Je suis

L'énergie

« Dans ma main un morceau de charbon... »

Et tout s'est vu transformé... recréé, revisité, recomposé...

Je tiens dans ma main...

Dans ma main un grain de sable

Dans le sable une poussière

Cette poussière est de l'or

De l'or multicolore

Cet or multicolore peut faire...

Peut faire du verre

Du verre indestructible et modulable

Modulable et renouvelable

Je viens d'un autre monde,

J'étais caché sous les autres

L'autre m'a trouvé

Enfin

Le maître m'a servi

J'ai servi le maître

Il m'a maîtrisé

Enfin

Une utilisation parfaite

D'un moi parfait

*Cù Huy Càn, *Empreinte fossile de feuille*, dans *Itinéraires humanistes pour notre temps*, p. 37

L'or cendré

Puissant j'étais, violent je suis et mortel je serai
 Imprévisibles sont mes attaques et redou-
 table est ma colère
 Terrible est le sort réservé à mes cibles et
 impossibles sont les échappatoires
 Nulle pitié pour mes adversaires je n'ai et de
 pierre mon cœur est fait
 Le mot pitié m'est inconnu et le mot amour
 dans mon dictionnaire ne figure point.
 En ma présence tout voltige et tourbillonne
 L'environnement désert après mon passage
 devient
 Rien ne reste, tout est avalé
 Seuls les débris restent.
 Encercler mes victimes est ma passion
 Et les aspirer est mon obsession
 Vous vous questionnez sûrement à propos de
 mon identité
 Eh bien, sachez que
 L'ouragan est mon nom !

J'étais là avant
 J'ai créé tout ce que vous voyez
 Je serai là à la fin
 Car je ne suis pas éteint
 En existant je vous ai créés
 En existant je détruis ce qui se crée
 Vous pouvez me créer
 Quand je veux me cacher
 Et je me relèverai quand tout sera fini

Ce parcours dont vous êtes le héros

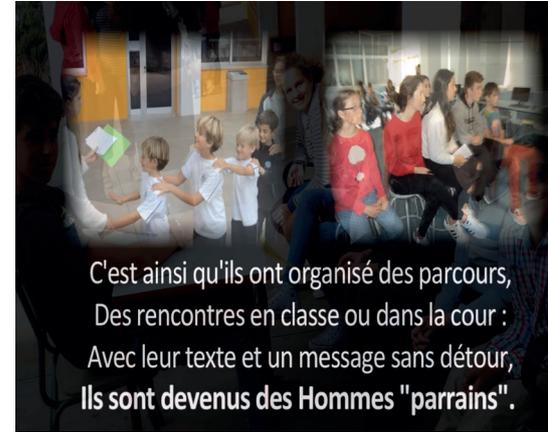


S'émerveiller, c'est aussi s'émerveiller de la
 rencontre avec l'autre et des échanges qui
 se créent.

Telle est cette autre expérience de
 l'émerveillement que des élèves du lycée
 René-Verneau de Gran Canaria en Espagne
 ont menée, à l'occasion de l'édition 2016
 du concours.

Accompagnés par leurs professeurs,
 Alexia Duault, Élodie Turpin et Juliana Ivanoff,
 21 élèves de première sont devenus tour à tour,
 « hommes-témoins », « hommes-passeurs »
 puis « hommes-parrains » de 21 textes de
 l'anthologie auprès de leurs cadets des
 classes de grande section de maternelle à
 celles de troisième. Ce travail leur a permis
 d'être primés à l'issue de la deuxième
 édition du concours.

Découvrez-les en train de lire et de dire
 ces textes aux plus petits, appréciez leur
 engagement et l'émerveillement qu'ils
 parviennent à susciter...



C'est ainsi qu'ils ont organisé des parcours,
 Des rencontres en classe ou dans la cour :
 Avec leur texte et un message sans détour,
 Ils sont devenus des Hommes "parrains".



 vimeo.com/164854645

Un hymne à la vie



Peut-être nous faut-il juste finalement ne pas oublier d'être heureux, de vivre la vie telle qu'elle s'offre à nous. Donnons justement la parole aux élèves de première d'Hélène Tassain-Périé du lycée français d'Agadir au Maroc. Ils nous ont livré leur vision de la vie et du monde, à l'occasion de la première édition du concours, en 2015. Ils nous rappellent en particulier, avec enthousiasme et générosité, combien la vie est belle, combien il nous faut ne pas oublier de la chanter.

Plaçant leurs mots à la suite de ceux de Gandhi, « *Humanity is an ocean, if a few drops of the ocean are dirty, the ocean does not become dirty* », ils nous lancent un appel à la joie et à la simplicité.

Après tout, avons-nous besoin de tant de choses pour être heureux ? « *Just take it easy, Just feel life and its beauty* », en chantant leur hymne à la vie en français et en anglais, les lycéens nous ouvrent grand la voix du dialogue, de l'écoute, de l'élan vers l'autre : ils nous font naître à la vie.

Écoutez-les et suivez-les...

*Just smile when life is gloomy
Be strong when it treats you badly
And do what makes you happy
May love forever be / Just take it easy*

La vie, c'est toi qui l'écris
Choisis le ton du récit
Drame ou comédie

*This is our itinerary
The road to humanity
The love of mind and body / Just take it easy*

Et pour gagner la partie
Tu as tant appris
Just take it easy

*Just feel life and its beauty
Your days are not that ugly
So don't be sorry*

Vas-y, chante l'hymne à la vie
Souris et fais le pari
Que tu vas gagner la partie

Relève tous les défis
Tu en sortiras grand
Car la vie ça endure

Lis les textes réunis
Au sein de l'anthologie
Même si le monde est ainsi



C'est Kauffmann qui nous le dit
Ce métier est sans merci
La souffrance ça endure

*You need to change buddy
Don't blame everybody
You're so incredibly lucky*

Souviens-toi d'où t'es parti
Lorsque tu auras réussi
Car rien ne dure toute la vie



 vimeo.com/119266144

PARLER

« La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. La relation au visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas. [...] Le visage parle. [Devant] le visage je ne reste pas simplement là à le contempler, je lui réponds. Le dire est une manière de saluer autrui, mais saluer autrui, c'est déjà répondre de lui. »

Emmanuel Lévinas,
Éthique et infini, un dialogue avec Philippe Néo,
édition Le livre de poche, 1982, pp. 79-83

Le philosophe Emmanuel Lévinas souligne combien le visage est langage, ainsi qu'il le développe également dans cet autre extrait de son œuvre, *Totalité et infini*, repris dans l'anthologie .

À travers sa nudité – son dénuement – le visage nous appelle et en appelle à notre responsabilité. Et c'est bien ce qu'ont compris les élèves dont vous allez à présent découvrir les travaux. Les premiers ont justement souhaité révéler les visages oubliés des hommes, les seconds ont entendu leur appel et y ont répondu, engageant un dialogue avec nous tous.

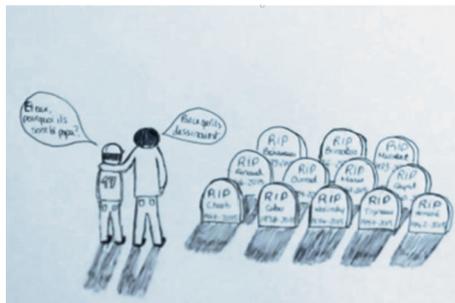
Regardez, écoutez, répondez
à votre tour...

Le monde sous toutes les attitudes



Comment faire des hommes des personnes libres, libres de s'exprimer, de penser, de s'unir ? 25 élèves de première du lycée français de Palma, sous la direction de leurs professeurs de français, d'éducation civique, juridique et sociale et d'espagnol, Stéphanie Jaunet et Karine Corlay, ont tenté de répondre à cette question en écho à la citation de Claude Lévi-Strauss : « un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même, mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme, le respect des autres êtres avant l'amour propre ». Ils ont dessiné l'homme. Ils se sont adressés à lui.

Voici quelques-uns des dessins montés dans une production vidéo, qui a valu à ses auteurs d'être primés lors de la première édition du concours en 2015.



« - Et eux, pourquoi ils sont là papa? - Parce qu'ils dessinaient. »



 vimeo.com/119196935

Dis-moi l'humain



Découvrez le projet vidéo établissant le résultat des délibérations des élèves de première S3 du lycée Montebello de Lille, sous la conduite de leur professeure Gwen-Aëlle Geffroy, dans le cadre du concours *Dis-moi le monde* (2015). Cinq productions leur avaient été soumises, dont celle du lycée français de Palma.

Bien plus que le seul résultat d'un palmarès, retrouvez ici le dialogue que les élèves ont nourri avec les travaux reçus, et à travers eux, leur manière de célébrer, mais aussi de dénoncer le monde.

Ils ont choisi les images qui, à leurs yeux, révélaient au mieux leur réflexion sur l'humanisme, telle qu'elle a pu se développer au fur et à mesure de leurs rencontres avec les différents projets à évaluer et des activités réalisées pour leur permettre de se les approprier. Ils ont produit en parallèle un texte pour décrire chaque image, à la manière d'une liste inspirée du prologue de la pièce de Jean-Pierre Siméon, *Témoins à charge* : « *Il y a celui, celle, ceux qui...* ». Ils ont enfin scénarisé leur travail pour rendre compte de leur évaluation, de leur pensée et de leur jugement en associant images, musiques, textes écrits et dits.



 bit.ly/iti-hum-1

APPRENDRE

« Partir exige un déchirement qui arrache une part du corps à la part qui demeure adhérente à la rive de naissance, au voisinage de la parentèle, à la maison et au village des usagers, à la culture de la langue et à la raideur des habitudes. Qui ne bouge n'apprend rien. Oui, pars, divise-toi en parts. Tes pareils risquent de te condamner comme un frère séparé. Tu étais unique et référé, tu vas devenir plusieurs, et parfois incohérent, comme l'univers, qui, au début, éclata, dit-on, à grand bruit. Pars, et alors tout commence, au moins ton explosion en mondes à part. Tout commence en ce rien. Aucun apprentissage n'évite le voyage. »

Michel Serres,
Le Tiers-Instruit,
éditions François Bourin, 1991, p. 28

Voyager, naviguer, surfer, lire pour aller à la rencontre de l'Autre, battre en brèche les préjugés et aiguïser sa pensée. Tel est le cheminement initiatique entrepris par les élèves qui ont construit ainsi leurs territoires humanistes, nourris des connaissances acquises, au gré des rencontres et expériences menées.

À votre tour de quitter le rivage et de braver l'inconnu.

Enrichissez-vous au contact des textes écrits par les élèves.

Un rêve d'hospitalité



Au début, il y a le conte qui inspire et fascine petits et grands pour ouvrir à la connaissance. Les élèves de sixième de Franck Hoyer du lycée français d'Alexandrie en Égypte s'inscrivent dans cette tradition. Ils nous apprennent l'hospitalité.

Au total, 43 élèves ont collaboré pour imaginer cette histoire et nous donner envie de la lire. La qualité et l'originalité du récit leur ont valu d'être récompensés à l'issue de la première édition du concours.

Dès que tu fermes les yeux, l'aventure du sommeil commence...

Jack se trouvait coincé devant le portail de fer rouillé, en pleine tempête de neige, complètement discordant dans ce paysage arctique. Il attendit ainsi dans le froid pendant quelques secondes jusqu'à ce qu'apparaisse un étrange Inuit vêtu de rouge, venu de nulle part. Jack pensa que le portail non plus n'avait rien à faire là, posé dans ce désert blanc, au milieu de rien. Par quelques signes, Jack comprit que l'étrange garçon l'invitait. Il le suivit et celui-ci le mena dans une sorte d'igloo, ce qui était sans doute son logis. Jack fut étonné, intrigué par la gentillesse et l'hospitalité de cet Inuit. Lui, le Londonien, n'était pas habitué au respect et à la gentillesse. À Londres, on ne te regarde pas...

L'igloo se situait sur une dune de neige, Jack et le petit Inuit passèrent toute la journée à pêcher et à courir dans la neige. L'enfant lui apprit surtout à attraper les flocons de neige, comment garder une petite étoile glacée dans le creux de la main sans qu'elle fonde. Puis, à la tombée de la nuit, l'Inuit invita Jack à rentrer dans l'igloo, le fit asseoir sur un cube de glace recouvert d'une peau de phoque et lui apporta un plat de poissons qu'il avait préparé lui-même. Jack en fut très touché, non pas parce qu'il appréciait le plat servi mais parce

qu'il fut séduit par le geste de l'Inuit. Lui, qu'il ne connaissait pas, il l'avait accueilli et servi comme un frère! Jack se sentait vraiment respecté mais était surpris aussi : l'Inuit ne l'embêtait pas avec des questions, il ne s'en préoccupait pas. Tout ce qui lui importait, c'était que Jack soit heureux et surtout à l'aise.

Peu après le repas, l'Inuit s'absenta quelques minutes et revint avec une petite boîte sombre faite de peau de bête et d'os de caribou sculpté. Jack était ému et n'osa pas l'ouvrir devant son ami. Alors, pour remercier l'Inuit de ce cadeau, il mit ses mains dans ses poches et y trouva une livre sterling. Il la lui tendit en échange. L'enfant la prit et acquiesça en signe de remerciement.

Lorsqu'il sortit de l'igloo, la tempête était violente mais Jack la trouvait plutôt jolie, elle gémissait, parfois blanche parfois grise, mais toujours majestueuse. Il se recourba pour se protéger et ouvrit la petite boîte : il y trouva un petit flocon de neige glacé.

Quelques jours après, dans le métro de Londres, Jack allait monter dans la rame quand il fut attiré par une publicité pour les glaces « esquimaux ». Il crut reconnaître l'Inuit dans l'image, avec son sourire impénétrable et mystérieux... Mais son regard

descendit et tomba assez vite sur un pauvre mendiant, habillé de guenilles, courbé par la fatigue. Quel âge avait-il ? Trente ans comme lui ? Ou peut-être l'âge de l'Inuit ? Non, il était sans doute plus vieux... Il n'arrivait pas à savoir. Alors, il fut comme attiré. Il s'approcha du mendiant et discuta avec lui. Il apprit qu'il n'avait pas de famille, il venait de très loin, un pays oublié sur la carte de géographie, le sud sans doute car il parlait du soleil, des femmes de son village qui chantaient au bord de la rivière, d'un arbre à palabres. Jack l'invita chez lui. Il lui semblait, en l'invitant, qu'il faisait revivre l'Inuit, l'ami de son rêve. Alors il ouvrit le frigo et lui fit un plat de poissons. Et ils vécurent ensemble longtemps jusqu'à ce que l'Africain ait appris la langue de Jack. Et, chaque jour, Jack semblait revivre son rêve du nord. Il était heureux. Quand il se regardait dans la glace, il lui semblait qu'il rajeunissait, il avait maintenant le visage d'un garçon de quinze ans, pas plus. Mais un jour l'Africain, qui travaillait, décida de partir dans un autre pays d'Europe, un endroit où il ferait plus chaud.

Alors, Jack lui posa dans le creux de la main une petite boîte sombre faite de peau de bête et d'os sculpté. Il lui referma la main, le prit par les épaules et lui dit :

« N'oublie pas mon frère ce flocon fragile. C'est un rêve d'hospitalité. Donne-le à celui que tu trouveras sur ta route ; c'est ton frère aussi ; fais-lui à manger, ne pose pas de questions, donne-lui la boîte, il la donnera à un autre, qui la donnera à un autre et peut-être un jour, nous serons tous frères dans ce monde. »

L'Africain le regarda longuement, et en se desserrant des bras de Jack, fouilla dans ses poches et en sortit une amulette de son pays qu'il lui tendit.



Apprendre en allant à la rencontre des autres encore.

Les élèves de première S/L du Grand lycée franco-libanais de Beyrouth de Maya Ghanem et Zéna Sabbagh nous convient à l'histoire de Lavande, jeune humaine, qui va grandir au contact des animaux de la forêt.

Avec Cigale, Mademoiselle Rossignol, mais aussi Miss Guêpe et bien d'autres, elle va peu à peu comprendre le monde, pour être capable d'affronter la société des hommes.

Ce conte initiatique, écrit pour être le livret d'une comédie musicale, est une immersion dans la nature, vierge de maux, pour permettre à Lavande, mais à nous aussi, de rejoindre la terre des Hommes. Il a reçu le prix spécial du jury à l'occasion de la troisième édition du concours en 2017.

Découvrez-en quelques extraits pour vous donner envie de lire l'intégralité du livret sur le site dédié.

 **Premier extrait : le prologue**

CÂLINE, GRIGNOTE, BENJAMIN, PÈRE CASTOR, LAVANDE, PARENTS DE LAVANDE, CHŒUR

On entend le grincement d'un rocking-chair, il fait tout noir. Soudain on entend de derrière, des rires d'enfant...

CÂLINE : Père Castor, raconte-nous une histoire !

GRIGNOTE : Même deux histoires !

BENJAMIN : Père Castor, mets tes lunettes et lis-nous tout !

Les trois jeunes castors courent vers la scène, on voit alors un vieux castor endormi sur un rocking-chair ; il se réveille.

PÈRE CASTOR : Oh, mes enfants, vous m'avez réveillé ! J'étais en train de faire une petite sieste !

CÂLINE : Désolée de t'avoir dérangé Père Castor, mais cela fait si longtemps que tu ne nous as pas raconté une histoire !

GRIGNOTE ET BENJAMIN : Oh oui c'est vrai ça !

PÈRE CASTOR : Bon, bon, d'accord ! Laissez-moi

prendre mon livre de contes. (Il prend un livre) Voilà ! L'histoire que je vais vous raconter est une histoire vraie que j'ai moi-même vécue, une histoire assez fabuleuse si je puis dire. Alors, Câline, Grignote et Benjamin, installez-vous bien et écoutez mon histoire...

La lumière s'éteint petit à petit sur les quatre castors et s'intensifie au milieu de la scène, on distingue alors une jeune fille...

PÈRE CASTOR : Il était une fois, une jeune fille qui se prénomait Lavande, c'était une fille tout ce qu'il y avait de plus normal, en tout cas, c'est ce qu'on aurait dit. Elle restait toujours seule, elle n'avait pas d'amis avec qui parler ou rire, elle ne pouvait pas éclater en sanglot quand elle se sentait mal, elle ne pouvait pas crier haut et fort son opinion et son avis, ni même murmurer tout bas ses sentiments et ses angoisses ! Personne ne l'écoutait, elle était vouée au silence le plus total !

Un homme et une femme arrivent sur scène, énervés. Mais, ils ne voient pas Lavande qui les entend.

MÈRE DE LAVANDE : Ce n'est plus possible ! Cette situation est intenable !

PÈRE DE LAVANDE : Allons calme-toi ma chérie.

Ce n'est pas si grave que ça...

MÈRE DE LAVANDE : *(Lui coupant la parole)* Pas si grave que ça ! Mais bien sûr que c'est grave ! Cela fait plus de douze ans que nous vivons dans cette situation. C'est humiliant ! Je n'ose même plus sortir de la maison. Toutes mes amies commencent à s'éloigner de moi.

PÈRE DE LAVANDE : Je n'ai jamais aimé tes soi-disant amies de toute façon, au moins maintenant tu connais leur vrai visage !

MÈRE DE LAVANDE : Tu ne comprends rien ! Je n'en peux plus ! Je vis sur mes nerfs tous les jours à cause de cette sottise de Lavande ! On dirait que je parle toujours seule à la maison, elle ne me répond jamais. Je sens que je vais devenir folle !

PÈRE DE LAVANDE : Mais c'est ta fille voyons ! Ce n'est quand même pas de sa faute si elle est muette !

MÈRE DE LAVANDE : Ça suffit ! Je quitte la maison, je retourne chez ma mère pour quelque temps.

PÈRE DE LAVANDE : Tu ne peux quand même pas faire ça voyons !

MÈRE DE LAVANDE : Je vais me gêner tiens ! Au revoir !

PÈRE DE LAVANDE : Attends ma chérie, calme-toi un peu, je suis sûr que ça pourra s'arranger.

MÈRE DE LAVANDE : Mais bien sûr, elle va miraculeusement commencer à parler !

Les deux parents quittent la scène, Lavande s'avance, elle a tout entendu, elle est très triste et se jette par terre, elle veut crier, elle ne peut pas, elle pleure.

PÈRE CASTOR : C'est alors que Lavande, voyant bien qu'elle n'était pas à sa place aux côtés des Hommes, prit la fuite, sans savoir où aller...

Lavande se met alors à courir sans but, elle semble danser durant sa fuite, derrière elle, le chœur arrive et se met à chanter, la musique de Humana débute...

 **Second extrait :** *Lavande a rejoint la forêt et rencontre les animaux qui y vivent, dont Mme Renarde. Aux animaux désormais de porter un regard sans concession sur nous, les humains...*

RENARDE : C'est très bizarre ça, les humains ne peuvent pas nous comprendre d'habitude ! Mais à te voir, c'est vrai que tu n'es pas comme les autres Hommes. Les Hommes ne s'aventurent pas dans cette partie de la

forêt, il n'y a pas de gibier intéressant par ici, que quelques petites bêtes bien cachées et des plantes. D'ailleurs, tu ne portes pas de fusil, c'est une première ça, je ne pensais pas que cela était possible ; un Homme sans son arme, on aura tout vu ! Tu sais, contrairement aux autres créatures de ces lieux, je connais bien les êtres humains, je suis déjà partie en ville, c'est un horrible endroit : pas d'air, des mauvaises odeurs, un peuple malveillant ! Je ne supporte pas les humains : ils détruisent toute forme de vie qui les entoure, ils se détruisent eux-mêmes, c'est te dire leur idiotie. Le pire dans tout ça, c'est qu'ils se disent être les créatures les plus évoluées et les plus intelligentes ! La bonne blague ! Je n'ai jamais vu une espèce aussi primitive et brutale que les Hommes. Et en ce qui concerne l'intelligence, s'ils utilisaient la leur à meilleur escient, ils auraient vu depuis bien longtemps tout le savoir présent dans la nature : la géométrie des abeilles ou des araignées, la ruse des renards, les talents défensifs des fourmis ou même les talents de constructeurs des lapins et des taupes. Vraiment, j'ai beau essayer, je ne vois rien de bien en l'Homme. Les humains ne font que s'accaparer toute vie existante et la détruire. Mais bien sûr, en ce qui me concerne, j'ai une hargne toute particulière envers ces créatures sanguinaires et bestiales, ils me harcèlent car je mange leurs poules, et me

poursuivent sans relâche pour avoir ma belle fourrure, ils ont même, sans aucune forme de pitié, ôté la vie à toute ma famille. Mais ne t'en fais pas, je t'aime bien, je sens qu'on va bien s'entendre. Mais depuis ce terrible incident, je suis solitaire, j'arpente villes, forêts et montagnes avec pour seul compagnon mon diabololo, offert par ma mère, c'est le seul objet qui me lie à ma famille, donc tu comprends son importance. *(Lavande commence à pleurer, mais Renarde ne la voit pas)* Tu as bien une famille toi ? D'où viens-tu au fait ? Tu ne m'as même pas dit ton nom !... Bon, tu vas te décider à me répondre oui ? ! Ce n'est pas que je n'aime pas parler, mais ça commence à bien faire ce monologue, j'ai réussi à m'ennuyer moi-même ! *(Elle se tourne et voit les larmes couler sur le visage de Lavande)* Mais tu pleures ! Pourquoi ? Ta famille te manque à toi aussi ? *(Lavande hoche la tête)* Ah mais ne t'en fais pas ; tu sais ce que ma mère me disait ? : « Souris même à travers tes larmes et reste forte même à travers tes peurs ». Garde ces mots bien en tête surtout.

La musique commence, le chœur arrive derrière les deux personnages et Renarde commence à chanter...

Scène 2

LAVANDE, LYS, AMARYLLIS, NARCISSE, HORTENSIA, CYCLAMEN, RAFFLÉSIA, CIGALE, PÈRE CASTOR

LYS : *(Frappant le sol avec son sceptre de reine, la tête haute et le menton levé)* Mes demoiselles les fleurs ! Composez-vous un peu et arrêtez de vous comporter comme de petits bourgeons ! Calmez-vous et redressez-moi vos pétales ! *(Elle remarque la présence de Lavande)* Tiens, nous avons de la visite...

Les fleurs se recoiffent et arrangent leurs jupes avec empressement. La reine s'approche de Lavande en faisant de grands pas très gracieux.

LYS : *(En dévisageant Lavande et en l'inspectant de la tête aux pieds)* C'est une première celle-là ! Quelle fleur bizarre ! *(Elle la renifle subtilement)* Mhmm... Elle ne sent pas très bon en tout cas...

Lavande s'écarte brusquement de la reine, elle paraît très embarrassée.

LYS : C'est vraiment une fleur bizarre... *(À Lavande)* Dites-moi Mademoiselle, quel genre de fleur êtes-vous donc ?

Lavande regarde autour d'elle et hausse les épaules. Elle ne sait pas.

LES FLEURS : *(Avec choc et ébahissement)*
Nom d'un Nénuphar !

CYCLAMEN : Peut-être bien qu'il ne s'agit même pas d'une fleur !

HORTENSIA : Nom... d'un... Nénuphar...

CYCLAMEN : Où sont ses pétales ?

NARCISSE : Où est sa belle odeur ? Sa belle couleur ? Elle est si fade !

AMARYLLIS : C'est vrai ça ! Elle n'est pas une fleur !

HORTENSIA : Pourquoi alors est-elle là, dans notre clairière à nous ?

NARCISSE : Moi je propose de faire d'elle une fleur !

HORTENSIA : Mais peut-être qu'elle est réellement une fleur ? Elle ne peut pas se trouver ici par hasard...

AMARYLLIS : Hortensia marque un point là.

NARCISSE : Oui, vous avez sans doute raison...

CYCLAMEN : Moi je vous dis qu'une fleur, une vraie, est belle, gracieuse et bien maquillée :

ça se reconnaît. Et moi je vous dis que cette chose n'est pas une fleur !

LYS : (Frappant son sceptre sur le sol) Mais calmez-vous ! Ce n'est pas acceptable tout le vacarme que vous faites ! Je ne m'entends même plus réfléchir avec tout votre boucan voyons !

CIGALE : (En s'avançant rapidement vers les fleurs et Lavande) Mais qu'est-ce que vous faites à cette pauvre enfant ! ? Arrêtez ! Laissez-la tranquille et poussez-vous ! Allez, oust ! Sinon, je me ferai un plaisir de dévorer vos feuilles et vos beaux pétales colorés !

LYS : Comment osez-vous vous adresser à ma cour et moi-même sur ce ton ?

CIGALE : Je suis vraiment désolée, mais Sa Majesté n'aurait-elle pas quelque chose de plus important à faire que d'embêter une pauvre enfant ?

LYS : (Elle se retourne, éternuée) Venez fleurs, nous ne sommes pas respectées ici. Il est préférable de désertier cette clairière. De toute façon, nous avons mieux à faire que de nous occuper de cette sottise et perdre notre précieux temps !

Scène 4

Un dernier extrait avec la rencontre de Miss Guêpe, scène 4, aussi piquante qu'elle peut l'être dans la réalité. Une illustration du talent des élèves, qui dans la continuité du grand fabuliste Jean de La Fontaine, ont su se saisir des traits de chaque animal pour mieux dépeindre les hommes.

LAVANDE, CIGALE, M^{LE} ROSSIGNOL, MISS GUÊPE, BOURDON, PÈRE CASTOR, CHŒUR

MISS GUÊPE : Je n'arrive pas à le croire ! Cette triple buse de Rossignol croit vraiment que cette bonne à rien, cette humaine, cette muette, sera une meilleure chanteuse que moi ! Je l'emplume cette soi-disant professeuse de chant ! S'il n'en tenait qu'à moi, je la donnerais à manger aux loups, elle et cette vermine de... c'est quoi son nom déjà ?

– Oui Ah oui, « Lavande », une mauvaise herbe que je me ferais un plaisir de dévorer ! Tu imagines ? ! Me faire ça à moi, alors que sans moi, ce piaf ne serait rien d'autre qu'un sac à plume errant : une inconnue !!

BOURDON : Oui, vous av...

MISS GUÊPE : (Lui coupant la parole) Mais je la connais bien ! Elle ne fait pas ça pour la

petite, la pitié est loin de faire partie de son vocabulaire ! Ce n'est qu'une intéressée qui se sert des talents des autres pour faire croire au sien et grimper peu à peu les échelons de la société ! Une muette serait un excellent moyen de faire parler d'elle, si elle réussit à la faire chanter, elle sera admirée de tous et on parlera de ses « exploits » dans les quatre coins de la forêt ! Je ne les laisserai pas faire ! Ça a toujours été moi le centre d'intérêt des autres, moi la reine du printemps, moi qu'on acclame, moi, qui à force de travail et de persévérance, ai réussi à percer dans ce métier tellement cruel, moi, la seule et l'unique !

BOURDON : Oh, comme vous avez raiso...

MISS GUÊPE : (Lui coupant encore la parole) Mais je ne m'avoue pas vaincue ! Jamais ! Elles ont peut-être gagné cette bataille ! Mais la guerre vient à peine de commencer !

– Bourdon, pars à la clairière, et fais en sorte que la vie de cette fille dans la forêt devienne un véritable enfer ! Je veux lui faire regretter de s'être introduite dans MON royaume ! Qu'elle reparte d'où elle est arrivée en pleurant toutes les larmes de son corps, ou qu'elle se fasse dévorer par les loups en chemin, qu'importe ! Ça lui apprendra à marcher sur mes plates-bandes. Quant à notre très chère Mademoiselle Rossignol, elle reviendra me

supplier à genoux de revenir chanter pour elle ! (Elle rigole machiavéliquement, puis s'aperçoit que Bourdon n'est pas encore parti, et crie) Vas-y, qu'est-ce-que tu attends ?!

BOURDON : Oui... tout-tout de suite, j'y cours j'y vole ! (Il s'apprête à partir, puis pense un moment et revient chez Miss Guêpe)
Mais... Votre « Guêpeté », si elle ne veut pas retourner chez les siens ? À ce que j'ai compris de l'Arbre, elle n'était pas très bien traitée là-bas...

MISS GUÊPE : Eh bien, à ce moment-là, je la tuerai ! Elle a voulu jouer avec moi, tant pis pour elle ! Quiconque taquine un nid de guêpes doit savoir courir, sinon il saura faire face au dard ! Et je me ferais un plaisir de lui faire comprendre la réelle signification de l'expression « Qui s'y frotte, s'y pique ! »
Maintenant pars, si ta mission n'est pas accomplie avant le printemps, c'est à toi que je montrerai mon venin ! Allez oust !!

BOURDON : Tout de suite, tout de suite.

Bourdon quitte la scène en courant, Miss Guêpe la quitte de l'autre côté avec un air de fierté.

À vous de découvrir la suite pour connaître la fin des aventures de Mademoiselle Lavande...

Affiche de la comédie musicale Humana



 bit.ly/iti-hum-2

Des hommes en devenir



Apprendre en allant à la rencontre des autres toujours. Rien de tel qu'un carnet de voyage à travers le temps et l'espace pour rencontrer des modèles d'humanité. C'est ce qu'ont réalisé les élèves de cinquième de Caroline Thébaut du collège Carnot à Lille, récompensés à l'issue de la deuxième édition du concours.

Ils ont imaginé un voyage, bien au-delà de nos repères temporels et spatiaux ; et, au hasard de la vie, ont fait des rencontres passionnantes.

Découvrez le carnet de voyage de ce fabuleux périple imaginaire*.

*En bleu, sont cités des passages extraits des œuvres des auteurs rencontrés.

AU CŒUR DE L'HUMANITÉ

Cette histoire est incroyable mais véridique. Elle devrait vous faire réfléchir sur les valeurs humanistes. Lisez plutôt...

Tout a commencé par une chanson entendue à la radio : C'est du lourd d'Abd al Malik. Le chanteur défend des valeurs essentielles pour notre société : courage, dignité et égalité.

« *J'me souviens, maman qui nous a élevés toute seule, nous réveillait pour l'école quand on était gamin.* »¹

Ces paroles me font réfléchir.

TERREUR - 13 NOVEMBRE

Alors que C'est du lourd résonne dans ma tête, une terrible annonce me sort de ma rêverie. On a attaqué le Bataclan ! Les rues de Paris sont ensanglantées. Les gens courent, nous avons peur. Pourquoi ces morts ? Pourquoi ? J'essaie de me calmer et de garder espoir. Je vais me coucher, choqué.

EN ROUTE !

Je me réveille en sursaut en plein milieu d'un cauchemar. Je grelotte donc je vais chercher une couverture plus chaude au grenier. En montant les escaliers, j'entends des grincements inquiétants. J'accélère le pas. J'ouvre la porte et là... je découvre une machine très étrange. Je m'approche.

Devant moi, une grande frise chronologique avec un bouton rouge pour chaque année. Mon petit frère arrive ! Je sursaute et appuie par mégarde sur un bouton. Tout se met à trembler...

ANNE FRANK - 1943

Après quelques minutes, les tremblements cessent. Je regarde à l'extérieur, je suis dans un appartement à Amsterdam, dans les années 1940. Devant nous, une jeune fille plongée dans son journal.

« Bonjour Anne Frank.

– Comment connais-tu mon nom ?

– C'est difficile à croire mais nous venons de l'an 2015 et ton histoire est très connue.

Que racontes-tu dans ton journal ?

– Ma vie mais je réfléchis aussi à l'humanité... Tenez. »

Elle me montre une page précise. « *Pourquoi [les hommes] fabriquent-ils [...] des avions de plus en plus gros, des bombes de plus en plus lourdes et en même temps des pavillons individuels pour la reconstruction.* » C'est absurde ! Mais elle conclut et me dit : « *J'ai souvent été abattue mais jamais désespérée.* »² Je repars sur ce message d'espoir. Merci Anne.

ROBERT BADINTER - 1981

Malgré ce message d'espoir, j'ai le cœur lourd en remontant dans la machine à voyager. Je sais qu'Anne Frank va mourir, je ne comprends

pas pourquoi les hommes peuvent être si violents et intolérants. J'ai envie de venger Anne Frank ! J'aimerais punir le plus sévèrement possible les généraux allemands. La machine me téléporte en 1981, à l'Assemblée nationale. J'assiste, avec le plus grand étonnement, au discours de Robert Badinter sur l'abolition de la peine de mort. Il ne faut pas lutter contre la barbarie par la barbarie. Cela engendre plus de crimes. Ce discours me touche et je regrette d'avoir souhaité la mort de certains hommes. Je repars le cœur plus léger : la vie et la justice feront ce qu'il faut.

BADRIYA AL-BISHR

Après plusieurs heures de voyage, j'arrive dans un pays inconnu pour moi : l'Arabie Saoudite. Je remarque tout de suite une femme à la terrasse d'un café. Elle semble différente. Elle lit *Le Journal* d'Anne Frank ! Je m'approche :
 « Bonjour Madame, vous lisez un ouvrage que j'aime beaucoup.
 – Moi aussi je l'aime beaucoup. Une jeune fille qui dit ce qu'elle pense ! Qui est publiée ! Bravo !
 – Pourquoi ???
 – " *Imagine que tu es une femme et que tout le monde s'exclame à la naissance de ton frère : Dieu soit loué, c'est un garçon !* " – ???

– " *Imagine que tu es une femme et que tu as besoin de l'accord de ton tuteur pour tout. Et si c'est ton mari qui t'a cassé des côtes, on dira qu'il avait sans doute une bonne raison. [...]* " ³

– C'est impossible...

– Vous êtes bien naïf. Le monde est hélas plein de préjugés ! »

LE CHÂTEAU DES PRÉJUGÉS

Je n'ai pas le temps de comprendre ce que Badriya veut me dire que me voilà propulsé devant un château bien inquiétant... Deux hommes m'ouvrent la porte. Ils ont une conversation raciste. L'un dit que les noirs ne devraient pas travailler, l'autre que les personnes de couleur devraient être esclaves comme avant ! Je suis tellement écœuré devant ces atrocités que je me précipite dans la pièce voisine.

L'ÎLE DE L'ALTRUISME

Je sors du château des préjugés tellement abattu que je ne pense plus au monde extérieur... Mais soudain, je m'arrête sur un pont où je vois indiqué : « l'île de l'altruisme et de la générosité ». Je prends un bateau pour m'y rendre.

RENÉ PHILOMBE

Un homme m'accueille, me souhaite la bienvenue et me propose du thé. Il s'agit de René Philombe. Quelle hospitalité !

Il me fait ensuite visiter cette île où tout semble parfait. Il m'explique la clé du bonheur : la générosité, l'altruisme ! Ouvrir à son prochain.

« LES BOULETTES » ET JEAN-JACQUES GREIF

J'étais bien, plein d'espoir sur cette île paradisiaque quand, soudain, je vois des boulettes ci et là sur la plage... Je m'approche et me rends compte qu'il s'agit de traces de goudron.

Je trouverai le responsable de cette pollution des plus abominables !

Je rencontre alors Jean-Jacques Greif qui m'explique : « C'est un pétrolier qui a fait ça. *Il circule ailleurs sur tous les océans, des navires pas plus vaillants.* ⁴ Il faut que les hommes de demain s'ouvrent à la nature et comprennent qu'il faut la respecter ! »

Je pars, ces paroles à jamais gravées dans mon esprit.

L'HOMME QUE JE VEUX ÊTRE

Après ce long voyage, je rentre enfin. Ah que d'aventures dans ce monde parfois cruel ! Les hommes plongent-ils dans la folie ? Mais qu'avons-nous fait de cette planète ? Polluer, abîmer, détruire... Je ne veux pas être cet homme-là.

Mais quel homme aimerais-je devenir ?

L'homme parfait existe-t-il ? Non, mais nous pouvons nous en approcher.

Agissons ! Avançons vers la liberté et la justice.

Racisme, sexisme, haine, pollution
ne feront pas partie de ma vie!
Soyons pacifistes ! Respectons la nature.

Oui, l'homme que je serai portera ces valeurs.

À la rencontre du Vieux qui lisait des romans d'amour



Apprendre enfin en allant à la rencontre des livres. Suivez ainsi les chemins pris, à l'occasion de la première édition du concours en 2015, par les élèves de première du lycée français d'Alicante en Espagne, accompagnés par leurs professeurs, Cécile Barraud et Luis Ramón, après leur lecture du roman de Luis Sepúlveda, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, dont vous pouvez lire un extrait dans l'anthologie*.

Les Échos de la Mission laïque
À la rencontre d'Antonio José Bolívar
dans la forêt amazonienne.

Notre reporter, Danaé Solomon, effectue actuellement un voyage à travers la jungle amazonienne, où elle a rencontré José Antonio Bolívar, un *Vieux qui lisait des romans d'amour*.

Aux hommes et aux femmes qu'il croise, dont la plupart n'ont jamais quitté la forêt, l'homme lit des histoires aux Indiens médusés par tant d'étrangeté. Les discussions qui naissent entre les lecteurs donnent lieu à des échanges plutôt cocasses. Ce jour-là, José Antonio Bolívar raconte une histoire dans laquelle il est question de Venise, de maisons qui naviguent comme des radeaux, de pierres qui flottent comme des pierres ponceuses, mais comment une ville peut-elle se tenir sur l'eau ?

L'un des auditeurs, qui se déclare orgueilleusement maire de la ville, avec « de l'instruction », s'évertue alors à expliquer au reste de ses congénères que ce sont bien des « maisons en dur » dont il est question, mais pas moyen de convaincre qui que ce soit... Il finit par leur asséner, agacé, que c'est la forêt qui les a « rendus complètement idiots ».

Cette anecdote, si amusante soit-elle, pose pourtant une question fondamentale, que

1 - *C'est du lourd*, chanson d'Abd al Malik parue sur son troisième album Dante en 2008.

2 - *Itinéraires humanistes pour notre temps*, p. 140

3 - *Itinéraires humanistes pour notre temps*, p. 278

4 - *Itinéraires humanistes pour notre temps*, p. 314

**Itinéraires humanistes pour notre temps*, p. 71

Montaigne en son temps considérait comme essentielle, celle du relativisme – et au-delà, celle de la place de l’homme dans le monde.

Danaé Solomon

La cité des doges

J’aime la cite flottante de Venise.

Et, depuis ma tendre école

Je rêve de la tour de Pise.

Et de la lagune des gondoles.

Sous le pont des soupirs

Voguent les bateaux

Au gré d’un doux zéphyr,

Et tanguent les radeaux.

Les gondoles glissent en douceur,

Sur l’onde qui reflète mille couleurs

De la ville qui enchante mon cœur en brise.

Que seraient les pôles sans les banquises

Londres sans la Tamise.

Et l’Italie sans Venise.

Hidaya Benkabou

De l’imagination et de la culture

Lorsque nous lisons, notre imagination entre en action et c’est ce qui nous permet d’interpréter une lecture et de transformer les mots que nous lisons en un monde intérieur auquel nous retournons au fil de la lecture. Cette

imagination nous permet de créer des scénarios qui sont merveilleux ou pas en fonction de ce que nous lisons mais qui ne sont surtout pas réels puisque c’est nous qui les inventons. Cela est à la portée de tout le monde d’imaginer, mais ce qui est parfois plus difficile est de connaître ou pas ce que l’on doit se représenter mentalement.

Il arrive que nous ne comprenions pas tout à fait ce que l’auteur a voulu décrire car nous n’en n’avons pas une connaissance directe ; il pourrait s’agir d’un lieu, d’un vocabulaire, par exemple ces mots de « gondoles » ou de « baiser ardent », prononcés par Antonio José Bolivar face à ses compagnons médusés, un jour qu’il lisait un roman où il était question de Venise.

La découverte de nouveaux termes rend cette lecture non seulement divertissante mais aussi productive et didactique. Cette méthode est depuis toujours utilisée avec les plus jeunes auxquels nous recommandons de lire afin d’accroître leurs connaissances. Parfois, nous avons déjà entendu les mots, ou nous en avons déjà pris connaissance, ce qui rend la lecture plus fluide et agréable.

Pourtant, certaines personnes qui ont une plus grande culture, croient pouvoir se sentir supérieurs par rapport à ceux qui n’ont pas

eu la chance ou les moyens d’apprendre et, de ce fait, ont une connaissance du monde très limitée. Cela crée une véritable polémique sociale puisque, même si tout le monde doit théoriquement avoir accès à l’éducation, cela n’est pas toujours possible. Mais il existe d’autres cas de figure. Il y a aussi des gens qui ont une culture très éloignée de la nôtre.

Je fus moi-même témoin de cette situation lors de mon voyage en Amazonie où j’eus la chance de connaître des natifs qui habitaient cette immense forêt. De tous ces hommes que je rencontrai, l’un d’eux me marqua plus que les autres. Son nom était Antonio José Bolivar. Il était déjà assez vieux lorsque je fis sa connaissance, mais il était éclatant de santé. Son esprit, surtout, était toujours aussi vif. Habituellement, les gens qui vivent « à l’écart », dans la forêt amazonienne par exemple, n’ont pas un accès facile à ce que nous appelons la culture ; pourtant, au cours de cette rencontre que je fis de lui, Antonio José sortit un livre qu’il commença à lire tout doucement pendant que le reste de ses congénères, à l’exception du maire, écoutait attentivement. Je m’abstins de parler ou de dire n’importe quoi et je décidai d’écouter sans intervenir pour voir comment se déroulait l’action. Les camarades d’Antonio José posaient des questions sur le vocabulaire et celui-ci essayait de répondre en les

expliquant de son mieux, faisant preuve d'une grande patience.

Il me parut admirable que cet homme, qui avait toujours habité cette forêt, eût un livre entre les mains, mais surtout qu'il eût la capacité d'interpréter des mots qu'il ne connaissait pas et de les expliquer aux autres. Le maire, en revanche, me parut un être égoïste et prétentieux, qui interrompit Antonio José pour donner ce qu'il crut être une explication correcte de ce qu'était Venise. Mais voyant qu'ils ne réussissaient pas à comprendre, il retourna faire la sieste de son côté. Cet homme se vantait d'être cultivé et profitait de toutes les occasions pour montrer sa supériorité sur le reste des hommes et des femmes qui habitaient avec lui cette région d'Amazonie.

Il n'est pas possible pour tout le monde d'accéder à la culture, ni même à la simple éducation. Mais cela n'empêche pas ceux qui le veulent d'inventer des mondes parallèles, des mondes qui n'existent que dans l'imagination, de belles fictions qui permettent à l'homme d'approfondir ce qu'il est, pour accéder à une connaissance de lui-même.

Marina Sánchez Rimero

Prenez le temps d'écouter une autre production, nouvelle variation en résonance avec l'œuvre de Luis Sepúlveda.



 bit.ly/alicante-venise



ÊTRE HUMAIN

« [L'homme] est sans cesse distrait, éparpillé par le plein exercice de sa liberté. Il corne un livre à un passage donné avant de se coucher, il le reprend le lendemain. Entre-temps, il est allé au travail, il a bavardé, mangé, il s'est diverti. Même un bouquin englouti d'une seule traite, en vacances, dans la solitude d'une chambre, n'absorbe pas complètement le lecteur. Une certaine disponibilité au paysage, au silence, le sentiment de dissipation que procure l'inertie estivale ou la vacuité, bref, l'absence de contrainte n'égalera jamais la tension d'esprit que crée l'enfermement. La liberté nous émiette. »

Jean-Paul Kauffmann,
La maison du retour,
Nil édition, 2007, p. 116

Nous sommes tous humains.
Mais comment l'être pleinement ?
Comment exercer, pour reprendre un autre passage de l'extrait de l'œuvre de l'auteur, que vous pouvez retrouver dans l'anthologie, notre « métier de vivre » ?

Prenez justement les textes et productions qui vont suivre comme autant de phares pour vous guider, ne surtout pas vous perdre ou vous laisser distraire.

Avec eux, apprenez à garder votre âme d'enfant, à ne pas être indifférent, à penser, à juger, à faire preuve d'empathie.

Soyons humains.

NE PAS OUBLIER L'ENFANT

Lettres aux vieillards que nous serons



« *La vie, c'est comme porter un message que t'aurait confié l'enfant que tu as été un jour au vieillard que tu seras.* »

Cette phrase extraite du film *Human* de Yann Arthus Bertrand éclaire les lettres écrites par les élèves de sixième de Zahia Benyahia du collège Mendès-France de Tourcoing en France, à l'occasion de la deuxième édition du concours en 2016 et à l'issue duquel ils ont été primés. Chacun a écrit une lettre au vieillard qu'il sera.

Et vous, êtes-vous bien certains de ne pas avoir oublié le message de l'enfant que vous étiez? Puisse cette sélection de lettres vous aider à le retrouver ou à le mettre à l'honneur avec plus de vigueur encore.

Bonjour Annabelle,

Ce que je voudrais plus tard...

Aujourd'hui, dans le monde, il y a la guerre, des attentats, des accidents, des vols, des gens dans les rues, sans toits.

Aujourd'hui le monde va mal.

Pour demain, je voudrais que les gens vivent en paix dans des maisons qui ne seraient pas cassées, pas fissurées. Je voudrais que les hommes puissent espérer une vie heureuse, avec leur famille. Je voudrais que les enfants ne subissent pas la souffrance de leurs parents, qu'ils ne soient pas violentés, maltraités.

Dans la vie, l'espoir est toujours là quand on le désire.

Annabelle

Bonjour Bryan du futur...

C'est Bryan du présent !

Ça va ?

Dis-moi... Aujourd'hui, je tiens à te dire que je trouve qu'il y a beaucoup trop de pollution et d'abattage d'animaux.

C'est pour cela que je vais créer une association qui se nommera « Protection des animaux et de la nature ».

Tu sais, j'ai peur que les animaux, la nature et même les humains finissent par disparaître à cause de la pollution. J'espère donc que mon association fonctionnera bien et que les bénévoles seront actifs.

Au revoir et prends soin de toi.

PS : tiens-moi au courant de l'évolution du monde.

Chère GRANDE Fedwa,

Je pense que le monde d'aujourd'hui est compliqué pour certains.

Car il y a partout des guerres en Palestine, Israël...

Il y a des gens qui sont innocents.

Mais qui malheureusement subissent la MORT!

Je veux un monde sans guerre, en PAIX et en harmonie et que tout le monde s'entende bien.

J'imagine un monde normal.

Où il n'y a pas de différences entre les hommes.

Mais il faut d'abord qu'on s'entende bien...

Il faut qu'on soit d'ACCORD.

Mais pour tout ça, il faudrait se réunir, combattre les ennemis et être COURAGEUX.

J'ai peur que ça ne m'arrive jamais...

Mais il faut que je sois forte!

On se reverra certainement bientôt!

PETITE Fedwa

Bryan

Cher Maher,

Je prends mon stylo pour te donner de mes nouvelles.

Ça va très bien.

Enfin, presque...

La semaine dernière, il faut que je te le dise, il y a eu des attentats en France.

On a tué des personnes de toutes nationalités, ils profitaient juste de la vie.

Quel choc!

Rends-toi compte, nous sommes en 2015 et pourtant il y a encore de la misère, des guerres, de la pauvreté.

Que de souffrance...

J'aurais cru qu'avec le monde qui se modernise, il n'y aurait plus tout cela.

Mais je me suis trompé.

Tout est pareil depuis la nuit des temps.

Sur ces tristesses, je te laisse, j'espère que de ton côté tout ira bien.

À très vite!

Maher

Chère Safa,

Je t'écris cette lettre pour quand tu seras grande.

Pour moi le monde d'aujourd'hui est rempli de gens pauvres qui ont à peine à manger et pour se chauffer.

Je veux que tous ces gens aient à manger et assez pour bien vivre.

Je veux que les riches partagent avec les pauvres.

Vraiment, que tous les Hommes soient des gens normaux.

Je ne veux pas de différence!

C'est à peu près ça le monde dont je rêve!

Je veux que tous les humains soient heureux!

À très bientôt Safa du futur!

Safa

Prenez le temps, au gré de vos envies, d'apprécier le projet dans son intégralité et d'écouter les élèves.



 vimeo.com/16481348

Ose devenir qui tu es



« Plus tard, je ne voudrais pas oublier tous ces auteurs, je voudrais qu'ils m'accompagnent dans ma vie. »

Comme les enfants de CM1 et de CM2 de l'école Trémouille à Dijon, nous devrions tous continuer à nous inspirer des textes et discours repris dans les *Itinéraires humanistes pour notre temps* et ajouter notre voix à celles des enfants lorsqu'ils osent dire :
« Je serai Giono ! je serai Martin Luther King ! je serai Mandela ! ».

Prenez le temps de découvrir ce qu'ils ont à dire. Appréciez leur manière de lire le monde, de révéler, à travers les textes qu'ils ont choisis de mettre en lumière, leur identité. Laissez-vous émouvoir par leur travail, mené sous la conduite de leurs professeurs Angéla Casanova, Jérôme Viguié et Harold Brossat, qui leur a valu de recevoir le prix de l'engagement lors de la troisième édition du concours en 2017.

“ Après 27 ans
je suis encore là
car je crois à la
non-violence ”

“ Soyez le
changement
du monde ”

“ Lutter
contre le
racisme ”



NELSON MANDELA
(1918-2013)

GANDHI
(1869-1948)

MARTIN LUTHER KING
(1929-1968)

Les portraits dessinés ont été réalisés
par les élèves.



 vimeo.com/211166301

AIMER LA COULEUR

Le poème de René Philombe, repris dans l'anthologie*, a particulièrement séduit les classes au fil des trois années du concours.

Les élèves ont aimé placer leurs mots à la suite de ceux du poète pour prolonger son message de tolérance et d'ouverture, en reconnaissant au monde sa variété de couleurs, mais aussi leur universalité.

Je ne suis pas un noir
Je ne suis pas un rouge
Je ne suis pas un jaune
Je ne suis pas un blanc
Mais je ne suis qu'un homme
Ouvre-moi mon frère !...

Découvrez un florilège des nombreuses productions reçues.

*Itinéraires humanistes pour notre temps, p. 131

L'homme a-t-il une couleur ?



Des poèmes, pour commencer, écrits par des élèves de CE1 de l'école Notre-Dame de Lourdes de Béthune, dans le cadre d'une liaison inter-cycles, réalisée en 2014-2015, entre la classe et des élèves de seconde du lycée Vauban d'Aire-sur-la-Lys, avec leurs professeures, Patricia Fauquembergue et Edwige Gajewski.

Cher frère,
Si j'étais un hélicoptère malgache,
Je serais un boubou rouge feu
Je volerais dans la savane verte
Je décollerais de la mer de sable
Pour aller en France.

Cher frère,
Si j'étais le griot,
Je te raconterais des histoires.
Je ferais rire les enfants.

Cher frère,
Si j'étais une dune de sable, je donnerais le
bonheur de l'oasis et de son eau.
Si j'étais une girafe masquée, je donnerais le
bonheur de toute mon imagination.
Si j'étais en Afrique, je donnerais la vie à
Nelson Mandela.

Cher frère,
Si j'étais un éléphant multicolore,
Je traverserais la savane de nature
Je boirais de l'eau bleue, éléphant.

Prenez le temps, au gré de vos envies,
d'apprécier le projet dans son intégralité.



 bit.ly/iti-hum-3

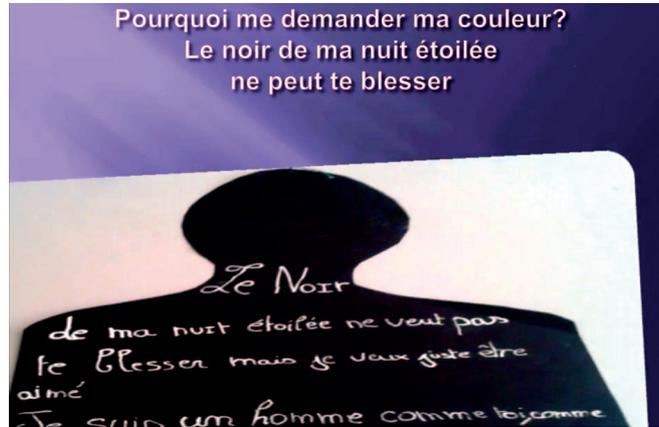
Je ne suis qu'un homme



Impossible, dans cet ouvrage, de ne pas rendre hommage au travail de Maryse Fraysseix, Zena Sabbagh et Amira Jaber du Grand lycée franco-libanais de Beyrouth, qui ont participé chaque année au concours. Voici leur premier projet.

Dans le cadre d'un projet inter-écoles, proposé par la Mission laïque française, les classes de CM2 et de sixième des enseignantes ont travaillé ensemble, aidées de Carole Makdessi et Zena Sabbagh, professeurs d'arts visuels, pour révéler leur vision de l'homme. Durant cinq mois, de septembre 2014 à janvier 2015, la liaison école-collège a associé plusieurs disciplines, le français, les arts plastiques notamment.

À partir de la lecture du poème de René Philombe, écoliers et collégiens ont ainsi débattu des valeurs humanistes, fondatrices à leurs yeux, de l'homme d'aujourd'hui et de demain. En groupe, ils ont écrit des strophes à la manière de *L'homme qui te ressemble*, puis les ont illustrées à l'aide de fresques avant de monter l'ensemble en une production vidéo.



 vimeo.com/118140557

COMBATTRE L'INDIFFÉRENCE

Soyons tous solidaires



Les enfants de cours élémentaire et de cours moyen de l'école d'entreprise de Kaluga en Russie ont écrit cette chanson, pour nous rappeler notre devoir de solidarité, à l'occasion de la première édition du concours en 2015.

La qualité de leur travail, la solidarité dont il témoigne, leur ont valu d'être primés.

À l'aide de leur professeur Yann Meur, ils y ont également intégré les paroles des enfants de l'école maternelle et du cours préparatoire, en italique dans le texte.

Soyons tous solidaires...

Davaite budem solidarnimi...

Et quand tu rentreras chez toi ce soir
Et que tu seras tout seul dans le noir
N'oublie pas ceux qui n'ont pas cette chance
Tous ces gens à qui nous montrons tant
d'indifférence
Tous ces gens à qui nous montrons tant
d'indifférence

Soyons tous solidaires mon ami

Combattons ensemble l'indifférence

Davaite budem solidarnimi

Mettons fin à toutes ces souffrances

Mettons fin à toutes ces souffrances

Et pense à cet enfant qui meurt de faim

Alors que toi tu es bien rassasié

Et auquel personne ne tend la main

Parce que nous sommes tous égoïstes et sans pitié

Parce que nous sommes tous égoïstes et sans pitié

*Quand on est rentré de la patinoire, des élèves
n'avaient pas de goûter*

Ceux qui n'ont pas de goûter ils peuvent avoir faim

On a donné à ceux qui n'avaient pas de goûter

ce que l'on avait à manger, c'est bien de partager

Dans certains pays, il ne pleut pas,

il n'y a pas beaucoup de plantes et alors

il n'y a pas beaucoup à manger

Pour aider les enfants qui ont faim,

on pourrait leur acheter à manger

Pense à cet homme allongé dans le froid
Alors que toi tu es si bien au chaud
Que les passants ne regardent même pas
Inexistant, transparent au regard de ces idiots
Inexistant, transparent au regard de ces idiots

Soyons tous solidaires mon ami
Combattons ensemble l'indifférence
Davaite budem solidarnimi
Mettons fin à toutes ces souffrances
Mettons fin à toutes ces souffrances
Pense à ceux qui sont blessés ou âgés
Alors que toi tu es soigné et guéri
Chacun a besoin d'aide et de partage
Quand la vie comme le temps te croque et
t'affaiblit
Quand la vie comme le temps te croque et
t'affaiblit

*Quand on était petits c'étaient les papis et
mamies qui s'occupaient de nous et après
c'est à nous de s'occuper d'eux
Il faut aller les voir en France
Il y a des gens qui ne peuvent pas se soigner
quand ils sont blessés
Parce qu'ils n'ont pas d'argent et ils ne peuvent
pas payer le docteur
Heureusement que ma sœur pouvait aller
chez le docteur quand elle a eu son accident
Si on n'est pas soigné on peut être malade
et mourir*

Et pense aussi à l'enfant rejeté
Alors que nous, aimés et rassemblés
Nous sommes là, amis et acceptés
Offre-lui un regard, un sourire, ton amitié
Offre-lui un regard, un sourire, ton amitié

*Les enfants rejetés sont ceux qui n'ont pas de parents
Ils vivent tout seul et ils sont tristes
Un orphelinat c'est là où on garde les enfants
qui n'ont pas de parents
On peut adopter les enfants
S'ils sont rejetés, ils doivent trouver une famille
pour être ensemble dans une maison
Les mamans s'occupent de nous, elles nous
soignent, elles nous lavent
Elles nous apprennent à faire bien les choses*

Soyons tous solidaires mon ami
Combattons ensemble l'indifférence
Davaite budem solidarnimi
Mettons fin à toutes ces souffrances
Mettons fin à toutes ces souffrances

Et quand tu rentreras chez toi ce soir
Et que tu seras tout seul dans le noir
N'oublie pas ceux qui n'ont pas cette chance
Tous ces gens à qui nous montrons tant
d'indifférence
Tous ces gens à qui nous montrons tant
d'indifférence.

Écoutez la version chantée



 bit.ly/iti-hum-4

Être humain au quotidien



Comment vivre son humanité au quotidien ?

Tel est bien l'essentiel en effet.

Suivez justement 22 élèves de seconde du lycée français de Palma, sous la conduite de leurs professeures de français et d'histoire-géographie, Floriane Roux et Esther Cruz-Perez, qui ont réfléchi aux valeurs qui fondent l'humanité et à la manière de les faire vivre au quotidien. Leur travail leur a valu d'être primés à l'issue de la deuxième édition du concours.

Suivez-les dans leur manifeste au nom de la tolérance, du respect de l'identité, de la liberté, de la responsabilité, de la sociabilité et de la recherche de bien commun.



Regardez la vidéo



 bit.ly/iti-hum-5

Un mendiant n'est pas un mendiant



Les élèves de seconde de Maya Ghanem et Zena Sabbagh au Grand lycée franco-libanais de Beyrouth nous rappellent, à l'occasion de leur contribution à l'édition 2016 du concours, qui leur a valu d'être primés, la vertu du dépouillement, en écho au texte d'Alexandre Jollien, extrait de son œuvre *Petit traité de l'abandon. Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose**, dont voici un extrait :

« À force de vouloir amasser, on se prive de ce que donne la vie. Un clochard qui n'est pas un clochard, un handicapé qui n'est pas un handicapé, une vie qui n'est pas une vie et un dépouillement qui n'est pas un dépouillement – c'est pourquoi je l'appelle dépouillement –, voilà le chemin ! »

Soyons solidaires et retrouvons ensemble le chemin du dépouillement à la lecture de quelques-unes des fables produites.

Dans un village du sud du Liban vivait un bijoutier. Il était connu comme étant l'homme le plus méchant, le plus odieux, le plus antipathique et le plus froid du village, peut-être même du pays et était détesté par tous. Il vivait seul depuis de nombreuses années, n'avait ni parents, ni enfants, et plus de famille. Il vivait de sa précieuse bijouterie et n'était pas dans le besoin. Il passait jour et nuit dans son magasin à attendre que quelques clients lui rendent visite.

Un jour, une petite fille habillée modestement passait devant la bijouterie et aperçut derrière la vitrine un collier éblouissant d'émeraude et de diamant qu'elle ne put s'empêcher d'admirer longuement. Elle franchit le seuil de la porte avec hésitation et se dirigea vers le comptoir du vendeur, trop haut pour elle. Ensuite, elle montra du doigt le bijou en sortant de ses poches toutes ses économies qui n'étaient que quelques pièces qui n'avaient quasiment aucune valeur. Elle les déposa devant le vieux bijoutier et ouvrit ses grands yeux noirs, brillants, pleins d'espoir, d'amour, et d'intention, attendant une réponse. Celui-ci écarquilla les yeux, et la regarda pendant un certain moment l'air étonné avant qu'elle ne lui avoue d'une voix tremblante et fragile qu'elle avait besoin de ce collier pour rendre joie et bonheur à sa sœur qui le méritait. Celle-ci s'occupait seule de toute la famille depuis le

décès de leurs parents et travaillait dur pour leur fournir de quoi vivre.

L'homme jeta un coup d'œil aux quelques misérables pièces qu'elle lui avait apportées. Alors elle ajouta : « C'est tout ce que j'ai ». Celui-ci fut touché par les paroles de l'enfant et en eut les larmes aux yeux ; puis, sans plus hésiter, il prit le bijou et le mit dans une belle boîte en satin noir pour le lui donner avec un grand sourire comme il n'en n'avait pas fait depuis longtemps. La fille, surprise, prit le cadeau de ses deux mains. Son visage s'illumina, elle rendit son sourire au bijoutier et, une fois sortie, se dirigea vers son foyer en courant.

Le soir même, le vieil homme reçut une nouvelle visite inattendue. Une jeune femme qui ne devait pas dépasser la vingtaine, entra et déposa la même boîte sur le comptoir. Le vieil homme ne comprit pas. Elle lui dit alors que sa petite sœur lui avait offert ce bijou de grande valeur, alors qu'elle n'avait pas, et n'aura jamais, les moyens de le payer. Elle venait donc le rendre ne voulant pas le garder. Le bijoutier lui fit un léger sourire en lui rendant l'objet et lui dit : « Il vous appartient à présent, votre sœur est venue ce matin même pour vous acheter ce beau bijou afin de vous rendre le sourire, elle ne s'est pas comportée comme tout le monde envers moi, elle n'avait aucun préjugé, et au lieu de ne pas me donner

*Itinéraires humanistes pour notre temps, p. 359

ma chance comme tous les autres, elle m'a ouvert son cœur et tendu la main en me donnant tout ce qu'elle avait qui était compassion, amour et amitié ».

Production collective,
2^{nde} 8

Le dépouillement

Un vieil homme est assis sur un banc. Il fume la pipe posément et le nuage formé par la fumée forme un voile brumeux autour de lui. Il pense. Ce sont des réflexions d'un instant, aussitôt oubliées, qui maintiennent l'homme dans une sorte de somnolence accentuée par le brouillard de sa pipe. Soudain, il aperçoit un jeune homme, 18 ans tout au plus, se diriger vers lui. D'un air détaché, il lui demande du feu. Le vieil homme lui tend un briquet, tandis que le jeune s'assied à ses côtés. Aucun d'eux ne parle. Le voile s'est épaissi, enveloppant les deux hommes dans un nuage grisâtre. L'aîné des deux hommes, un peu gêné par ce silence, concentre ses réflexions précédentes sur le jeune homme. Un garçon plutôt ordinaire, sans doute au lycée. Cela rappelle à l'homme les temps où lui aussi était étudiant. Bien que cette période ne soit pas composée uniquement de bons souvenirs, il se dit qu'il donnerait beaucoup pour être à nouveau jeune. Tout recommencer. Revivre les bons

moments. Changer les mauvais. Peut-être changer, devenir quelqu'un d'autre, être la personne qu'il voulait qu'il soit. Et, observant son voisin du coin de l'œil, il ressent une certaine tendresse confuse pour cet inconnu, fumant sa cigarette d'un air absent. De son côté, le jeune pense à son avenir, à ce que cela fait d'avoir mené une vie bien remplie et heureuse. Il s'imagine à la place de cette personne à qui il a demandé du feu. Lui qui a réalisé ses rêves. Il aimerait lui ressembler. Pour l'instant, sa vie n'est faite que de reproches de sa mère sur son incapacité à obtenir de bonnes notes. « Ce vieil homme a dû avoir de bonnes notes pour en arriver là » se dit-il. « Assis ici, paisiblement, à observer la nature en fumant sa pipe ». Oui, c'est ce qu'il veut pouvoir faire plus tard. S'asseoir sur un banc et fumer sa pipe tranquillement en pensant à sa dure vie de labeur et que cette pause, il l'aurait bien méritée. Se laisser envahir par ses souvenirs et sourire en y repensant. Oui, c'est ce à quoi il voulait ressembler. Mais pour cela, il faudrait travailler, réussir sa vie pour arriver à ce stade. Alors, il se fait une promesse. Il se promet de passer sa dernière année avec de bonnes notes, trouver un bon travail et ressembler à ce vieil homme, plus tard, afin que lui aussi puisse admirer cette nature tranquillement et fumer sa pipe en repensant à cet instant présent. Il se tourne donc vers ce vieil homme, et lui dit : « Merci ».

Celui-ci le regarde, surpris, puis un sourire naît sur son visage et une lueur de compréhension passe dans ses yeux.

L'écart s'était creusé entre ces deux individus que tout semble séparer. Les années passées, les générations entre leurs deux existences lointaines. L'un se souvenait de son passé, l'autre imaginait son avenir et le présent de cet instant anodin les rassemble là, sur ce banc. Et par ce simple partage du feu, les voilés qui effacent toutes ces petites différences, tout ce que l'on connaît, tout ce que l'on ignore, toutes leurs incompatibilités disparaissent. En demandant avec banalité un briquet, ils construisent un pont, un passage, un lien, entre leurs chemins divergents. L'espace d'un instant quotidien, sur ce banc, à voir leurs fumées se mélanger au-dessus de leurs têtes, on comprend que ce carrefour entre eux existe entre nous tous. Malgré cette brume superficielle qui enveloppe chacun de nous, on a tous un fond commun avec l'autre et personne n'est vraiment autre si l'on sait souffler sur le nuage trompeur des apparences.

Clotilde Herrou,
Sophie Quinqueton,
Pauline Saneh

La fourrure de l'Hermine

Sur la pelouse des jardins d'un vaste château
 Se trouvait Dame l'Hermine vêtue de son
 beau manteau
 Elle incarnait la grâce, la pureté, la noblesse,
 Sa fourrure soyeuse était digne des grandes
 atlasses.

Personne ne pouvait ternir cette belle aquarelle
 Cette œuvre d'art était faite pour perdurer
 Mais soudain, un rat jaillissant des poubelles
 Vint s'approcher, telle une tâche, elle fût gâchée.

Ce nuisible, laid, sale, à l'odeur putride
 Était haï, rejeté et fui par l'unanimité
 Pour le sentir venir, il ne fallait pas être
 extralucide,
 Son « doux parfum » avait une senteur inimitée!

L'Hermine, dégoûtée, commença donc à se
 moquer de lui.
 Le rat, malgré tout, avec confiance, lui
 répondit :
 « Oh, ma Gente Dame, vous et moi sommes
 pareils!
 – Comment ? Qu'insinuez-vous ? S'il vous
 plaît qu'on me réveille ! »
 répondit énervée la demoiselle.
 « Vous voulez me faire croire que votre
 aspect est trompeur ?

Que vous êtes de ceux-là, qui font battre tous
 les cœurs ?

– Non, vous m'avez mal compris, loin de là,
 attention !

Les apparences ne sont pas trompeuses,
 seuls nos jugements le sont.
 Je voulais tout simplement vous faire
 comprendre, que malgré nos différences,
 Nous arborons intérieurement de nombreuses
 ressemblances.

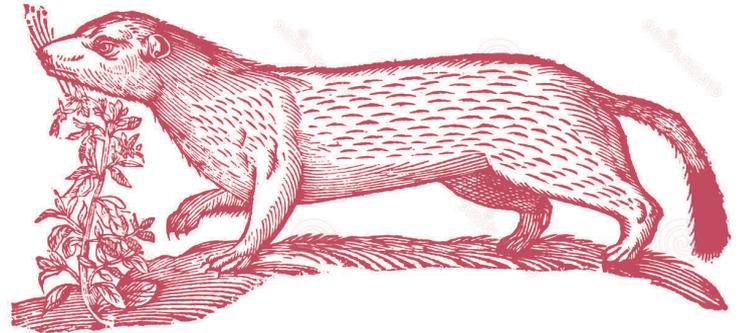
Nous sommes tous deux des êtres vivants
 Qui ont une pensée, un cœur et des sentiments. »

L'Hermine se sentant alors offensée,
 A commencé, droite à gauche à jurer
 Et sur ses grands chevaux est montée ;
 Mais brusquement, plus un son,
 elle s'est arrêtée,
 Et à terre, lentement elle est tombée,
 Un coup de feu l'avait calmée,
 Et par une tâche
 rouge son manteau
 a été souillé !

Quant au rat, le même sort il a subi ;
 La balle, son devoir a accompli !
 Et la fourrure, cette fourrure somptueuse,
 Sur une tête, ornant un chapeau elle a fini,
 Voici donc l'ornie du sort pour cette
 présomptueuse.
 Mais on n'y peut rien ; c'est le cercle de la vie !

Qu'importent les apparences, les richesses ;
 la même fin tout le monde vit :
 C'est la mort, la fin du fini...
 C'est la mort, le commencement de l'infini...

Jad Zammarieh,
 Ilona Fakhoury,
 Audrey Jarjoura,
 Rime Safwan





Le pauvre n'est pas pauvre,
Le méchant n'est pas
méchant.

Roxane CHEMALY
Yasmine CHAMQUN
Léa HADDAD

FAIRE DES CHOIX

Le journal d'Alya



Dans le cadre de la deuxième édition du concours en 2016, les élèves de troisième du collège Mendès-France de Tourcoing, sous la direction de leurs professeures Émilie Bouillon et Carole Guérin-Callebout, ont imaginé le devenir d'une jeune réfugiée irakienne répondant au nom de Alya.

La fiction autobiographique produite, nourrie des lectures extraites de l'anthologie dont quelques citations jalonnent le récit – en italique – révèle les choix qu'impose toute vie, tout en invitant le lecteur à faire les siens.

Découvrez ici une des versions possibles de l'histoire et modulez-la encore et encore en fonction de vos propres choix.

Je regarde calmement mon bureau et... Le journal d'Anne Frank, cette femme si forte, ce modèle de courage. Elle souriait toujours alors que la mort la guettait et qu'elle le savait. J'avais la même détermination en fait, je voulais vivre mais surtout vivre HEUREUSE.

Le plus beau, c'est que j'ai réussi ! Me voilà assise sur ma chaise de bureau à côté du livre d'ANNE FRANK alors que, selon certains, je devrais être à terre ou clouée au mur.

J'ai pris exemple sur elle. J'écris aussi, j'écris les horreurs de ma vie avec le sourire. Je l'ai toujours gardé d'ailleurs. Je relis aujourd'hui, 70 ans après l'avoir découvert, quelques pages de son journal, me laissant guider par le hasard. Il est le témoin de ma propre vie. J'ai traversé tellement d'épreuves, les mots d'Anne Frank m'aident à me souvenir, ils me rappellent tout ce que j'ai vécu, détail par détail, étape après étape : mon frère, ma mère, le voyage, l'arrivée, les « parents » allemands, l'université, la Suisse, mes rires, mes pleurs, mes joies, mes peurs aussi. Mais je préfère les souvenirs heureux. Je ne prétends pas être un modèle, mais j'apprécie mes valeurs, les valeurs qui font que je suis devenue la femme que je suis aujourd'hui : la loyauté, la générosité, le souci d'aider son prochain... Toutes ces valeurs que j'aimerais que mon journal diffuse, pour mes enfants, pour tous les enfants d'aujourd'hui et de demain.

Je suis à mon bureau donc et dessus il y a mes affaires personnelles et électroniques, comme mon Macbook avec lequel j'écris ce journal. Il y a aussi mon appareil photo, mon Canon, avec lequel j'ai saisi la plupart de mes souvenirs. Mon Macbook est au centre de mon bureau qui se trouve dans une pièce isolée du reste de la maison, au deuxième étage. Sur celui-ci se trouve aussi un carnet, des cahiers, des livres, et bien sûr *Le Journal d'Anne Franck*, dont je ne me séparerai jamais. Je me demande souvent ce que je serais devenue si je n'avais pas découvert son histoire.

Plus à gauche, dans un recoin de la pièce, se trouve une lampe que je n'allume que le soir car la lumière est présente toute la journée. Il y a aussi mon bouquet de roses dont les parfums m'inspirent. Cette pièce est mon refuge, mon coin cosy, avec mon chat, mes coussins, mon ordinateur, mes livres, les photos de mes enfants, de mon village, mon téléphone enfin... Il y a là mon univers, mon paysage d'écrire.

En levant le regard, au-dessus de mon bureau, on peut voir quatre cadres photos posés sur le devant d'une étagère : un portrait, un souvenir de fête, un cliché d'école et une trace de ma terre natale.

J'ai décidé de garder la photographie car sans l'école je ne serais pas là où je suis maintenant. J'ai trois souvenirs d'école, juste quelques souvenirs qui m'ont marquée...

Je repense à l'un de mes pires souvenirs. Je pense que c'est le plus horrible en fait. C'était dans la cave de l'école, on nous faisait essayer des masques à gaz qui me rappellent les pires horreurs de la guerre. Je suis juste horrifiée. Penser que mes parents sont morts comme ça, à cause d'elle, me dégoûte. Je suis tout simplement dégoûtée d'un monde qui tue sans réagir. Je suis également en colère.

Heureusement que je suis chez moi, assise à mon bureau, mon cocon. Je me félicite de ne pas être partie écrire dans le café du coin car je pense que j'aurais pu passer ma colère sur le serveur qui m'aurait juste demandé ma commande. Je souris à cette pensée en m'imaginant la scène.

Ce souvenir en appelle un autre bien plus froid...

CHAPITRE 2 | UN SI TRISTE JOUR

Je revenais de l'école précipitamment, apeurée par le bruit que faisaient les bombardements. Je vivais ce que j'avais lu dans les livres d'histoire ; ça a tonné dans notre quartier. Je

ne saurais pas dire le nombre d'obus qui sont tombés tout près de chez nous.

Mon petit frère n'avait pas l'âge de se rendre à l'école tout seul donc il restait à la maison avec ma mère que j'admirais pour sa force. Elle nous a éduqués toute seule sans jamais se plaindre. Mon père est mort alors que je n'avais que quatre ans. Il y a onze ans. Ma mère me disait constamment qu'il reviendrait, qu'il était un héros, puis je me suis habituée à son absence et lorsque j'ai eu un âge où j'étais apte à comprendre qu'il était mort et que plus jamais je ne le reverrais, je me mis à hurler comme je ne l'avais jamais fait en lui demandant pourquoi elle ne m'en avait pas parlé avant et elle, aussi rassurante que possible, répétait que j'étais trop petite pour comprendre.

Je courais donc pour rentrer le plus vite possible et en franchissant la porte, personne n'était dans le cocon familial. Je regardais un peu partout pour voir le moindre signe de vie mais aucune trace de ma mère ou de mon petit frère. Je me disais qu'ils avaient sûrement dû partir à l'épicerie du coin mais ça m'étonnait fortement puisque jamais ma mère était partie faire les commissions lorsque je revenais de l'école. J'attendis quelques temps qu'elle revienne mais une heure et demie plus tard, toujours sans nouvelles et de plus en plus inquiète, je partis à leur recherche.

Arrivée à l'épicerie, je vis une scène effroyable qui restera à jamais gravée en moi. Ma mère était à terre dans les bras de mon petit frère. Son corps inerte était ensanglanté, je ne pouvais plus bouger, c'était comme si mes pieds étaient collés au sol. Quelques secondes plus tard lorsque je réalisai que ma mère était vraiment morte, je me mis à courir vers elle, en sanglots, en larmes. Pour moi c'était inimaginable que ma mère meure. Je me dépêchais de l'enlever des genoux de mon petit frère et de la prendre sur les miens avec mes larmes qui tombaient sur son pull. Ma mère ou du moins son corps sans vie était secoué de mes sanglots. Je regardai mon frère et lui demandai : « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Pourquoi est-elle à terre ? ». Il me répondit : « Je... On... On était en train de marcher et... et... et elle est tombée ». Ses phrases étaient coupées de sanglots et de larmes. C'était déchirant de voir cette scène sous mes yeux, nos yeux. J'ai ramené ma mère jusqu'à notre maison. Lorsque nous sommes arrivés, ni moi ni mon frère ne parlions. On était tout simplement détruits. Nous avons déposé maman sur le lit qui faisait office de canapé dans la pièce principale et nous sommes restés assis à son chevet. On se disait qu'elle allait se réveiller mais elle ne l'a jamais fait. Elle nous a juste laissés là, dans un monde cruel, ravagé par la guerre.

Oh, pourquoi les hommes sont-ils si fous ?

Nous avons tellement besoin d'elle en ce temps-là, nous avons toujours besoin d'elle maintenant... Nous sommes restés assis pendant des heures, pleurant, sanglotant et surtout nous réclamions notre mère, nous voulions qu'elle se réveille du lit-canapé et qu'elle nous dise que ce n'était qu'un mauvais rêve mais ce n'était, malheureusement, pas le cas.

Le voisin est venu le lendemain matin, mon petit frère et moi avons toujours des larmes qui roulaient sur nos joues et lorsqu'il a vu le corps inerte de maman sur son lit, il m'a conseillé de m'en aller, il me disait que maintenant que ma mère n'était plus de ce monde, j'avais le devoir de m'en aller de ce pays et de prendre mon petit frère avec moi. Nous avons enterré ma mère le jour même. J'entends encore les notes de musique jouées ce jour-là...

Et les questions qui m'avaient submergée alors me reviennent : partir seule ? partir avec mon frère ? rester ?

Devais-je rester auprès des miens, au milieu des bombes ? Peut-on s'enterrer vivant à 15 ans ? Je dois partir... mais jamais je n'oublierai mon Irak natal, le pays qui m'a vu grandir.

Mon frère était malade et je devais prendre soin de lui. L'Europe était sa seule chance de survie. Je n'avais finalement pas le choix,

mais un devoir, celui de partir et vivre pour nous permettre de nous construire tous les deux une nouvelle vie, sans maman, sans papa, sans personne, mais tous les deux.

J'ai donc choisi de partir de mon village natal, là où j'ai grandi, là où j'ai fait mes premiers pas, avec mon frère, pour rejoindre l'Europe, notre Eldorado. Je l'espérais tant ! J'étais presque heureuse de partir loin de ce pays en pleine guerre...

CHAPITRE 3 | L'EXODE

Le voyage a été long, très long, pitoyable... et périlleux. C'était à peine concevable, c'était une horreur, un enfer. Le raconter aujourd'hui est une nouvelle épreuve. Mais il le faut. Je laisse mes souvenirs m'ébahir suivant le rythme de la musique entendue à la radio...

Nous n'avions pas d'autre choix que de faire confiance aux passeurs, ces hommes très violents et sans pitié, qui nous feraient passer de pays en pays puis en bateau. Nous étions tous si naïfs, portés par l'espérance de l'exil et le bleu de la mer à l'horizon. Mais nos passeurs n'étaient en fait que des lâches, prêts à nous abandonner au moindre problème. Nous avons pris des trains, et en pleine nuit nous sommes arrivés à proximité des côtes afin de rejoindre l'Europe.

Le voyage me sembla tellement long que j'en perdais la notion du temps. Ce voyage devait durer treize heures, il a duré en réalité trois jours. Nous avons pris le bateau, enfin ce qui devait être un bateau. C'était un pneumatique avec 95 personnes à bord, écrasées les unes contre les autres. Mon petit frère ne comprenait rien à ce qu'il se passait, mais il n'osait pas demander je pense. La traversée était absolument horrible, je ne cessais de demander à mon frère : « Ça va ? ». J'avais peur pour lui, tellement... On avait à peine à manger. Je donnais tout ce que j'avais à mon frère. Manque de nourriture, aucune intimité, aucune hygiène... c'était affreux, je ne sais même pas comment on a fait pour survivre...

Pourquoi les gens doivent-ils souffrir la faim tandis que dans d'autres parties du monde une nourriture surabondante pourrait sur place ?

Tous les soirs je priais en espérant que mon frère reste en vie. S'il mourait en chemin, le voyage n'aurait servi à rien, j'aurais quitté mon village pour RIEN ! Je n'étais qu'une pauvre gamine apeurée. Mais par miracle, nous sommes arrivés. Tous, sur les côtes grecques.

Malheureusement, quelques jours après notre arrivée, notre survie restait difficile : nous n'avions plus d'argent, nous dormions sur des morceaux de carton, nous ne pouvions

toujours pas nous laver. Je laissais mon frère manger le peu que nous avions.

Les passants nous regardaient avec un air de dégoût. Et toi ? Oui toi, que je revois me regarder comme si c'était hier, Toi l'autre, tu aurais très bien pu naître de l'autre côté..., et moi j'aurais pu naître en Europe, aux États-Unis ou en Amérique latine. Et si ce n'est pas le cas, c'est juste du hasard.

CHAPITRE 4 | UN NOUVEAU DÉPART

Le doute, la peur me paralysaient. Avais-je pris la bonne décision ? Que faire surtout maintenant ? Rester en Grèce ? Prendre la route de l'Allemagne ? Rebrousser chemin ?

Je ne comprenais rien, j'étais faible et désespérée. Très vite, je compris qu'il fallait que j'agisse. Il fallait que je parte. Je suivis le flot des migrants pour l'Allemagne dont on disait qu'elle nous ouvrirait ses portes dans l'espoir d'obtenir la qualité de réfugié pour mon frère et moi.

Nous nous sommes donc retrouvés dans un train direction Cologne. Le wagon était bondé de personnes comme nous. Il n'y avait plus aucune place de libre. Mon frère ne cessait de pleurer, d'autres, apeurés, criaient. Le trajet fut très long et les conditions de voyage très

dures. Nous arrivâmes à la gare de Cologne presque dix heures après notre départ. On pouvait lire un certain soulagement sur les visages.

Je sortis de la gare avec mon frère, encore hagard, et nous partîmes vers le centre de réfugiés.

Nous marchions, marchions. Je commençais à être assoiffée et la fatigue commençait à m'atteindre. Au loin, je vis le centre. Une joie réelle me revivifiait. J'allais enfin pouvoir me reposer, me nourrir... VIVRE !

CHAPITRE 5 | ITINÉRAIRES HUMANISTES

J'arrive donc en Allemagne, le pays de ma renaissance. Je suis très vite prise en charge par une famille d'accueil avec mon frère. Notre jeune âge nous a sans doute aidés. Nous voilà dans un joli petit village dans un cadre paisible et rassurant.

J'apprends vite, et je ne remercierai jamais assez ma famille d'accueil, ma deuxième famille. Je me souviens de mon envie de me battre, de réussir. Quatre mois après mon arrivée, je maîtrisais déjà l'allemand et mon frère reprenait des forces. Notre nouvelle vie démarrait bien. Nos parents allemands nous ont fait grandir. Ils nous ont permis d'élever

notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts, faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle. Ils ont fait de nous des enfants prêts à devenir adultes.

L'école aussi m'a fait grandir, mûrir. J'ai rencontré Franz au lycée et nous ne nous sommes plus quittés. Il est non loin de moi en ce moment tandis que j'écris.

La vie ne m'avait pas épargnée et c'est sans doute pour cela que nous nous sommes mariés très jeunes.

Je m'arrête quelques instants pour écouter la musique jouée lors de notre mariage célébré en toute simplicité avec les parents de Franz venus spécialement de Suisse, les parents allemands et mon frère bien sûr. Nous voulions de la gaieté, de la légèreté...

J'ai passé cinq ans en Allemagne. Je m'y suis épanouie, j'ai repris confiance et très vite j'ai compris que je voulais faire des études pour rendre ce qu'on m'avait donné. Mais il me fallait une fois encore choisir : que je choisisse entre faire mes études de médecine ou alors rester auprès de mon petit frère, devenu grand c'est vrai, mais toujours fragile. Prendre ma décision fut un moment très dur et complexe. La vie d'un Homme est faite de

choix, de sacrifices mais aussi de réflexion. Je l'avoue, j'ai mis du temps !

Continuer mes études dans la médecine n'était pas un chemin facile. Il fallait le vouloir, avoir envie d'aller jusqu'au bout. Mais n'est-ce pas cela, la vie d'un Homme ? Mon plus grand rêve était de soigner d'autres petits frères, et de donner une chance aux autres, comme l'a eu mon frère, d'être guéri. Trop d'Irakiens meurent sans qu'on puisse les aider. C'était donc mon rôle, mon devoir mais surtout mon envie !

Il fallait donc que je rejoigne une grande ville où je pourrais entrer à la faculté de médecine. Franz me proposa alors d'aller vivre à Genève. Laisser tomber ma famille d'accueil fut difficile. Je laissais un cocon confortable, rassurant et apaisant. J'avais peur de vivre un nouvel abandon. Mais mes parents, irakiens et allemands, m'ont toujours dit de croire en mes rêves, et de les réaliser !

J'étais une nouvelle fois sur la route et face à des choix difficiles. Je savais que je voulais être médecin, mais quel médecin ? Médecin sans frontières ? Médecin de famille ?

Il fallait que je fasse un choix et je l'ai fait. Je voulais exercer le métier de médecin sans frontières. Je voulais donner vie à ce que je

sentais comme une vocation et une énorme reconnaissance, pour moi et mon frère. Enfin j'allais avoir le pouvoir et les capacités d'aider les autres.

J'ai passé tous mes examens et mes diplômes, tout en devenant mère.

Mon internat en chirurgie réussi, avec une spécialité en chirurgie cardiaque, j'ai immédiatement rejoint les équipes de Médecins sans frontières, toujours soutenue par mon formidable époux, Franz.

Je poursuivrais ainsi mon apprentissage tout en assouvissant mon goût pour l'aventure en tant que médecin du monde. Mais il me restait un dernier choix à faire : quelle mission accepter ? Partir en Irak ? Partir en Syrie ?

Me voilà, dans l'avion, encore. On ne m'a prévenue qu'hier que nous partions en mission, j'étais très heureuse, mais très triste pour les blessés, mais lorsqu'on m'a dit Irak, le mot a résonné dans ma tête, Irak... Je retournais en enfer, mais cette fois je l'ai voulu, cette fois j'ai une mission, soigner les malades, je ne subissais plus le sort qui m'avait obligée à fuir le plus vite et le plus loin. J'aime mon pays, oh, évidemment que je l'aime ! Mon pays est un paradis. Seulement on l'a plongé dans l'obscurité, on l'a privé de lumière, on a tenté de l'abattre

mais il se relèvera. Et je suis là pour ça, pour le relever. JE VEUX ÊTRE UTILE. Je voulais montrer qu'avec un peu d'espoir on pouvait s'en sortir. Je voulais dire aux enfants : « Ne haïssez pas votre pays, ne haïssez rien en général, soyez heureux. La joie et le bonheur sont les plus jolies des choses ». Nous atterrissons, je l'avoue, j'avais des larmes aux yeux.

Dans la tente que nous avions installée, les gens pleurent, les bébés hurlent et cette petite fille tient dans les bras sa sœur et implore le monde de l'aider. Personne ne m'avait aidée moi, personne ne m'avait dit que j'allais m'en sortir et que mon frère allait s'en sortir. Voilà pourquoi, il fallait que je le fasse, aucun enfant ne devrait se sentir abandonné.

Je m'approche donc de la fillette et lui tends la main, en parlant doucement histoire de la calmer. Je lui adresse quelques mots en arabe. Elle sourit, elle sait qu'elle n'est pas seule, qu'elle n'est plus seule. Je prends l'enfant de ses bras et la pose sur un des lits, je vérifie son état : elle va bien, elle est juste très maigre. Je suis déjà rassurée. Je continue mon travail et au bout de deux jours je m'apprête à partir. Je suis épuisée mais heureuse, la tente était presque vide, on a réussi à soigner presque tout le monde. Ces gens avaient mal, mais leurs douleurs physiques n'étaient rien par rapport aux blessures dans leurs

cœurs. « J'espère avoir véhiculé ne serait-ce qu'une goutte de bonheur, ces gens, ils sont tellement courageux », ai-je lancé à ma collègue. Elle a souri et m'a rétorqué : « Tu es comme ces gens, tu viens de là Alya ». Je lui ai souri, ne sachant quoi répondre. Je songe à ma vie...

CHAPITRE 6 | RETOUR AUX SOURCES

Ma dernière mission humanitaire vient de se terminer. Je suis actuellement à l'aéroport international d'Irak, le pays où je suis née. Pourquoi l'aéroport me direz-vous? Et bien tout simplement parce que mes enfants viennent. J'ai tellement de choses à leur raconter que j'ai préféré qu'ils viennent pour tout leur dire dans ma maison d'enfance, ou plutôt ce qu'il en reste.

Ah! Les voilà. « Salut An', salut Alh'! » Les saluais-je par leur surnom respectif : An' pour Anna et Alh' pour Alhan. Ils me prirent dans leurs bras et nous nous en allâmes du bâtiment aérospatial.

Nous prenons la voiture qui m'a été prêtée par Médecins sans frontières. Je me gare devant mon ancien nid familial et j'entraîne mes enfants à l'intérieur. Je les laisse regarder un peu partout autour d'eux puis ils s'assoient à même le sol de la pièce où maman est morte. Je reste un moment sans parler et eux

me regardent d'un air inquiet. Lorsque je reprends mes esprits, je leur envoie un regard rassurant. Je m'assois sur une chaise qui traînait pas loin de là contre un mur. Je prends mon livre, le récit de ma vie que j'ai amené avec moi et je commence mon histoire : « Lorsque j'avais environ quatre ans, j'ai appris que mon père était mort. Je ne l'ai pas vraiment appris, je l'ai plus déduit puisque je ne l'ai plus vu du jour au lendemain et ma mère me disait sans cesse qu'il était un héros. J'étais fier de mon père. Lorsque j'avais cinq ans... ».

Pendant pratiquement deux heures je leur raconte mon histoire, mon vécu, la partie de ma vie que j'ai vécue avec ma mère, le récit de ma vie lorsque je suis arrivée sur les côtes grecques, ma prise en charge, mes études, je leur ai tout raconté, aucun détail n'a été omis. Je pense que je leur ai donné et transmis toutes les notions et valeurs pour devenir de vraies personnes, une Femme et un Homme, des Hommes.

Il ne me reste plus qu'à refermer ce journal, clore l'histoire de ma vie, et laisser place à celle de mes enfants, des enfants...

FIN



 bit.ly/journal-d-alya

S'ÉMOUVOIR

Le monde à l'unisson

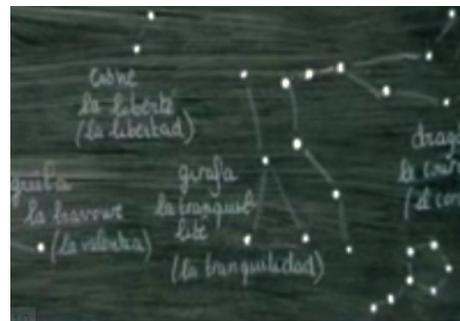


Comment le partage d'émotions universelles participe-t-il d'une communauté humaine ?

Guidés par leurs professeures de français et d'arts plastiques, Élodie Duault et Solveig Étève, 33 élèves de quatrième du lycée René Verneau de Gran Canaria en Espagne ont œuvré pour répondre à cette question, avec sensibilité et créativité, dans le cadre de la première édition du concours.

Ils ont cartographié le monde des émotions en arts plastiques puis ont partagé leurs cartes. Chacun s'est enfin adressé dans une lettre à son créateur pour livrer son ressenti, ses sentiments.

En voici quelques-unes.



Chère Julia,

J'ai ta carte sous les yeux et je suis très impressionné. Ta carte est magnifique, je pourrais même dire qu'elle est l'une des plus originales que j'ai vues car elle est la seule œuvre qui a eu l'idée de proposer un ciel étoilé des émotions.

Cependant, les constellations que tu as dessinées existent-elles réellement ?

Tout le monde connaît la petite ourse, mais le dauphin existe-t-il ? Ce qui m'a déstabilisé, c'est la disproportion, par exemple le lézard, qui devrait être le plus petit, est plus grand que le dauphin ; et la girafe, qui est un des animaux les plus grands, est ici la plus petite...

Je voulais aussi savoir pourquoi tu as choisi de créer des constellations. Je pense que tu aurais pu opter pour des planètes, ou alterner

planètes et constellations, en particulier la Terre, et situer l'Homme dans cette galaxie.

Enfin, je voulais te demander s'il y avait une relation entre chaque constellation, sentiment et animal. Moi je crois que le dragon a peut-être une relation avec le courage car dans la mythologie, on représente le dragon comme des créatures avec une grande hardiesse et fierté.

D'ailleurs, si tu devais choisir une constellation, laquelle choisirais-tu et pourquoi ? En ce qui me concerne, je suppose que ce serait plutôt la petite ourse puisqu'elle est belle et connue grâce à sa jolie histoire ; je me sens proche d'elle.

Merci d'avoir partagé ta création avec moi.

Diego,
Alicia



Chère Vaimiti,

En ce moment même où j'écris, ton œuvre est ici, à mes côtés. Je la regarde, je ne sais quoi penser, c'est une île oui... mais quelle île ?

J'ai tout d'abord cru qu'elle était inventée et puis j'ai pensé à Tahiti, ton île.

Quand j'ai découvert cette œuvre, j'ai pensé au sentiment de solitude car je crois que cette île, au milieu de l'océan, est éloignée du monde ; mais aussi, la petite île n'a qu'un sentiment et l'autre en a plusieurs. Ce qui m'a intrigué, c'est qu'elle était mise à l'écart. J'imagine donc que l'îlot se sent très seul. J'aimerais savoir pourquoi tu l'as nommée « curiosité » car j'aurais plutôt pensé à « solitude » ou même « jalousie » car la jalousie risque de nous éloigner des gens. Cette idée me rappelle quand, dans les écoles, il y a des personnes mises à l'écart : le nom de l'île « curiosité » correspondrait bien car on est curieux de savoir comment l'élève en est arrivé là.

La rivière de la tristesse pourrait passer seulement par des sentiments négatifs, or dans le parcours elle passe par l'amour et l'amitié. Il y a également la rivière de la solitude ; elle passe par la douleur, la jalousie, la colère et la passion, mais la rivière ne devrait pas passer par la région « passion », enfin,

c'est mon avis. La rivière de la solitude et la rivière de la tristesse sont des sentiments négatifs. Au premier coup d'œil, on pourrait les confondre et penser que ces rivières en forment une seule, mais ce n'est pas possible car elles sont séparées par un morceau de terre sans nom. On pourrait interpréter que celui-ci est un sentiment occulte qui marque la différence entre la tristesse et la solitude qui se ressemblent beaucoup. Pourrais-tu me dire quel est ce sentiment ?

Comme tu l'as écrit, Vaimiti, ton île est utopique ; donc tout devrait être parfait... mais pourquoi avoir appliqué des sentiments comme la colère, la jalousie et la douleur ? Finalement, je crois que tu as bien fait, d'ailleurs ta vision des émotions rejoint une théorie qui me touche : l'homme est parfait avec tous ses sentiments, qu'ils soient positifs ou négatifs. Tout ce qu'on ressent est naturel et peut être éprouvé à plusieurs reprises dans notre vie, car c'est un ensemble harmonieux d'idées multiples qui fait que l'humain est ce qu'il est.

Je te félicite pour ton travail,

Élisa,
Charlotte,
Antonin



Chère Claudia,

J'ai beaucoup aimé ta création donc mon groupe l'a choisie.

Au début, elle ne m'a transmis aucun sentiment, car je l'avais mal interprétée. Or, j'ai déduit d'une observation plus minutieuse que tu voulais sûrement montrer comment les Africains souffrent de différentes façons.

Je pense que tu t'es inspirée des nouvelles qui évoquent régulièrement les Africains qui veulent passer à Melilla, petit bout d'Espagne, au nord de l'Afrique, ou encore des nouveaux bateaux illégaux qui arrivent sur les plages de l'Europe.

Beaucoup de gens disent qu'ils sont fous, mais ils sont surtout désespérés ; ils le font par nécessité et je les comprends. Dans leur situation, je ferais peut-être la même chose,

et je pense que tu as su représenter leurs sentiments parfaitement.

Les dessins m'ont secouée car ils symbolisent la discrimination ; or, je crois qu'on est tous égaux et qu'on est tous humains. Au-delà du message, j'ai été séduite par l'originalité et la perfection esthétique de l'œuvre.

Pour finir, je veux t'adresser mes félicitations car tu as su représenter les injustices que subit l'Afrique par rapport au reste du monde. Tu as réussi à me faire réfléchir sur la vie et la chance que j'ai.

Sofia,
Cristina



Retrouvez l'intégralité du projet

 vimeo.com/119193485

Habiter l'espace intime de Brodeck



Dans le cadre du concours 2017 des Itinéraires humanistes, les élèves de première S3 de Véronique Perrin au lycée de Wingles ont produit une passionnante lecture de *l'incipit* de *Rapport de Brodeck* de Philippe Claudel*.

Ils ont fait résonner en eux les mots de l'auteur qui les touchaient le plus, et en ont fait les pierres fondatrices de leurs propres textes. Ils ont ainsi forgé de nouveaux territoires de lecture en renouvelant notre pensée sur l'homme et le monde.

En voici quelques-uns.

La guerre

Cette satanée guerre, quel dégât n'a-t-elle pas causé dans ce village! D'ailleurs notre histoire est rythmée par la guerre, notre monde, aujourd'hui, résulte des conséquences de celle-ci. Tout le monde. Tout le monde en est responsable, elle est là, elle est présente, et cela depuis très longtemps. Malheureusement, malgré les moyens dont nous disposons aujourd'hui, personne n'a le pouvoir d'arrêter son éternel recommencement. Elle a existé, elle existe et elle existera. Quand j'entends ce mot, je fais référence aux deux conflits mondiaux que j'ai moi-même vécus et qui causèrent la mort de plus de 60 millions de soldats, d'hommes, de femmes, d'innocents.

Dans ce carnet, je tiens à consigner l'histoire du village où je me trouve en ce moment, même si je crains que personne ne le lise un jour. Quand j'arrivai dans ce village, quelques mois après le conflit, je sentis une certaine froideur chez les habitants. Là, les gens me fixent du regard quand je marche dans la rue. Une fois, j'ai même entendu mon propre nom, prononcé par un des villageois. Peut-être suis-je en train de devenir fou me direz-vous, peut-être disait-il du bien de moi, mais je ne pense pas. Au fond, dans ce village, comme dans de nombreux autres à l'époque où nous vivons, règne une certaine haine de l'étranger. Cette xénophobie a notamment été renforcée par

tous les crimes de guerre que les villageois ont dû vivre pendant six années de calvaire, par exemple de la part des *Fratergekeime* qui ont fait prisonniers de nombreuses personnes ou encore ont pillé ce village de fond en comble dans l'espoir de se réapprovisionner. Ou même par les habitants eux-mêmes qui étaient prêts à vendre leur voisin à l'ennemi dans le seul but de survivre. Puis, quand je parle de prisonniers de guerre, je parle surtout des camps de concentration. D'ailleurs, dans ce village, je connais une personne ayant subi ce calvaire, il se nomme Brodeck. Quelles souffrances n'a-t-il pas endurées quand on sait les malheurs qu'ont vécus les prisonniers à l'époque. Il a sûrement été maltraité par les serviteurs d'Hitler. Je n'ose même pas imaginer. Ce que je sais aussi, c'est que la femme de Brodeck nommée Émélia est restée muette, elle chantonne, mais ne parle plus. Elle a perdu la raison quand la guerre a pris fin. A-t-elle été marquée par la disparition de son mari? A-t-elle subi des horreurs de la part des *Fratergekeime*? Ici tout le monde sait, je le sais...

Pour le moment, je retourne peindre, c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à m'arrêter, c'est comme s'il y avait quelque chose en moi qui m'empêchait d'abandonner. Saurai-je un jour pourquoi?

Jimmy Pawlowski

*Itinéraires humanistes pour notre temps, p. 153

Vérité

Que voulez-vous de moi ?

Raconter la vérité ou votre vérité ?

Votre vérité n'est peut-être pas la même que d'autres, demander le pardon en mentant ne servira pas. Je ne veux pas être le bouc émissaire. Ce n'est pas parce qu'ils me croiront que votre vérité sera conforme à leurs attentes. Je ne veux pas que vos idées soient de votre imagination et qu'il en sorte un mensonge. Si je dois le faire, je ne veux que la vérité. Êtes-vous sûrs que vous, vous y teniez ? Alors quelle est votre vérité ? Pourquoi cet acte était-il une nécessité ? Le rapport sera basé sur vos témoignages et ma propre enquête si bien que la vérité sera toujours difficile à distinguer du mensonge même si elle est pourtant raisonnable enfin... si elle existe ici. Pourquoi avez-vous tant besoin de pardon si c'était une nécessité ?

La vérité est que vous voulez qu'on vous pardonne pour avoir la conscience tranquille alors que cet acte était prémédité. Vous avez peur, voilà tout. La vérité peut couper les mains. Pour pouvoir faire de mon mieux, il faut que je sache si vous voulez établir la vérité ou vous faire croire ?

Sarah Blanchard

Chers villageois, c'est le moment de vous quitter mais il y a une chose dont je dois vous faire part.

Vous m'avez demandé de rédiger un rapport sur la mort de l'*Anderer*, afin de ne pas vous sentir coupables de son meurtre. J'ai cependant des doutes sur les circonstances et sur la raison pour laquelle il a été tué. Au tout début de mon enquête, je me suis rendu chez le maire afin d'en savoir un peu plus. Quand il m'a servi une tranche de lard, je regardai son couteau, ce couteau qui lui servait le plus naturellement du monde, ce matin-là, à se nourrir et qui la veille au soir s'était sans doute planté à plusieurs reprises dans le corps de l'*Anderer*. Puis je lui ai demandé de voir le corps et celui-ci m'a clairement fait comprendre qu'il n'y en avait plus, ce qui a renforcé mes soupçons.

Quand j'avais enfin fini de rédiger ce rapport, je suis allé le porter tôt le matin chez lui. Et celui-ci l'a lu avec la plus grande attention et s'est mis à tourner autour de la table tout en marchant lentement en me racontant une histoire de moutons. J'avais compris : c'était Orschwir le berger et vous les moutons. Le troupeau a besoin de son berger afin d'assurer la cohésion du groupe mais jusqu'à quel point ? Après ces paroles, il s'est rapproché du poêle où de grandes

flammes réchauffèrent toute la pièce, il ouvrit la trappe et jeta le rapport dans le feu en me disant : « Il est temps de tout oublier, Brodeck. Les hommes ont besoin d'oubli ». Maintenant que vous connaissez toute l'histoire, il est temps que je parte et que je vous chasse de ma mémoire à tout jamais. Brodeck

Charlotte Tiberghien

Je ne peux y croire. Comment peut-il brûler autant de travail en si peu de temps ? J'aurais dû me douter que cette version de l'*Ereigniës* ne lui plairait pas. Le maire, il n'aime pas voir la vérité en face. La vérité, ça peut couper les mains et laisser des entailles à ne plus pouvoir vivre avec, je l'ai déjà dit. Ce qu'Orschwir veut, c'est garder, en apparence, les mains vierges de tout vice. Après tout, peut-être que la vérité n'est pas bonne à dire. Mais il fallait que je le dénonce, ce meurtre ! J'ai été forcé de faire ce rapport, ils voulaient tous que ce soit moi, ils voulaient que je raconte. Je pensais avoir raconté la vérité, mais personne ici ne l'aime la vérité. J'en ai pris conscience pendant le repas qu'avait organisé l'*Anderer*. Il avait alors exposé les tableaux qu'il avait réalisés, révélant le vrai visage de chacun d'entre nous et ils n'avaient pas accepté d'être

confrontés à la réalité. Je me rappelle bien qu'ils ont tout saccagé. Personne n'aime la vérité ici.

Quand je suis allé chez Orschwir pour lui poser des questions, il a refusé de me répondre et s'est contenté de me montrer ses porcs. Sur le moment, je n'ai pas prêté attention à l'enchaînement des événements mais quand j'ai demandé à voir le corps, il m'a emmené à la porcherie. Le corps s'y trouvait-il ? J'en ai la quasi-certitude désormais. Il a brûlé le rapport car quelque chose le dérangeait : la vérité.

Comme Diodème et la lettre qu'il m'a laissée, j'ai voulu dénoncer la vérité, aussi effrayante soit-elle. Le fameux soir où je suis venu chercher le beurre, les villageois m'ont fait l'avocat du diable et je me devais de rendre ce rapport. J'ai donc choisi d'expliquer ma version des faits. J'étais arrivé à l'auberge Schloss peu après que l'*Anderer* ait été traversé de plusieurs coups de couteau. Ensuite le corps a été emmené dans l'enclos des porcs puis réduit à néant, faisant oublier ce qui était arrivé. J'ai écrit le rapport, entre deux paniers garnis que je recevais en guise de paiement puis Orschwir a fini par le brûler puisque ce n'était pas le genre de « vérité » qu'il voulait lire.

Je sais que la vérité peut faire souffrir, j'en ai fait l'expérience par les lettres de Diodème mais elle reste toujours enfouie dans la mémoire de quelqu'un et tôt ou tard elle finit par ressurgir : elle ne reste jamais éternellement muette.

Noémie Neveu

Différent

La différence

La différence apporte méfiance

Cet étranger venu de nulle part

Fut assassiné pour sa clairvoyance

Venu pour réanimer la mauvaise conscience,

Venu pour briser les remparts

Venu pour révéler les secrets enfouis

Venu dans un but divinatoire.

Différents, l'étaient-ils face à ces villageois

Il disait : « c'était un peu moi »,

Mais bien que Brodeck fût des leurs

Il se sentait beaucoup plus proche de l'*Anderer*.

Leurs différences provoquèrent trahison.

« Assassins » criait l'un d'une voix vengeresse,

Son ombre pesant sur les coupables.

Injuste, pensait l'autre envoyé dans les camps

Revenu et faisant partie des seuls survivants,

Ayant cru leur avoir servi de leçon

Mais l'ancienne délation ressurgit de toute façon.

Le différend créé par l'exposition de leurs péchés
Montrés grâce à ses peintures extralucides,
Œuvres perçues comme perfides
Conduisit à l'assassinat de l'étranger.

Cette différence amenant crainte et haine
Évidence partagée par le monde entier
N'est que redondance de la bêtise humaine.

Benjamin Duploux

« Le tableau »

signifie « l'autre »
en allemand, « l'autre »
veut dire à l'effort
l'énergie, celle
apporter est

abîmé au cours du temps

comme sur un papier. L'un des premiers.

En effet, nous ne sommes pas des hommes.

Nous sommes des hommes. Il n'y a pas de

particularité : il y a un homme, un homme d'

être et un homme. Mais, il semble un

Camille Davroux

S'ENRACINER

Origines



Être humain, n'est-ce pas aussi revendiquer ses origines ?

Telle est la question à laquelle les élèves de seconde 2 de Maryse Fraysseix du Grand lycée franco-libanais de Beyrouth ont répondu, dans le cadre de leur participation à la première édition du concours.

Ils ont rédigé des préfaces susceptibles d'introduire leur autobiographie, à la manière de celle rédigée par Amin Maalouf en introduction de son livre, *Origines*, dont un extrait figure dans l'anthologie*.

« Origines »

Ce mot peut se définir en plusieurs autres : pays, passé, histoire, bagage, ancêtres, source, descendance...

La vérité, c'est que nous portons tous en nous au moins une preuve de nos origines, que ce soit par rapport à notre couleur de peau, d'yeux, de cheveux... Chacune de l'infinité des particules qui nous composent a sa propre origine. Toutes ensemble, elles fusionnent, afin de nous en créer une. Une origine dont on ne peut pas se défaire, quoi que l'on ressente. Parce qu'après tout, cette origine est le début, une partie, de notre identité.

Production collective,

2^{nde} 2

Nous débutons tous de la même façon. Tapissés, coincés, accrochés à quelque chose, quelqu'un, une voix, un cri. Et puis, on nous pousse à grandir, à lâcher prise, à choisir. Il faut faire un choix : nous lancer dans l'inconnu, voir la lumière ou seulement rester et pourrir dans les ténèbres.

Nos choix diffèrent toujours en fonction de notre âge. Si, à cinq ans, on m'avait demandé ce que je voulais faire plus tard, j'aurais

*Itinéraires humanistes pour notre temps, p. 189

certainement répondu « princesse » ; ce n'était pas vraiment un métier difficile, j'aurais eu de jolies robes pleines de paillettes, une couronne. On n'espérait pas plus à cet âge. Oui, parce qu'à cinq ans, on nous laisse encore croire à des rêves, toutes sortes de souhaits infantiles. On ne nous prend pas au sérieux : à cinq ans, nous ne sommes que d'innocents enfants avec des arcs-en-ciel dans les yeux. C'est à l'école que le monde commence à se presser, impatient de savoir quel projet d'avenir occupe notre esprit pourtant encore trop rêveur. Nous n'avons alors que dix voire onze ans et on sait que ce choix sera tout sauf définitif. Dépassés les quinze ans, c'est fini. Même si c'était fait sur un coup de tête, même si on était trop influencé par une quelconque série-télé, on ne revient plus en arrière. Les droits qui sont accordés à la naissance disent que l'on peut choisir son futur, le chemin, notre voie. Ma famille tient absolument à me voir devenir médecin, ainsi, plus tard, le titre de « docteur » précèdera mon nom. Je n'ai jamais eu le cerveau d'un scientifique même si ce domaine me fascine : je préfère lire des articles médicaux plutôt que d'en rédiger.

Moi, j'aime écrire. Je l'ai toujours aimé et je l'aimerais toujours. « Me ramener à la raison » sera donc impossible.

Mais, comme tout le monde à cet âge, la prochaine fois qu'on me posera la question : « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? », je répondrai que je ne suis pas prête à faire un choix. Qu'on ait quinze, 30 ou 60 ans, personne n'est vraiment prêt et jamais ne le sera. On ne peut pas simplement nous jeter dans un couloir où se dressent de part et d'autre des bureaux représentant respectivement les milliers de domaines que le monde du travail a à offrir. C'est la raison pour laquelle nous avons besoin qu'on nous influence dans nos choix. Ces choix, ce sont eux qui nous différencient l'un de l'autre. Pas le visage, pas la couleur de peau, pas nos envies, pas nos sentiments, pas notre sexe. Nos choix qui reflètent la façon dont nous fonctionnons. Oui, parce que le monde dans lequel nous vivons est une machine dont nous sommes les pièces ; aucun de nous n'est ici pour rien. C'est ce qui nous rend unique. Pourtant, à force d'être tous uniques en quelque chose, nous avons maintenant un point commun : nous sommes tous pareils.

Christelle Mattar

Vous allez lire dans mon autobiographie que j'ai quitté le Liban, mon pays d'origine, pour venir à New York. Tous mes amis, étonnés par mon choix, m'ont demandé pourquoi je

veux vivre dans un pays dans lequel je suis étranger alors qu'au Liban j'ai mes amis et ma famille. Mes origines sont libanaises. La raison pour laquelle je suis parti est simple : les universités sont meilleures, et notre chance de réussir dans la vie est plus grande.

Mais c'est aussi pour changer un peu, pour me permettre de découvrir de nouveaux paysages, de nouvelles personnes et des cultures différentes. Cela ne veut pas dire que j'ai laissé mes racines derrière moi, parce que j'en ai aussi aux États-Unis, j'ai la nationalité américaine. Une grande partie de ma famille vit là-bas, je ne suis pas complètement déraciné. On ne choisit pas son pays natal mais on peut choisir celui où l'on veut vivre. J'ai eu la chance de pouvoir choisir la terre où je veux bâtir mon avenir, la chance d'avoir deux origines et la chance de choisir ce que je crois être le meilleur pour moi.

J'espère que j'ai fait le bon choix et si jamais il s'avère que ce n'est le cas, j'ai toujours la possibilité de retourner dans mon pays natal.

Dimitri Haddad

Revenir au Liban. On sait tous que c'est l'un des actes les plus rares qu'un Libanais vivant à l'étranger puisse effectuer. C'est facile de

fuir, de ranger ses valises, de prendre la porte, de passer à côté d'un pays délabré et de ne pas se retourner. On veut tous fuir dans le fond, commencer une nouvelle vie ailleurs, une vie sans imprévus, une vie stable. Et pourquoi pas ? On fera nos études à l'étranger, on découvrira le monde, ensuite on reviendra, plus tard, plus tard... C'est facile de fuir, le plus difficile, c'est de revenir. C'est facile de dire non, le plus dur, c'est de dire oui, d'accepter de se retourner, de retrousser ses manches et d'agir. Retourner à ses origines pour aider un pays à se rebâtir c'est ramasser les pierres de nos ruines, c'est réassembler un héritage fracassé comme nos ancêtres l'avaient fait. Malheureusement, à cause de nos défaites et de nos victoires, c'est cela le devoir d'un Libanais.

Revenir au Liban, c'est ce que j'ai fait.

Gaïa Gerbaka

Moi, Victoire, seize ans. Avec mes parents et mes trois frères et sœurs, nous avons quitté notre petit coin de paradis dans les Alpes pour voyager dans les pays arabophones.

J'avais deux ans quand ce périple a débuté. Papa travaille dans l'armée. Et il a choisi

la langue arabe. Nous avons dû quitter la France pour découvrir d'autres pays, d'autres personnes, d'autres religions. Quatorze ans maintenant que je vagabonde avec ma petite famille, les yeux et le cœur remplis de très bons souvenirs.

Mon regard sur la France et les Français a changé : à l'étranger nous avons beaucoup plus de liberté. Les jeunes que j'ai rencontrés sont en phase avec leur âge et n'essaient pas de jouer aux plus malins en bravant les interdits : les sixièmes français fument et boivent déjà à onze ans !

La Jordanie est l'un de mes premiers voyages ; et il a de loin été le plus marquant. En effet, c'est là que ma dyslexie a vraiment commencé. À la garderie, on ne me parlait qu'en arabe et en anglais, ce qui m'a complètement perturbée.

Quand je suis rentrée en France, un an après, il a fallu repartir pour un nouveau pays : le Liban. Pendant deux années c'était super, l'école était vraiment cool, on avait plein d'amis... La dernière année, ma sœur est née à l'Hôtel-Dieu, hôpital de Beyrouth. Nous sommes de nouveau retournés en France où ma mère m'a fait redoubler le CE1 parce que personne ne savait ce que j'avais comme problème. J'ai donc perdu un an de scolarité,

uniquement parce que l'on n'a pas su détecter mon handicap : je ressens beaucoup de tristesse et de rancœur aujourd'hui encore. J'aimerais que les professeurs d'école soient mieux formés et plus à même de venir en aide aux élèves comme moi ; cela nous éviterait de nous sentir rejetés, ou à l'écart ! J'ai, bien sûr, vu des orthophonistes qui me faisaient du bien mais je ne m'améliorais pas.

Une fois de plus, nous avons déménagé, cette fois-ci au Soudan, en Afrique. Deux ans après, nous sommes rentrés en France pour trois ans.

Et maintenant, nous voilà de nouveau au Liban pour trois ans : nous le quitterons définitivement en juin 2015. Le Liban est de loin mon pays préféré : j'ai seize ans et je suis à un âge où il est très important d'avoir des amis et on s'attache vite aux gens. Ici, la qualité de vie est meilleure qu'en France, les gens nous aident beaucoup alors qu'en France, c'est un peu « chacun pour soi ». Au Liban, tout est accessible et facile, les magasins ouvrent tard et les dimanches. Le Liban bouge, vit la nuit. On peut dîner et danser à n'importe quelle heure et maman nous laisse plus de libertés qu'en France. J'adore voir les gens conduire ici : si j'ai un rendez-vous, je sais que j'arriverai en un temps record, comparé à la France où la conduite est freinée par des radars, des limitations de vitesse...

Le retour en France va être difficile et je redoute déjà ce moment. J'ai envie de rester vivre ici, et ne plus bouger, au moins pour un certain temps, afin de retrouver une stabilité.

Toutefois, chacun des pays que j'ai visités fait et fera partie de moi à jamais. Cela m'a permis de découvrir d'autres mœurs, d'autres mentalités que celle des Français : le Liban accueille des gens venus de tous les horizons alors qu'en France, je ne côtoyais que des Français. On parlait souvent des mêmes choses, je m'ennuyais. Cette richesse que j'ai gagnée grâce à mes parents m'a fait changer mon regard sur la France et les Français.

Victoire Labrosse

Certains s'appellent Diego Armando Maradona, Yazid Zinedine Zidane ou encore Zlatan Ibrahimovic et seront d'éternelles légendes dans leur domaine. D'autres se nomment Albert Einstein, Honoré de Balzac ou encore Isaac Newton. Ils trônent tous sur l'histoire de l'humanité qui reposera éternellement sur quelque chose qu'on a baptisé le « choix ». Moi, je suis différent. Et pourtant, je suis poussé dans une période qu'une masse considérable de gens traversent dans leur

vie : les études. Cette voie où tout le monde est voué à la réussite, nous promet-on, si on s'y consacre entièrement. Cette voie où pourtant je ne me distingue nullement des autres. Faute de travail et d'envie, le plus beau jour de ma vie ne sera pas celui où j'obtiendrai un 17 de moyenne générale.

Le plus beau jour de ma vie, je l'ai vécu le 13 juillet 2014 où, dans le ciel brésilien, le capitaine de la Nazionale Manschaft, Philip Lahm, a brandi le plus prestigieux des trophées dans une soirée étouffante de suspense, ce jour où l'équipe nationale allemande de football a pris le meilleur sur une équipe d'Argentine combattante mais à court d'idées. Si ce jour-là m'a tellement marqué, c'est qu'au même moment, 100 % des yeux des membres de la planète foot étaient braqués sur leurs écrans, que ce soit Angela Merkel la chancelière allemande en personne qui s'était rendue au Maracana pour assister à cet événement mythique, ou moi, un adolescent pourtant ignoré de tous, mêlé à une foule de 20 000 personnes devant un écran de rue où tout le monde était dans le même bain de peur et d'impuissance face à un destin qui appartenait à 46 joueurs en manches courtes et shorts, deux meneurs d'hommes et si Brazzuca m'a tellement fait frissonner c'est parce qu'entre le foot et moi, il y a bien plus que de la passion.

Il y a une puissante histoire d'amour, qui a commencé il y a maintenant une dizaine d'années grâce à un homme, vite devenu mon idole, qui a pris les commandes de cette sélection après le fiasco de l'Euro 2004, assisté pendant deux ans de Jürgen Klinsmann. Un homme doté d'une intelligence remarquable, élu entraîneur de l'année à plusieurs reprises.

Cet homme s'est fait un nom : Joachim Löw, un nom qui restera gravé dans les annales de l'histoire du football mondial grâce à une philosophie de jeu reprise par plusieurs clubs.

Cet homme, malgré mon admiration incontestable, je dois l'avouer, m'a porté en un sens préjudice. En effet il m'a attiré dans un typhon insurmontable car ma passion me repousse sans m'en rendre compte, de plus en plus dans l'échec scolaire.

Dans le domaine du foot, rares sont ceux qui réussissent. Il faut avoir une forte personnalité, un talent fou, et une perception différente des choses. Ma philosophie à moi est la suivante : je me prénomme Aimé...

Aimé Homs

Prélude

Selon les origines

Selon les cultures

Selon les âges

On ne naît pas de la même façon

À deux ans Wahid est né dans la bosse d'un chameau

À deux ans Guillemette est née dans un chou

Et Alexis lui une cigogne l'a déposé dans son lit

Plus tard Wahid, Guillemette et Alexis

Auront tous appris

Que des années plus tôt

Sur un lit ou ailleurs

Le long parcours de leurs vies venait de commencer

Jules Badarani

Tout commence par une explosion

Pour que s'ensuive l'évolution

Du Big Bang qui l'a entamée

Aux météorites pour exterminer

L'Homme s'est vite développé

Et a vite pu s'enraciner.

Un million d'années et le tronc a vite grossi

L'Homme, pour conquérir le monde, est parti

De longues distances il a parcouru

Et ses racines se sont bien étendues.

Plein de découvertes et plein d'inventions

Du feu à la roue aux engins volants

Toujours plus avide d'autres horizons

Qu'il atteint enfin en persévérant.

À présent, ambitieux et cupide

L'Homme veut toujours plus, crée des nations

Et c'est alors que, d'un mouvement stupide

Il cause guerres et exterminations.

Nicolas Sassine

Je suis né dans une ville où les femmes n'ont pas le droit de s'habiller comme elles le voudraient

Je suis né dans un monde qui ne fait pas de cadeaux

Où le seul fait de protester fait de toi un condamné.

Entre le KGB et tous les papiers je ne sais pas

où je vais immigrer !

Je suis né quelque part

Je suis né dans le désespoir de ne plus revoir

Ma patrie mon terroir

Je suis né dans un pays où les dictateurs sont rois comme au Venezuela.

Je suis né dans un pays où le cannabis c'est la vie comme en Uruguay un si petit pays.

Mais entre tous ces pays, ces amis il y en a un dont je ne me souviens pas

Dans lequel je me sens pourtant chez moi

Dans lequel je retrouve ma famille

Mes grands-parents me disent de vivre l'instant présent

Moi je leur dis que je vis dans la nostalgie de

ces pays d'où je suis parti

Maintenant je visite le Liban une autre patrie à ajouter à ma carrière d'enfant voyageur,

Sans répit et sans pleurs

Et dans dix ans quand je présenterai mon CV

À tous ces riches Français prêts à me licencier

Je leur dirai vous pouvez prendre mon travail ma vie mais jamais mes patries

Adelin Bihry

Le Passé

Hier,

Avant-hier,

Il y a cent ans...

Le Passé nous a toujours suivis.

La nuit avant de nous coucher,

À l'école,

Et bien sûr dans les musées,

On nous raconte le passé.

Il nous arrive parfois de penser au présent,

Parfois de penser au futur,

Mais on revient toujours au passé.

Il est lourd, triste ou joyeux,

Froid et enneigé,

Chaud et ensoleillé,

Mais c'est notre passé.

C'est un voyage,

Une journée,

Un rire,

Un sourire,

Un livre,

Ou juste une pensée.
Le Passé c'est nos origines.
Le Passé c'est pourquoi nous sommes nés.
Le Passé c'est quelqu'un qui nous a quittés.
Mais c'est un être cher que l'on ne peut pas oublier!

Jules Badarani

Pour prolonger la réflexion, deux groupes d'élèves ont imaginé l'interview fictive de l'écrivain Amin Maalouf.

L'Orient LE JOUR

Je suis ici à Baskinta, région natale d'un très célèbre écrivain franco-libanais, ayant notamment remporté le prix Goncourt et intégré l'Académie française.
Amin Maalouf bonjour !

Amin Maalouf
Bonjouréin !

L'Orient LE JOUR

Monsieur Maalouf vous avez récemment publié un livre. Pouvez-vous nous en parler ?

Amin Maalouf
Effectivement j'ai publié mon autobiographie où je parle de mon enfance, des moments qui m'ont le plus marqué.

L'Orient LE JOUR

Si je m'en souviens bien, la préface de votre autobiographie parlait de racines.
Pourquoi ce choix ?

Amin Maalouf

Tout simplement parce que j'ai des origines libanaises et je voulais défendre mon point de vue sur le fait que l'Homme n'a pas de racines, mais plutôt des origines.

L'Orient LE JOUR

Vous êtes franco-libanais, vous faites partie de l'Académie française et vous écrivez en français. Ne vous sentez vous pas plus attaché à la France qu'au Liban ?

Amin Maalouf

Je pense que l'on ne peut pas, et que l'on ne devrait pas faire de dissociation entre ma citoyenneté française et libanaise. Je suis lié à ces pays à jamais, et me considère ainsi comme appartenant à ces deux pays.

L'Orient LE JOUR

Mais tout de même, vous êtes né et vous avez passé votre enfance au Liban. Pourquoi, après la guerre, n'êtes-vous pas retourné au Liban ?

Amin Maalouf

Je m'étais déjà installé à Paris, et je m'y sentais bien. Je ne me suis pas pour autant éloigné du Liban.

L'Orient LE JOUR

Eh bien on l'espère. Amin Maalouf, merci de nous avoir accordé cette interview, en espérant que votre livre soit un succès.

Amin Maalouf

Merci à vous et au revoir !

Maria Khaled,
Joan Odeimi,
Karim Kallala

À l'occasion de la sortie de son autobiographie Origines, l'auteur libano-français Amin Maalouf a accepté de répondre aux questions de notre journaliste.

L'Orient LE JOUR

Bonjour M. Maalouf, enchanté de faire votre connaissance.

Amin Maalouf

Moi de même.

L'Orient LE JOUR

Pourquoi ce choix littéraire de l'autobiographie ?

Amin Maalouf

On me dit souvent que mon histoire est différente. Les gens trouvent mon parcours spécial, et me questionnent souvent sur mes origines. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai intitulé mon livre *Origines*.

L'Orient LE JOUR

Néanmoins, je m'interroge sur l'utilisation du mot « origines » au pluriel dans votre préface.

Amin Maalouf

Comme vous le savez sans doute déjà, je possède la double nationalité, il m'est donc impossible de renier l'une des deux. Est-ce que je préfère être l'Amin Maalouf français ou libanais ? Je suis l'Amin Maalouf franco-libanais. Je ne sens pas plus français ou plus libanais, je ne ressens pas un sentiment d'appartenance à ces deux pays magnifiques qui m'ont tant donné.

L'Orient LE JOUR

Vous commencez justement la préface en parlant du terme « racines ».

Vous écrivez : « Je n'aime pas le mot racine ». Pouvez-vous expliquer cette déclaration ? Ne rejetteriez-vous pas quelque part vos origines libanaises ?

Amin Maalouf

Comme je l'explique tout au long de la préface, nous ne sommes pas des arbres. En effet, les racines empêchent les arbres de tomber, mais aussi de bouger et de se déplacer. Elles nous isolent du monde et viennent souvent à l'encontre de l'ouverture. Je ne renie en aucun cas mes origines libanaises. Comme je l'explique dans mon ouvrage, elles ont souvent été un grand atout dans mon parcours.

L'Orient LE JOUR

Un grand merci Amin Maalouf d'avoir répondu à mes questions. J'espère avoir l'occasion de vous rencontrer à nouveau.

Jean Abl Aad,
Joseph Hans Bou Assaf



RESTER HUMAIN

*« On a ouvert le sac de la guerre
et tous les bruits se sont rués sur nous
la toux rageuse des armes
les grondements claquements hurlements métalliques
grondements grincements rugissements claquements
craquements
crissements
cris et plaintes hurlements et plaintes
pleurs et gémisséments
souffles chuintements et sifflements
il me reste la voix
contre ce tumulte obscène »*

*Jean-Pierre Siméon,
Stabat Mater Furiosa*

L'homme peut être un loup pour l'homme. Nous le savons tous, mais il nous reste notre voix pour nous élever contre la barbarie.

Tel est bien ce qu'ont compris les élèves qui ne manquent pas de courage ni d'audace pour rester humain et à leur tour se dresser contre « ce tumulte obscène ».

À votre tour d'apprécier l'acuité et la force de leur jugement, dénonçant sans détour la fureur du monde et la violence des hommes, au nom de notre humanité.

VOIR "LE NU DE LA VIE"



Écrire l'indicible

Face à la violence qui gangrène le monde, quelle peut être la place de l'homme ? Comment rester humain face à la barbarie ? Question délicate dont se sont emparés les élèves de troisième de Marie-José Ghorra et Paule Quema du Grand lycée franco-libanais de Beyrouth, et qui ont été, à ce titre, récompensés à l'issue de la première édition du concours en 2015.

En lisant la nouvelle d'Andrée Chédid *Arrêt sur image* et en découvrant la photo de réfugiés rwandais de Gilles Peress, reproduite dans l'anthologie*, ils se sont plongés « dans le nu de la vie », refaisant à leur manière l'expérience menée par Jean Hatzfeld, qui était allé à la rencontre des survivants du génocide et avait prêté sa plume à leurs récits.

Comme lui, ils ont voulu comprendre l'indicible, l'insondable, par l'écriture. Leurs réponses se trouvent dans ces textes, dans le portrait de ce père de famille ou dans le regard de cet enfant soldat, dans les plaies de Théophile ou dans les cris de rage de Drago.

*Itinéraires humanistes pour notre temps, p. 220

Journal d'un villageois

Mercredi 11 mai 1994

Aujourd'hui, pendant la récréation, alors que je jouais avec les copains sous le manguier, j'ai entendu les grands qui discutaient à haute voix. Ils disaient des choses affreuses. Bientôt, les jeux ont cessé et un petit attroupement s'est formé autour d'eux. Des rumeurs gravissimes circulaient : dans le village voisin, les Hutus se sont attaqués aux nôtres, les Tutsis ! Il y a, paraît-il, beaucoup de morts et de blessés... Est-ce possible ?

Faut-il croire ces folles rumeurs ? Je n'en sais rien... Aba, qui habite ce village, m'a dit avoir entendu les rumeurs d'une attaque imminente avant de venir à l'école. Il a peur, il ne sait que faire. Rester ici ? Retourner là-bas ? Toute sa famille est là-bas... Moi aussi j'ai peur. J'ai peur pour lui. C'est mon meilleur ami. J'ai peur pour moi...

Jeudi 12 mai 1994

Ce matin, lorsque je suis arrivé à l'école, Aba n'était pas là. Je l'ai attendu sous le manguier, notre aire de jeu habituelle. Personne. En classe, je guettais, par la fenêtre, la route en terre qui mène à notre petite école : toujours personne, pas de Aba ! La journée s'est passée sans que mon ami ne se montre... Je suis très inquiet... Et si cette histoire de Hutus était vraie ? Qu'est-il arrivé à Aba ? Où est-il en ce moment ? Ai-je des raisons de m'inquiéter ?

J'ai vraiment peur... Et si c'était vrai ?
Oseront-ils attaquer notre village aussi ?

Vendredi 13 mai 1994

Ce matin à l'aube, j'étais encore engourdi par le sommeil, quand ma sœur aînée m'a secoué très brusquement. Au lieu de son cartable, elle portait un baluchon en bandoulière.

« Vite, vite, ils sont là, à l'autre bout du village !! m'a-t-elle dit. Vite sauvons-nous, vite à la forêt, il fait encore gris, ils ne peuvent pas nous voir.

– Et papa ? Et maman ? ai-je demandé, mon cœur battant la chamade.

– Ils s'organisent pour défendre les maisons du quartier. Sauvons-nous vite. Ils nous rejoindront plus tard... »

Je criais, je pleurais... Ma sœur m'a giflé vivement, m'a pris par la main et nous nous sommes élancés vers la forêt humide. Elle courait très vite. Elle a trébuché plusieurs fois... Bientôt, nous étions derrière un grand rideau d'arbres touffus, à l'abri... Mais pas à l'abri des bruits des machettes, des cris, des pleurs... À un certain moment, j'ai cru entendre les hurlements de maman. Ma sœur me retenait, je me débattais. Je voulais aller sauver maman !!! Ma sœur me retenait de toutes ses forces. « C'est fini, me chuchotait-elle, c'est trop dangereux, restons ici, il faut sauver ce qui peut être sauvé ! » Au crépuscule, les cris ont cessé, le vacarme s'est arrêté, on a enten-

du le crépitement du feu... Ils brûlaient nos maisons !! Dans la nuit, c'était comme un grand brasier... Puis, le silence s'est abattu autour de nous. La forêt nous protégeait, mais nous avions peur tous les deux, la nuit, les animaux sauvages sortent... Ma sœur avait des vivres et des fruits dans son baluchon mais nous ne pouvions rien avaler... Nous avons grimpé sur les branches d'un arbre et nous sommes restés là à attendre l'aube du lendemain...

Lundi 16 mai 1994

Troisième jour dans la forêt. Nos réserves sont épuisées. Nous avons faim et soif... Il faut sortir. Il faut retourner au village pour voir. Vers midi, nous prenons notre courage à deux mains et nous y allons. Le village est méconnaissable !!! Des huttes brûlées, à demi détruites, des cadavres partout, des femmes et des enfants aussi... Pourquoi ? Voici notre pauvre hutte !!! Plus rien, tout est brûlé... Papa ? Maman ? Où sont-ils ? Nous les avons cherchés partout... Personne.

Mardi 17 mai 1994

D'autres villageois sont revenus. Comme nous ils s'étaient enfuis... Papa et maman ne sont pas rentrés ! Nous sommes seuls ma sœur et moi. Seuls... Et nous n'avons plus rien ! Rien ! Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ?

Roxane Chemaly,

Quand on vient de loin

Tous deux assis sur un banc. L'arme à la main. Les habits délavés. S'agrippant à leur mitraillette. Le plus jeune regarde la caméra. Regard plein de désarroi et de tristesse. L'autre garçon, plongé dans son désespoir, n'arrive même pas à regarder le photographe. Il a peur. Perdu dans ses pensées. L'autre aussi. Ce sont des enfants soldats, orphelins car ils ont été condamnés à tuer leurs parents. Des Tutsis.

J'ai peur, comme tout le monde. J'ai surtout peur pour ces deux enfants vivant un cauchemar, se demandant si un jour ils pourront revenir chez eux, dans un monde de paix. Je veux la même chose qu'eux, je veux agir, les aider même si je sais que mon équipe de journalistes ne fera pas la différence. Ça fait mal de retourner à mes sources. Je vis en Allemagne mais je suis Rwandais, j'y ai vécu jusqu'à l'âge de dix ans. Tous ces endroits que j'aimais tant, ils sont démolis : ma belle école, le parc où je passais mon temps sont des champs de guerre. Certes je suis sain et sauf mais mon peuple se fait massacrer, torturer et frapper à coups de machettes mais surtout exterminer par ce génocide. Parfois je me demande : pourquoi eux et pas moi ?

Yasmine Abou Jaoudé
Tasha Maria Salamé

Nadam se da¹

Je revenais de l'école avec Drago, Sanji et Sémir. Je marchais en tête et fus donc le premier à réaliser que la plupart des maisons de notre quartier avaient été détruites ; certaines par des bombardements, d'autres brûlées.

La panique me prit la gorge ; un nuage de poussière flottait au-dessus de notre immeuble. Malgré mes jambes flageolantes et la sueur froide qui me couvrait le front, je me mis à courir vite, voler à en perdre le souffle. Je sentais les pas de Drago, Sanji et Sémir s'accélérer aussi.

Quand j'arrivai devant l'immeuble aux trois quarts détruit, mon souffle que je retrouvais à peine à cause de notre course folle se coupa : de la suie couvrait les murs délabrés. Mais encore pire, le deuxième étage n'était que ruines, le troisième n'existait même plus.

J'entendis Drago pousser un cri de rage et se précipiter vers ce qui restait des escaliers, prendre un morceau et s'acharner sur la ruine du mur de ce qui était sa chambre.

Sanji et Sémir, terrorisés, restèrent immobiles jusqu'à ce que je leur propose d'aller en éclaireur voir si les parents n'étaient pas

¹ - Nadam se da : espoir en bosniaque

réfugiés sur les toits des maisons voisines.

Je me dirigeai alors vers mon étage : le premier. Apparemment l'extérieur n'était pas trop touché mais l'intérieur, lui, ne ressemblait à rien de ce qu'il était avant : il ne restait rien ! Je ressortis immédiatement et me mis à regarder le sol. Espérant trouver un objet souvenir de mon ancienne vie.

C'est alors que je vis Sanji descendre les escaliers devant Sémir qu'il tenait par la main.

Quand ils furent près de moi, ils m'annoncèrent qu'ils n'avaient vu rien ni personne. Sémir pleurait, sanglotait, et de chaudes larmes couvraient ses maigres pommettes.

Sanji ne pleurait pas mais je voyais bien qu'il s'en retenait devant Sémir pour qui c'était déjà assez dur de ne pas voir ses parents, ni leur chat : Nadam.

~~~~~  
Ting ! Ting ! Ting ! Je forgeais ma haine en frappant un bout de fer rouillé contre un autre. Le métal était encore chaud, mes mains fondaient de tristesse, mes doigts bouillonnaient de rage... En moi, se trouvaient des nœuds serrés si forts qu'ils risquaient de craquer à chaque instant. Et puis le vent, comme une tempête qui fait tanguer les cordages. Équilibre précaire avant la chute, la noyade.

Autour de moi, des bouts de murs ci et là, des pierres cassées, des vestiges fumants de ce qui avait été un havre de paix quelques mois plus tôt.

Je me souvenais du jour où j'avais quitté ma terre natale : la Serbie. Parce que mes cousins avaient perdu leur maison. Parce que mes voisins avaient été tués. Parce que mon ami d'école et moi allions à la mosquée le vendredi. Parce qu'on avait dû changer cinq fois de pare-brise à cause des tirs et une autre foule de raisons que je n'avais pas vraiment comprises.

Le voyage n'avait pas été comme je l'avais imaginé, on ne s'était presque pas arrêtés, les parents ne parlaient pas beaucoup et leurs regards étaient remplis de peur. Moi, je n'avais peur de rien qui existait déjà, j'avais peur de ce qui existerait plus tard.

À notre arrivée ici, tout se passait à merveille (ou presque : la voiture était devenue un gruyère gris qui me faisait plus penser aux canettes cabossées dans lesquelles j'aimais donner des coups de pied, qu'à une voiture !) : des voisins gentils qui étaient vite devenus mes amis, une mosquée, une école avec encore des arbres verts dans la cour, un bel appartement au deuxième étage, mais on manquait un peu de choses à manger, ou

bien de médicaments, de savons... À part ça ma vie n'avait pas beaucoup changé et même mes amis me rappelaient ceux de Serbie, eux aussi allaient à la mosquée.

Et là, à cet instant, tout s'effondrait : ma maison et ma famille. Mes parents avaient disparu. Qu'est-ce que j'allais devenir ?



C'était bizarre, les marches s'arrêtaient au deuxième étage, on marchait moi et mon grand frère Sanji mais ce n'était pas chez nous, ici c'était chez Dragolub et encore, ça ressemblait plus à un musée maintenant avec les murs déchirés et les objets cramés. Je levai la tête et... rien. Là où ma maison aurait dû se trouver il n'y avait rien que de la poussière. Où était notre chambre ? Où étaient nos jouets ? Mes peluches ? Nos dessins ? Mes osselets ? Je sentis les larmes me monter aux yeux. Et où étaient nos parents ? Au travail ? Sûrement pas, papa avait arrêté de travailler depuis que l'on ne pouvait plus sortir de Sarajevo et passait ses journées à lire le journal, boire du café, prier et penser dans sa tête et surtout jouer au solitaire ; ni maman qui ne travaillait jamais jeudi pour nous voir encore un peu car en ce moment à l'hôpital on avait besoin de beaucoup d'aide et maman, elle aidait toujours ceux qui en avaient besoin, ça c'était son métier.

Mais sinon, à la maison, le jeudi, elle invitait nos amis à goûter et elle faisait des Sampita, mais ils étaient de moins en moins bons ; on ne trouvait plus tous les ingrédients nécessaires au marché (qui était un lieu très risqué et plusieurs fois bombardé), ça on ne lui disait jamais, et si on n'aimait vraiment pas on le donnait discrètement à Nadam notre petit chat adoré.

Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'il était devenu lui aussi ? Une larme coula sur ma joue, je me mis à sangloter. Peut-être qu'il m'arrivait la même chose qu'à beaucoup d'autres que je connaissais : plus de famille, plus de maison.

Je comprenais soudain que l'escalier continuait vers le ciel et que Nadam et mes parents devaient continuer à le monter mais pas moi, pas maintenant. Sanji me serrait la main et je reniflais, et je pleurais... Comment allait-on faire ? Où est-ce qu'on allait dormir cette nuit ?



Je serrais la frêle main de mon petit frère Sémir à lui en casser les os. Ce que j'avais vu là-haut était un spectacle de désolation : des maisons brûlées, en ruines, certaines dont il ne restait rien. Pas même un mur.

Ce qui m'avait choqué était de n'avoir vu les parents nulle part ; les parents ni personne d'ailleurs. Même pas Nadam, notre chat.

Où allions-nous dormir ce soir ? Qui allait nous nourrir ? Nous dire « Bonne nuit ! » et déposer un baiser sur notre joue...

Almir était le plus âgé, il avait treize ans. Moi, j'avais eu onze ans ce matin et on était censés les fêter en revenant de l'école. Mon petit frère Sémir avait six ans et Dragolub en avait neuf.

J'aurais espéré qu'Almir eut trouvé quelque chose à l'intérieur, ne serait-ce qu'un petit indice nous guidant sur l'endroit où les parents auraient pu se trouver. Mais il m'avait répondu qu'il n'y avait rien à part des cendres et des objets carbonisés.

Il continuait à chercher à l'extérieur mais avait l'air désespéré par ce bouleversement. Je pense qu'il savait qu'il allait être responsable de nous trois. Et je devais l'aider. Je posai ma main sur son épaule et lentement il tourna sa tête vers moi. Dans ses yeux livides je ne voyais rien, pas même une lueur d'espoir : « *Nema nade* »<sup>2</sup>.



Il faisait sombre. Il faisait froid. Une atmosphère pesante embaumait l'air. Ça sentait les cendres. Des bruits d'éboulements de pierres ponctués de tintements métalliques résonnaient dans la pièce vide.

2 - Il n'y a plus d'espoir.

Tout à coup une silhouette apparut, elle était plus grande que celle de mes amis ; je décidai de rester car la dernière fois qu'une grande silhouette était entrée, elle avait emmené les adultes avec elle et la brûlante lumière avait dévoré la maison. Moi j'avais fui. Peu après mon départ, le deuxième et le troisième étage avaient explosé.

Mais lorsqu'elle sortit je pus distinguer son visage : c'était un enfant ! Je le suivis à pas feutrés jusqu'au moment où Sémir me vit et cria : « NADAAAM ! ».

Les visages émerveillés de Sanji et Almir se tournèrent vers moi. Le tintement métallique s'arrêta et Dragolub dévala les escaliers.

Une lueur d'espoir illuminait leurs yeux :  
« Jos uvijek se nadam »<sup>3</sup>.

Yasmina Henry,  
Sophie Quinqueton

### J'ai peur !

Je m'apprête à recevoir mon chef. Depuis que j'ai failli à ma mission, je risque une sanction, peut-être même la mort.

J'ai peur depuis que l'armée m'a enlevé de mon village afin de m'obliger à devenir un soldat. J'avais alors dix ans. Ils m'ont obligé à tuer mes parents contre des bonbons. Je n'en ai jamais mangé... Le problème est que je n'y arriverai pas, il faut que je m'échappe...

Cette nuit je passe à l'action, ça fait longtemps que je songe à ma fuite. Mais je ne peux pas laisser mes amis là-bas. Tant pis. Une fois la nuit tombée et les autres endormis, je prends mes affaires ainsi que mon arme.

Je cherche une direction, je ne sais pas où aller, je suis perdu ! La nuit est sombre, je ne vois personne et personne ne me voit. J'espère ne pas avoir affaire aux patrouilles qui font la ronde de temps en temps. J'ai si peur que je ne sens plus mes jambes, je suis totalement pétrifié.

Au lever du jour, à l'aube, tout est calme. Ai-je réussi ? Soudain des bruits de pas, je me retourne et aperçois des silhouettes, une patrouille arrive vers moi : c'est Wali, une des sentinelles. Le sourire aux lèvres, il pense certainement à sa récompense : un fugitif ça

lui rapportera beaucoup surtout si celui-ci doit être puni. Il faut me résoudre à tirer, il mourra mais un monstre tel que lui ne mérite pas de vivre. Il a tué ses parents sans rancune, sans hésiter, de manière indifférente comme deux vulgaires insectes, alors il n'en vaut pas plus. Je tire donc à volonté mais rien ne sort du canon. Évidemment, je n'ai pas vérifié mon chargeur. Ils avaient tout prévu. C'est fini, c'était trop beau.

Maintenant je suis sûr de mourir. On me ramène dans le camp, et on me place dans le rang des traîtres.

Florian Gauthier,  
Antoine Messana,  
Pierre-Louis Saneh

\*\*\*

### Le récit d'un massacre

Dans la nuit, les massacres se sont étendus à tout le pays. Les enfants sont bloqués dans la ville, même la Croix-Rouge ne sort plus dans les rues. Une de leurs voitures a été attaquée par les Hutus : les blessés ont tous été jetés sur la route et achevés à coups de machettes. Plusieurs Tutsis se sont présentés à la frontière, la plupart sont des enfants, tous en train de pleurer et ils ont très peur. Un enfant dit au soldat : « Pitié, soldat, laisse-nous passer, nos parents sont morts ! On les a vus

3 - Il y a encore de l'espoir.

mourir et maintenant, on est seuls ici.

– Désolé, jeune homme, je n'ai pas le droit de vous laisser passer. »

Le père d'une fille prend soudainement la parole :

« Toi, là, le soldat avec ton arme, laisse au moins passer ma fille là-bas.

– Pour qui tu te prends toi ? Calme-toi ou sinon...

– Sinon quoi ? Qu'est-ce que tu vas me faire ?

Le soldat s'approche du père et tire violemment sous les yeux de sa fille en ajoutant :

– Qui est le prochain ? »

Tous les enfants sont sous le choc, plus personne ne parle. Tout d'un coup un homme demande s'il peut payer et quitter la ville avec son fils. Aucune réponse...

Le père s'approche du soldat et crache sur lui, le soldat fou de rage lui donne un coup de pied et appelle d'autres soldats. Quelques minutes plus tard les soldats arrivent, ils emmènent le père. Personne ne sait où a été emmené ce pauvre homme.

Lucas Abiramia,  
Julian Abou Jaoudé,  
Claude Monin

### L'orphelin

Le génocide rwandais de 1994 a fait des dizaines de milliers d'orphelins. Beaucoup d'entre eux se sont retrouvés dans une situation affreuse et désespérée, car ils étaient livrés à eux-mêmes.

Le Rwanda connaissait la pire période de son histoire à cause des deux principales ethnies, Hutus majoritaires qui ont exterminé les Tutsis minoritaires. Il y a eu une attaque des milices *Intheramwe* hutus qui ont commis des massacres en tuant des milliers de civils tutsis.

Un jeune garçon âgé de dix ans a vu les terreurs et épouvantes du massacre comme les corps gisant au sol, les maisons incendiées, les enfants capturés. Il s'était échappé vers le nord en gardant son anonymat... Il est arrivé dans des zones contrôlées par le FPR (Front patriotique rwandais dirigé par Paul Kagamé qui est tutsi) afin de s'y réfugier.

Cet enfant-là voulait savoir à tout prix où étaient ses parents, il interrogeait d'autres rescapés. Ces réfugiés, qui étaient arrivés plus tard dans la région, lui avaient dit qu'ils avaient vu les soldats entasser puis embarquer les corps dans des camionnettes pour les enterrer dans les cimetières.

Une fois la guerre terminée, le garçon est retourné dans son village. Il est allé au cimetière où sont enterrées les victimes. Le regard perdu, les habits déchirés, le désespoir se lit sur son visage.

On peut voir dans le cimetière de nombreuses tombes blanches sur lesquelles sont inscrits en petit les noms des Tutsis décédés.

Il trouve la tombe de ses parents, il est paralysé, dégoûté, choqué, blessé par ce que fait la guerre à de pauvres innocents et là peut commencer son deuil...

Paul Charaoui,  
Yohan Clairicia,  
Alessandro Kandil

\*\*\*

### La peur des Rwandais

Je m'appelle Paul. Je vis au Rwanda dans un village pauvre avec ma femme Marie. Ma fille Jeanne a deux enfants. Nous avons tous très peur. Des soldats ont débarqué dans notre village avec leurs armes et ont emmené le mari de Jeanne. On ne sait toujours pas ce qui lui est arrivé. On nous a dit qu'ils l'ont tué à coups de machette. Nous sommes effrayés par les massacres perpétrés par des miliciens hutus donc nous avons fui avec quelques amis du village au Congo. En route, ma femme mourait de faim, de soif

et de fatigue ; de même, ma fille avait besoin de lait pour ses enfants. On marchait quand des soldats nous ont attaqués. Ma fille s'est blessée et n'arrive plus à marcher.

Ma femme était partie chercher de l'aide dans un camp de réfugiés. Depuis, on ne l'a jamais revue. Nous nous sommes remis en route. Nous sentions que nous étions trop fatigués. C'est alors que nous avons trouvé une cabane abandonnée dans laquelle nous nous sommes arrêtés pour nous reposer.

Le lendemain, tout le monde avait disparu. J'étais seul, abandonné dans ce village que tout le monde fuyait. J'ai continué mon chemin, triste et désespéré. En fouillant au fond de mon sac, j'ai trouvé une photo de moi, ma femme et ma fille avec ses enfants. J'avais les larmes aux yeux. Mais, en même temps, cela m'a donné de nouveau l'espoir de les retrouver.

Maurice Aoun,  
Pierre Chelhot,  
Maher Labaky

## Imaginer pour mieux voir



Les élèves de quatrième d'Olfa Drissi et Ian Basseux de l'école française internationale de Djeddah en Arabie Saoudite proposent un recueil de nouvelles aussi riches que passionnantes pour révéler le dialogue que chacun d'eux a noué avec un des textes de l'anthologie mais aussi pour signifier sa manière de s'inscrire dans la société.

Chaque nouvelle lève le voile sur quelques-unes de ses facettes et nous invite à réfléchir.

La qualité des travaux a valu aux élèves de recevoir le prix d'interprétation à l'issue de la troisième édition du concours.

Découvrez une sélection de nouvelles.

### À la recherche du temps perdu

Ici, la nuit est profonde et noire comme le monde. De l'autre côté des baies vitrées, séparée du dehors et des falaises, protégée du bruit de la mer et de la compagnie des oiseaux se trouve la chambre de Fabrice del Dongo, jeune noble originaire de Parme.

En ce 12 décembre, la nuit semblait dévorer tout le vieux port. Fabrice s'habilla et sortit de ce petit hôtel qu'il chérissait tant. Voulant respirer un peu d'air, il commença à longer la côte, vivement éclairée par un éclairage presque violent. Plus il avançait, plus il éprouvait de l'amertume. Il trouvait le spectacle qui s'offrait à ses yeux, désolant : tous les arbres centenaires avaient été coupés, des constructions en béton d'une laideur indescriptible s'entassaient anarchiquement sur l'adorable plage de jadis. Ce lieu paisible où il avait passé son enfance avait été complètement dénaturé. Alors, il ne put s'empêcher de se rappeler les savoureux moments qui avaient marqué sa jeunesse. Il connaissait tellement bien les arbres qu'il leur avait donné des noms. Ces arbres avaient été ses plus proches amis, témoins de tant de souvenirs partagés. C'est sur ces bancs qui n'existent plus qu'il leur parlait, qu'il se confiait à eux. Rongé par la colère, il accéléra le pas pour ne plus avoir à endurer cette souffrance. Il atteignit une station-service et voulut boire un café.

\*Itinéraires humanistes pour notre Temps, p. 220

À peine eût-il franchi le seuil de la belle porte vitrée qu'une voix familière l'apostropha :

« Fabrice ? Fabrice del Dongo ? je n'aurais jamais pensé te revoir un jour !

– Antonio ! le monde est bien petit ! Que fais-tu ici ?

– C'est une bien longue histoire. Je suis maçon sur le chantier qui est juste en face de la plage.

– Ce chantier ? Es-tu complice de ce carnage ? Je n'y aurais jamais pensé !

– Un carnage ? pourquoi l'appelles-tu comme ça ?

– Parce que je ne reconnais plus ces lieux qui ont vu mes plus belles années d'enfance et de jeunesse ! »

Antonio, bien que surpris de la réaction de Fabrice, sut immédiatement le calmer. Il lui prit la main et lui dit sur un ton amical :

« Écoute, cher ami, je comprends que tu sois déçu. Mais je pense que la modernité n'est pas une mauvaise chose.

– La modernité ? celle qui, à coups de bulldozer, tue nos souvenirs les plus chers ?

– Après tout, je ne suis qu'un exécutant. Je suis ici pour gagner ma vie.

– Oui, mais pour la gagner, tu l'enlaidis. Quelle curieuse manière de voir les choses... Peut-on gagner sa vie en remplaçant la verdure par du béton ? »

Se sentant mal compris, Antonio l'interrompit : « Mais, tu es bien placé pour savoir que ce sont les sociétés immobilières qui gèrent ces pro-

jets. Ce sont des sociétés assoiffées d'argent et de bénéfiques. »

Del Dongo répondit avec autorité :

« Mais tu as la liberté et le pouvoir de choisir, de dire non, de t'abstenir... Arrête de penser constamment à l'argent... »

Cette phrase avait frappé de plein fouet le jeune maçon. Un moment de silence s'installa... Un malaise se fit sentir. Antonio baissa les yeux, comme s'il avait honte de ce qu'il allait confier :

« Tu as sans doute raison, mais choisir est une liberté et un pouvoir que je n'ai jamais eu. Je rêve de pouvoir choisir un jour. Mon père ne m'a rien laissé. Je dois nourrir mes enfants. Tu sais, manger n'est pas un choix. S'habiller, non plus. Avoir un toit, non plus. »

La voix d'Antonio était triste et Fabrice remarqua l'ampleur du malaise. Toujours les yeux baissés, le jeune artisan poursuivit :

« Cher Fabrice, sais-tu pourquoi nous nous sommes rencontrés maintenant alors qu'il est presque minuit ? Eh bien, je vais te le dire : je viens juste de finir mon travail sur le chantier. J'y suis depuis six heures du matin. Je ne te demanderai pas de compter le nombre d'heures que j'ai passées au soleil. Je ne te demanderai pas non plus de deviner combien de pièces j'ai pu gagner. Penses-tu que je peux être sensible à la beauté de l'univers

alors que j'entends en permanence l'appel de mes enfants qui ont faim ? je rêve du jour où je pourrai profiter, comme toi, de la beauté du monde. La misère a un langage que tu ne pourrais comprendre. »

Del Dongo fut saisi d'étonnement. La sincérité d'Antonio et ses paroles l'avaient atteint au plus profond de lui-même. Il crut comprendre que ni les hommes, ni la nature ne pouvaient résister à l'emprise de l'argent. Il eut même honte de lui-même, lui qui n'avait jamais été dans le besoin et qui n'avait jamais ressenti la douleur de la privation. Sans un mot, il se leva, se retourna, quitta la petite terrasse et se replongea dans ses souvenirs.

Ryann Kairrallah

\*\*\*

*Le soleil baissait vers l'horizon, inondant de clarté les plaines verdoyantes de place en place par l'or des colzas en fleur, et par le sang des coquelicots. Une quiétude infinie planait sur la terre tranquille où germaient les sèves. La voiture allait grand train faisant défiler le paysage à vive allure...*

« Ah si seulement je pouvais me retrouver dans ce paisible endroit », pensais-je doucement en renfermant mon livre.

Je m'appelle Maely et j'adore lire ! Je lisais sans cesse, jour et nuit. Mon père se mettait en

colère, hurlant qu'une jeune fille était destinée à cuisiner et à faire le ménage afin de pouvoir satisfaire son époux... Sans lui prêter attention, je retournais m'enfermer dans ma chambre avec mes trésors, le laissant furieux.

Mon père, Antonio Witlar, était le patron du café du coin de la rue du quartier juif de Varsovie que ma famille paternelle se passait de père en fils.

Maman, Thérèse, était totalement différente et beaucoup plus ouverte d'esprit. C'était une femme cultivée originaire de France qui avait fait ses études en Allemagne, ce qui était rare pour une femme. Grâce à sa parfaite connaissance de la langue interdite comme la nommait mon père, ma mère traduisait en secret de l'allemand au polonais, au français et même au yiddish les livres et poèmes qu'elle aimait pour satisfaire nos natures assoiffées de lecture. À ma plus grande fierté, je tenais de ma mère non seulement le goût pour la lecture mais aussi ses cheveux roux et ses yeux vert émeraude. Ma petite sœur, Célia, ressemblait davantage à mon père, avec la même peau brune et les yeux aux grandes pupilles aussi noires qu'une nuit sans lune. À ses côtés, je me sentais toujours jugée trop rousse, trop rebelle, trop française; en conclusion, pas assez juive.

Nous habitons dans un appartement modeste mais situé dans une belle rue. Notre foyer était rempli de souvenirs inoubliables qui lui donnaient une vivacité unique.

Nous étions en 1936. La guerre, redoutée par tous, avait déjà occupé tous les esprits. Dans la rue, on craignait l'arrivée d'Hitler parce que s'il envahissait la Pologne, il ne nous épargnerait pas. Mon père pensait que le monde était divisé en deux : d'un côté, les bons, c'est-à-dire les Juifs, et de l'autre les méchants, les habitants des autres pays, tels les Allemands, les Polonais...

Ces idées provoquèrent, un jour, ma fureur. Je n'avais pu m'empêcher de lui répondre en pensant à mon amie Lisiana, rentrée en Allemagne en me laissant tous ses livres : « Vous avez tort, père ! Admettons que tous les bons étaient à droite et tous les méchants à gauche : si vous vous retourniez quelques secondes, il suffirait qu'un bon passe du côté des méchants et *vice versa*. Ainsi, on ne pourrait pas dire que toute la gauche est bonne et toute la droite méchante. C'est comme un livre, si la fin est triste ou si je n'aime pas certains passages de ce dernier cela ne veut pas dire que je le déteste.

– Et voilà qu'elle me ressort ses livres à la noix en les comparant à ces chiens de nazis. Bien ! Je brûlerai ces livres, ces œuvres démo-

niaques qui t'empoisonnent avec ces folles idées.

– Oh non, ne les brûlez pas, je ne dérange personne...

– Si ! Tu me déranges avec tes comparaisons absurdes qui n'ont aucun sens ! Alors c'est cette Lisiana qui t'a influencée au point de te retourner contre moi ? Je la trouverai et la tuerais, cette maudite Allemande ! Sache que c'est une honte pour moi d'avoir une fille qui soutient nos ennemis.

– Non vous ne tuerez qui que ce soit et vous ne toucherez pas à mes livres ! Ils sont innocents ! Pourquoi voudriez-vous me priver de la seule évasion de ce monde que la lecture me procure ? Et qu'importe nos croyances, nos religions et notre couleur de peau ! Au fond nous sommes tous des êtres humains, n'est-ce pas, père ? », murmurai-je en laissant échapper quelques sanglots...

Je voulais juste un monde où on avait pour seule race l'humanité et l'amour pour toute religion, un monde où toutes nos couleurs se mélangeraient sans crainte sur une seule palette, celle du bonheur. Ainsi pourrait-on repeindre le monde avec joie !

Mais impossible de réaliser ce vœu toute seule. Je ne me découragerais pas pour autant... Ensemble, nous pourrions réaliser le plus fabuleux des miracles, j'en étais persuadée !

Mon père s'avança lentement vers moi, me prit doucement dans ses bras, pour la toute première fois, et chuchota dans mon oreille : « Ma petite étoile chérie, comme tu as grandi... Je n'ai rien contre la lecture, mais sache que cela t'attirera des ennuis. J'aimerais juste que tu vives ta jeunesse. Écoute-moi bien. Jadis, avant de rencontrer ta mère, j'étais follement épris d'une chanteuse allemande et ses sentiments étaient réciproques. Malheureusement, nos familles se détestaient et ont tout fait pour nous séparer. C'était la fin d'une histoire, mais aussi le début d'une autre, plus joyeuse : j'ai rencontré ta mère et depuis ce jour mon cœur ne bat que pour elle ». Émue, j'observai longuement mon père pour finalement le serrer de toutes mes forces dans mes bras.

Brisant cette tranquillité, la première explosion nous fit sursauter : c'était le 1<sup>er</sup> septembre 1939.

Toutes les vitres de l'immeuble voisin avaient éclaté dans un énorme fracas. Les jours suivants furent pour moi les plus terribles : les bombardements interminables causèrent un déluge d'incendies. Quand les explosions cessèrent, mon père sortit inspecter les lieux. Des cris s'élevèrent puis des coups de pistolet retentirent. Un silence pesant régna dans la cave où nous nous étions réfugiés. Je pleurai dans les bras de ma mère, atterrée d'avoir perdu mon

père mais heureuse de m'être réconciliée avec lui. À jamais ses mots resteraient gravés dans ma mémoire... Ils me serviraient de guide, me conduisant vers la sortie de ce tunnel sombre, vers cette lumière qui m'appelait au loin.

Plusieurs obligations et contraintes, rendant nos vies plus pénibles, suivirent ces événements. L'interdiction de l'école me fut impossible à supporter. Nous n'étions que des enfants, pourtant ! N'avions-nous pas le droit d'apprendre comme les autres ? Que voulaient dire « liberté » et « égalité », si ces mots ne s'appliquaient pas à tous ? Un jour d'automne, nous fûmes contraints de sortir en portant un brassard avec une étoile dessus, sous peine d'amende, voire de mort.

Une année s'écoula, et ce fut, à partir du 15 novembre, l'enfermement dans un ghetto. On avait prétexté qu'il fallait isoler la zone de propagation du typhus, maladie contagieuse et mortelle causée par je ne savais quelle bactérie. Cette muraille qui nous séparait du monde extérieur était percée de neuf portes que l'on ne pouvait appeler que des entrées, puisqu'en aucune circonstance elles ne seraient des sorties.

Maman finit par trouver un emploi dans un atelier allemand qui fabriquait des vêtements pour les soldats. Ainsi put-elle subvenir au

minimum de nos besoins. Pendant que maman travaillait, je faisais le ménage, cuisinais et apprenais à Célia, alors âgée de huit ans, à lire et à écrire. J'avais alors 17 ans.

Un jour d'été, je vis ma mère revenir de l'atelier accompagnée d'une jeune femme... non, une jeune fille plutôt, à peu près de mon âge... et au visage familier. À mesure qu'elles approchaient, mon rythme cardiaque s'accélérait. C'était... c'était... impossible ! Et pourtant, nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre, laissant couler des larmes de bonheur : c'était Lisiana. Tous mes soucis s'étaient alors envolés dans ce moment qui me parut éternel. Ce jour-là, j'eus l'impression de revivre : j'avais retrouvé ma meilleure amie, la seule et unique Lisiana, et son frère, Henry.

C'est ainsi que je pris le prénom de Milady, ma mère celui de Hope. Célia se nommait à présent Cécilia dissimulant ainsi nos identités. Le lendemain à l'aube, nous quittions le ghetto, le cœur lourd de devoir laisser les autres périr dans cette horrible prison.

Je remplis mes poumons de cet air nouveau au parfum de douce liberté. Me voilà en route vers l'horizon, sous le soleil levant qui inondait de clarté les plaines verdoyantes. Une quiétude infinie planait sur cette terre fertile qui avait tellement souffert. J'avais l'impression de me

retrouver dans ce livre qui me rappelait des souvenirs lointains.

Entourée des êtres les plus chers, je me dirigeais vers une nouvelle vie à la recherche du temps de bonheur que j'avais sans doute égaré en chemin.

Maram Ben Jrad

\*\*\*

*Ne faut-il pas avoir perdu du temps pour en apprécier la valeur ?*

La sonnerie du téléphone le fit sursauter et remettre son menton en position impérieuse. Il soupira de lassitude. Excédé, il dit qu'on ne pouvait jamais être tranquille dans cette boîte, décrocha... D'une voix rocaillante et ensommeillée, le jeune avocat répondit : « Bonsoir Madame...

– Mademoiselle... Et appelez-moi Milady, répondit une voix douce. »

L'avocat fut surpris. Jamais n'avait-il cru entendre la voix exceptionnelle de sa meilleure amie d'enfance. Depuis le décès de ses parents dans un accident, il n'avait jamais plus entendu cette belle voix qui l'avait tant fait rire : la jeune fille avait quitté la ville pour vivre avec sa grand-mère. Il prit quelques secondes pour se composer et rétorqua :

« J'ai bien reçu vos fichiers, madame... Euh, mademoiselle Milady... et je vous conseille de bien vous calmer pour demain. Reposez-vous, puisque nous devons être au tribunal à midi pile... Portez quelque chose d'approprié, de couleur claire... et ne mettez qu'une quantité minimale de maquillage.

– Bon, monsieur Destinat, mais puis-je vous demander pourquoi ? »

Destinat songea : « Vous n'avez pas changé, ma chère Milady !

– Que venez-vous de dire ? Je ne vous ai pas entendu...

– Pour montrer votre innocence, Milady... Saviez-vous que les couleurs et l'apparence de l'accusé jouent un grand rôle au tribunal ?

– Merci, monsieur Destinat, pour votre temps ! Je serai présente au tribunal à 11h30... Pour me préparer... Cela fait bien longtemps, Pierre-Ange, que nous ne nous sommes pas rencontrés. Nous devrions nous rattraper, qu'en dites-vous, cher ami ? », demanda Milady, qui, tout de suite après, mit fin à l'appel.

Destinat demeura stupéfait... Décidément, jamais n'eût-il espéré entendre à nouveau la voix de sa meilleure amie d'enfance. Il pensa à tout le temps qui s'était écoulé depuis... Il finit toutefois par se préparer pour le lendemain : l'affaire était exceptionnelle. Son adversaire, serait Damon Acosta, un homme craint par

tout le monde et l'un des meilleurs avocats du pays. De son côté, Destinat avait toutefois une belle réputation qui le précédait, malgré sa jeunesse. On disait que c'était un homme intelligent et très malin, avec un beau physique.

Milady se trouva devant un café face au palais de justice à 11h30, portant une blouse turquoise et un pantalon beige. Destinat la rejoignit un moment plus tard pour revoir les procédures, les stratégies et les détails. Ils pénétrèrent enfin dans la salle et s'installèrent en attendant le juge.

À midi, ce dernier apparut enfin, se positionna sur son siège et frappa de son marteau pour faire taire les chuchotements de tout le monde. On se tut et on s'assit dans le silence... La séance fut enfin ouverte...

Après une demi-heure d'audiences, le juge signala une pause de cinq minutes. En quittant la salle, Destinat glissa à l'oreille de Milady : « Un peu plus de persistance et nous gagnerons cette affaire. Nous devons simplement insister sur les détails pour que le juge puisse conclure à votre innocence...

– Monsieur Destinat, vous me croyez quand je vous dis que je suis innocente, n'est-ce pas ? En tout cas, je voulais vous remercier pour vos arguments. Beaucoup de personnes innocentes se trouvent en prison à cause de personnes malfaisantes. Je voulais juste vous

assurer de ma gratitude.

– Milady, je ne fais que mon métier. Nous savons tous les deux que vous êtes un petit ange démoniaque mais je suis certain que dans cette affaire vous êtes innocente. Je peux voir la sincérité dans vos yeux chocolat, dit Pierre d'une voix profonde.

– Toute affaire à part, te rappelles-tu les jours où je te défendais contre le harcèlement de tes camarades de classe ? Ironie du sort... Maintenant, c'est le contraire ! »

Pierre se rappela en effet le temps où Milady était la seule personne présente à ses côtés dans les jours sombres.

« Comment pourrais-je oublier ? Tu les battais un par un... Je me demandais si tu n'avais pas un petit béguin pour moi...

– Tu rêves, je pense que c'était plutôt le contraire, non ? s'écria Milady.

– Ah voilà ma meilleure amie de tous les temps, dit-il en riant.

– Te voilà, mon cher ami, souriant et riant ! À l'époque tu avais toujours l'air sérieux ! Je suis certaine que cela fait quelque temps que tu ne t'es pas amusé... J'aime ce côté en toi, sans souci et sans problème. Entrons avant que nous ne soyons en retard ! »

Destinat comprit alors que sa meilleure amie reprenait exactement là où elle l'avait laissé

avant de s'en aller, après le tragique accident de ses parents. Elle serait toujours présente à ses côtés... Il se jura qu'il ferait de même pour elle... Une amitié vaut bien tout ce qui se trouve dans ce monde...

*Une vraie amitié n'a pas tout le temps besoin de proximité ou d'une conversation tous les jours. Tant que la relation vit dans le cœur les amis fidèles ne se quittent jamais.*

Joëlle Katbe

\*\*\*

Ici la nuit était profonde et noire comme le monde. De l'autre côté des baies vitrées, séparés du dehors et des falaises, protégés du bruit de la mer et de la compagnie des oiseaux endormis, nous entendions à peine les feux d'artifice que les jeunes du quartier voisin tiraient au loin. La lumière qu'ils provoquaient était, elle aussi presque invisible de là où nous étions assis. Il faut dire que dans cette serre de plantes exotiques isolée de toute civilisation, la sérénité qui y régnait me faisait oublier la jeune femme à mes côtés. Ce calme me rappelait les raisons pour lesquelles nous venions nous y réfugier étant plus jeunes. Nous pouvions y laisser libre cours à notre imagination pour peindre à l'infini nos rêves et espoirs. Pourtant, la peinture, cette passion que je partageais autrefois avec elle, je sentais que ma ravissante compagne l'avait perdue...

Elle brisa ce silence si paisible en disant :

« Comment vas-tu, mon cher cousin ? Toujours coincé dans ton monde d'artiste incompris ?

– Tais-toi ! C'est à cause de gens comme toi qui ne croient plus en la beauté de l'art, que notre profession est dénigrée.

– Artiste, ce n'est pas un métier, ça ne nourrit pas une famille, dit-elle d'un ton cinglant.

– Tu es devenue bien pessimiste, avec le temps...

– Je ne suis pas pessimiste, mais simplement réaliste. Tu aurais pu trouver un meilleur travail... Un vrai travail ! Tes parents n'auraient pas voulu que tu fasses partie de ce monde immoral, poursuivit-elle avec dégoût.

– Un vrai travail ? Qu'entends-tu par-là ? Que je ne possède pas une activité réelle ? Eh bien tu te trompes, ma chère Bérénice !

– En es-tu si certain ? Que fais-tu de tes journées ? À part peindre, je veux dire, coupable... Rien ! Tu ne gagnes même pas d'argent pour cela ! Tu dois travailler, Claude. C'est important. Et par travailler, j'entends *gagner de l'argent*. La peinture n'est qu'une passion qui nous accompagne pendant quelques années mais ce n'est pas une profession. Reprends tes études si tu le souhaites mais tu ne peux pas rester comme cela toute ta vie à attendre l'œuvre qui te rendra célèbre et riche. »

Je pris quelques minutes pour réfléchir à ses paroles, réfléchissant aux cinquantaines de peintures que j'avais exécutées ces trois der-

nières années. Il devait y en avoir pour tous les goûts : des visages, des paysages, des figures, des couleurs, de la noirceur ou simplement des traces de peinture incrustée dans la toile... Tout mon travail y était. J'y avais mis toute mon âme et mon cœur, et je faisais défiler l'histoire de ma vie, déroulant chaque toile dans mes pensées.

Je ne me voyais pas faire autre chose que peindre. Je savais que la gloire pouvait ne jamais se présenter, mais je croyais aux bienfaits de cet art qui me permettait de me sentir libre. Je pouvais m'exprimer sans retenue, avec mon imagination pour seule limite. Je décidai finalement de lui répondre :

« D'après toi, je devrais abandonner mes rêves ? Être malheureux toute ma vie pour regretter d'avoir choisi un chemin différent de celui que mes parents avaient tracé pour moi ? Renoncer donc à ma liberté d'expression et finir dépendant d'un patron imbu de son pouvoir ? Mais à quoi sert tout cela ? À quoi sert alors que nos parents, nos professeurs, les gens du monde nous rabâchent de croire en nos rêves si nous n'en avons finalement pas le droit ? Je ne veux pas me lever à six heures du matin et rentrer à neuf heures épuisé. La seule chose qui m'intéresse, c'est peindre !

– Mais tu confonds rêve et réalité, cousin... !  
Ne laisse pas tes rêves d'adolescent prendre

le dessus sur ton avenir. Le changement c'est maintenant comme dirait l'autre ! »

Elle marqua une pause, posant sa main sur la mienne avant de continuer :

« Penses-tu pouvoir te construire une vie de famille, une maison, une épouse, des enfants... Les rêves sont vicieux, Claude... »

Elle était rouge de colère.

« Qu'en sais-tu ? Toi qui n'as jamais travaillé de ta vie ? Qui ne vis que par ton mari ? Que sais-tu de l'importance du travail dans une vie si toi-même tu n'as jamais travaillé ? Tu n'as jamais appris à balayer devant ta porte avant de balayer devant celle des autres ? » Je répondais moi aussi avec rage.

Me prenait-elle encore pour le petit enfant que j'avais depuis longtemps cessé d'être ? Et dire que s'il y avait bien une personne qui savait ce que représentait la peinture pour moi, c'était bien elle, cette cousine avec laquelle je partageais, enfant, cette passion.

Je finis par me lever. Je m'avançai à grand pas vers mon chevalet, où m'attendait une toile à terminer. Comprenant que je voulais couper court à la conversation, la jeune femme se leva et quitta la pièce sans même me dire au revoir.

Zahra Senhaji

# S'INDIGNER

## Défendre les opprimés



Le 6 janvier 2017, les militants et historiens Serge et Beate Klarsfeld, accompagnés de Tania Klarsfeld, ont été invités par le lycée Victor-Hugo de Florence pour présenter leur parcours et leur œuvre devant les collégiens et les lycéens.

À l'issue de la rencontre animée par Sophie Bernard-Léger, professeur de philosophie, les élèves de première L ont réalisé une interview des « chasseurs de nazis ».

Prenez le temps de lire les propos passionnants d'un couple qui n'a cessé de défendre les oubliés.

La pertinence de leur travail a valu aux élèves de recevoir le prix de l'engagement lors de la troisième édition du concours.

### Un itinéraire humaniste, Serge et Beate Klarsfeld

■ Une citation de Jean-Pierre Siméon, offerte à notre réflexion, suggère de « se faire son propre sentier » et de « sortir des chemins balisés » afin de faire peut-être « les plus belles découvertes ». En choisissant d'entreprendre la traque d'anciens nazis, aviez-vous pleinement conscience de vous lancer sur un chemin ardu et douloureux ?

#### Serge Klarsfeld [SK]

Le chemin n'a pas été particulièrement douloureux, au contraire. Nous avons eu de la chance, nous ne sommes jamais restés longtemps en prison, seulement quelques semaines, à plusieurs reprises. Nous avons échappé à des attentats à la bombe, à des colis piégés. Il est évident que si notre fils ou notre fille avaient été tués dans un attentat, nous aurions regretté d'avoir pris ce chemin, mais nous avons eu de la chance. Au lieu d'être punis pour avoir pris un de ces raccourcis qui créent parfois des situations embarrassantes et des crises diplomatiques, nous avons toujours été récompensés pour ce que nous avons accompli. Beate est commandeur de la Légion d'honneur alors qu'elle était mauvaise élève à l'école et je suis grand officier de la Légion d'honneur alors qu'il n'y avait pas de raison particulière, quand on a commencé, d'aboutir à des honneurs.

Beate a été condamnée à une année de prison – qu'elle n'a pas faite – et 40 ans plus tard elle est devenue candidate à l'élection présidentielle en Allemagne. Mais le chemin a été ardu car il a été incertain. L'incertitude est quelque chose qui maintient un ressort actif, avec une certaine myopie en ce qui concerne l'avenir. On nous avait dit : « ce que vous voulez faire, c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer ». Cette incertitude sur la réussite était désagréable et posait le problème de savoir comment trouver le chemin. Quand on s'est rencontrés, on a décidé de mettre la priorité sur ce but à atteindre et que tout le reste passerait au second rang. C'était un pari.

**Tania Klarsfeld [TK]**

Toute la vie est un pari.

**Beate Klarsfeld [BK]**

Un pari dont on ne connaît jamais d'avance les résultats. Nous sommes toujours allés jusqu'au bout. Il y avait une certaine limite à ne pas dépasser mais nous avons quand même, souvent, œuvré illégalement. Ce n'était pas toujours bien vu mais on ne pouvait pas toujours se demander : « est-ce que cela se fait, est-ce que cela ne se fait pas ? »

**SK**

Nous avons été raisonnables, nous avons eu du tact dans l'action. Le tact est important.

Tout en étant passionnés, nous avons gardé des limites. La limite a surtout consisté à ne pas ensanglanter notre chemin.

👉 **Nous avons pensé que le qualificatif d'« humaniste » pourrait fort bien décrire les personnes que vous êtes, vos engagements et vos accomplissements. Accepteriez-vous de vous définir ainsi ?**

**SK**

Nous ne nous considérons pas plus humanistes que d'autres.

**BK**

On ne se donne pas ce titre.

**SK**

En revanche, le résultat de notre travail est un résultat humaniste. Quand nous avons commencé il y a 45 ans, on disait en France : « les Français ont oublié que le gouvernement de Vichy a été actif dans la solution finale en portant la police et l'administration françaises au service des nazis pour arrêter les Juifs ». Ce n'était pas dans les manuels d'histoire. Et beaucoup de Juifs étaient pleins de reproches à l'égard des Français. Mon travail a été de montrer d'une part la responsabilité de Vichy et d'autre part que la population française avait été complice à l'égard des Juifs à partir du moment,

pendant l'année 1942, où les Français ont vu qu'on arrêtait les femmes et les enfants. À partir de ce moment-là, les Juifs ont été aidés d'une façon efficace par les Français. Et la France est d'ailleurs, avec l'Italie – même si la France avait dix fois plus de Juifs que l'Italie – le seul pays en Europe où les trois quarts des Juifs ont survécu. Le principal facteur de sauvetage des Juifs était non seulement leur volonté de survivre et la façon de s'organiser mais surtout le fait que les Français ont tendu la main aux familles juives persécutées et en particulier aux enfants. 11 000 enfants ont péri mais 59 000 enfants juifs ont survécu. On ne retrouve pas ces proportions dans les autres pays d'Europe, sauf en Italie. Et je crois avoir montré qu'en France, c'était le mélange des valeurs chrétiennes d'un côté, et de l'autre côté les valeurs républicaines qui avaient été enseignées pendant déjà 70 ans par les instituteurs républicains, qui ont fait que les Français ont réagi tout de suite, dès qu'ils ont vu qu'on intentait aux valeurs humaines qu'étaient les enfants, les femmes, les vieillards.

👉 **Même s'il est impossible de compenser la perte des « un, plus un, plus un... » (comme vous préférez le dire Serge Klarsfeld, plutôt que « six millions » de Juifs), comment définiriez-vous le rôle de votre militantisme et de la**

**publication du Mémorial de la déportation des Juifs de France ?**

**SK**

Je voulais qu'on n'oublie aucun déporté, que le bilan tienne compte de chaque déporté. À l'époque on ne savait pas par où commencer le travail, surtout parce qu'on ne savait pas combien de Juifs avaient perdu la vie dans la solution finale en France. Et je me suis dit : « s'il est possible de trouver la réponse, alors il faut la chercher d'une façon méthodique, rationnelle, scientifique, historique ». Et c'est ce que j'ai entrepris. J'ai donc pu donner les chiffres mais ces derniers, comme les statistiques, ne me satisfaisaient pas. Il fallait que chaque personne soit identifiée, par son état civil et par les circonstances de la déportation, avec les dates et l'adresse de l'arrestation. En France, le problème qui se posait était que le père avait été déporté par un convoi, la mère déportée par un autre, les enfants déportés par un ou plusieurs convois, etc. Il y a aussi beaucoup d'homonymes, mille Lévi par exemple... J'ai donc d'abord établi la liste alphabétique de chaque convoi mais cela ne me permettait pas de faire la relation entre le Lévi d'un convoi avec le Lévi d'un autre. Il fallait trouver les adresses d'arrestation et les adresses de domiciliation pour pouvoir réunir les Lévi qui étaient membres d'une même famille

ou les Cohen, les Goldberg, les Rosenblum, etc. Cela nécessitait d'aller dans tous les départements de France, dans toutes les archives, de photocopier ou microfilmer tous les documents qui pouvaient contenir ces informations. Ensuite il fallait compiler toutes les listes pour en sortir les éléments d'information qui permettraient de réunir les membres d'une même famille. Aujourd'hui, pour tous les enfants, un dossier a été ouvert. À Yad Vashem à Jérusalem, ils ont retenu cette définition des « un, plus un, plus un » et ils ont entrepris il y a quelques années de dresser la liste des six millions de personnes – cela peut être 5,5 millions ou bien 6,2 millions – qui ont été victimes de la Shoah. Il y a actuellement 200 millions de documents à Yad Vashem. Chaque document est digitalisé pour que l'on puisse mettre en rapport les informations que l'on a avec les noms que l'on retrouve. On a ouvert six millions de dossiers grâce au militantisme des historiens, de ceux qui dressent ces listes, des équipes – par exemple à Yad Vashem – qui ont les moyens de faire ce travail. Il y a des équipes de gens qui parlent hongrois, roumain, russe, yiddish. Pour faire en sorte que ces six millions ne soient pas oubliés, pour que l'on sache qui était chacun de ces six millions de façon à lui redonner une sorte de vie posthume.

J'ai commencé avec quelques dizaines de photos d'enfants, aujourd'hui j'en ai plus de 5 000 sur les 11 000 enfants de France. Nous les avons d'ailleurs publiées, avec l'histoire de l'enfant qui se trouve sous chaque photo. Nous avons fait la cartographie de ces 11 000 enfants : en appuyant sur un bouton, on peut voir la rue de Paris où il habitait, ou bien son village sur la carte de France. Avec cette cartographie, on peut entreprendre l'étude de sa famille, savoir d'où il venait. Et cela permet à cet enfant de jouer un rôle dans l'Histoire, un rôle pour les enfants d'aujourd'hui qui vont à l'école dans la petite ville où il habitait, où il a été arrêté. D'autres enfants s'identifient à lui et comprennent qu'il a été arrêté par la haine anti-juive de l'époque. Un certain nombre d'enfants s'intéressent à l'histoire et deviendront peut-être un jour des militants.

**TK**

Il y a beaucoup de classes qui ont fait des recherches sur les enfants de leurs villages ou de leurs villes, qui ont fait des dossiers, qui sont partis à Auschwitz.

**BK**

Oui, il y a des professeurs en France qui cherchent dans les archives de l'école pour savoir qui étaient ces enfants. Il y a des plaques partout en France.

SK

Nous avons les noms de presque tous les enfants de ces écoles qui ont été arrêtés et déportés. Pour les petits de moins de six ans, qui n'allaient pas encore à l'école, on met dans les jardins publics des stèles ou des plaques qui portent leur nom, leur âge et leur lieu de naissance. C'est une arme pour le souvenir, une arme pour défendre la démocratie. Sur les plaques des écoles est toujours rappelé que ce sont par les nazis – et avec la complicité du gouvernement Français de l'époque, le régime de Vichy – que ces enfants ont été arrêtés.

■ Dans *Si c'est un homme*, Primo Levi exhorte son lecteur à « considérer toute la signification qui s'attache à la plus anodine de nos habitudes quotidiennes, aux mille petites choses qui nous appartiennent et que même le plus humble des mendiants possède : un mouchoir, une vieille lettre, la photographie d'un être cher ». Quelle résonance particulière cette phrase de Levi peut-elle trouver pour les descendants des victimes ?

SK

Le plus humble des déportés pouvait posséder quelque chose et n'y attacher aucune importance mais son descendant, lui, y attachera de l'importance. Beaucoup de gens sont à la recherche de documents, surtout à partir du

moment où ils ont pris leur retraite et où ils ont eu le temps de retomber en enfance...

BK

Des gens viennent chez nous pour qu'on les aide à trouver des photos et nous disent : « Mon père n'a jamais voulu en parler ». Et les enfants n'avaient pas posé de questions. Ou peut-être en auraient-ils posé au père, s'il avait survécu... Souvent, quand les enfants reçoivent leur héritage, ils jettent des choses. C'est pour cela que l'on appelle à aller voir ce qu'il reste dans les greniers. Le musée de la Shoah reçoit énormément de matériel.

SK

Souvent, les enfants ne savent pas quoi faire de ce matériel. Parce que leurs parents en ont souvent parlé et que les enfants en ont assez. Perdre d'un seul coup les membres de sa famille, c'est une onde de choc qui se propage à travers les générations. Un choc dont on ne se remet pas. Beaucoup d'enfants apportent ainsi ce qu'ils ont retrouvé au Mémorial de la Shoah : les papiers, les archives de la famille. Les musées gardent la mémoire de la Shoah. Le Mémorial est l'héritier d'un certain nombre de descendants des déportés.

BK

Mais il y en a beaucoup qui font des recherches et écrivent des livres.

Serge a écrit 120 préfaces pour ces livres.

SK

Oui, on publie leurs mémoires et c'est souvent à moi qu'ils demandent la préface. C'est une corvée, mais une corvée utile. Pour revenir à Primo Levi : un mouchoir, je n'y crois pas tellement, mais une vieille lettre, une photographie, oui. Je connais des gens qui ne connaissent pas le visage de leurs parents parce qu'ils n'ont jamais réussi à trouver de photo. Parce que beaucoup d'objets ont été détruits, parce que leurs parents ont été arrêtés alors qu'ils étaient tout petits. Une de nos amies, qui possédait les Galeries Lafayette, se souvient vaguement de son petit frère mais elle n'a pas de photo de lui. Voyez une femme très riche, qui possède tout ce qu'elle peut posséder et qui en même temps souffre que son frère ne puisse même pas survivre par l'intermédiaire d'une photo. Quand il n'y a rien qui subsiste de quelqu'un, c'est intolérable.

TK

Par exemple, je ne me suis jamais consolée que maman ait déchiré les trois petits mots que papa a lancé du train... Quand papa a été arrêté, je crois qu'il a réussi à faire passer une lettre de Drancy. Il arrivait souvent que les déportés jettent des papiers du train. S'il y avait une adresse les gens les ramassaient

et les envoyaient. Comme cela on a reçu deux lettres de mon père. On les a lues bien sûr, on les a même apprises par cœur, et on les a déchirées. Ma mère avait très peur qu'on soit arrêtés et qu'on trouve des papiers compromettants sur nous. Elle et moi n'avons jamais pu nous consoler. On avait à la maison une caisse de photos qu'on n'a pas pu emporter. Ma mère a regretté toute sa vie de n'avoir pu sauver ces photos.

**SK**

D'ailleurs nous n'avons jamais vu de photos de mon père enfant ni de ma mère enfant.

**TK**

Si, une seule ! Qu'on a retrouvée par hasard, il y a quinze ans.

**SK**

Pour entrer dans un camp de la mort comme celui d'Auschwitz, Primo Levi n'est pas le meilleur des guides parce qu'il était tout seul. Il n'avait pas sa famille. Ceux qui avaient femmes, enfants, et qui entraient dans le camp puis apprenaient le lendemain que leurs femmes, leurs enfants avaient été tués, ceux-là avaient une souffrance que Primo Levi, heureusement pour lui, n'a jamais connue. C'était un intellectuel qui était curieux et donc le monde qui s'ouvrait à lui était une autre planète, avec d'autres

règles... Il a ouvert les yeux, il a ouvert la tête... Et il a souffert dans sa chair mais il n'a pas souffert dans son cœur comme quelqu'un qui apprend que sa femme, ses enfants, son père, sa mère ont disparu. Ce qui a été le cas de beaucoup de déportés qui, même s'ils ont survécu, ont été écrasés par le malheur. Lui n'a pas eu une épreuve morale affective comme la plupart de ceux qui sont entrés dans le camp, ce qui lui a permis d'observer et d'écrire son œuvre. D'autres personnes ont raconté ce qui leur est arrivé, et là on entre vraiment dans le camp d'Auschwitz.

**Est-ce que la traque des nazis d'une part, vos recherches et vos écrits d'autre part, constituent selon vous, non pas une vengeance contre les assassins, mais une forme de revanche sur la mort ?**

**SK**

Le procès de chaque criminel nazi est le rappel authentique et officiel, par la justice d'un pays, de ce qui s'est passé. C'est une authentification des faits et donc une forme de revanche sur la mort, c'est-à-dire une entreprise d'explication officielle. Moi, on n'est pas obligé de me croire mais on est plus ou moins obligé de croire la justice d'un pays parce qu'elle a une forme de présence tout à fait officielle. Cela ne ressuscitera pas les

victimes mais cela rappellera ce que les victimes ont subi. La mémoire et l'histoire sont les formes de revanche des victimes sur les bourreaux qui voulaient effacer. Himmler s'est adressé aux chefs SS dans un discours d'octobre 1943 et leur a dit que la solution finale était une page de gloire mais qu'elle ne serait jamais écrite, qu'ils n'iraient jamais se vanter par rapport à l'histoire d'avoir tué les Juifs. Il est donc normal pour les victimes d'écrire cette page d'histoire qui, si les nazis avaient gagné, n'aurait jamais été écrite parce qu'ils ne voulaient pas que soit écrit le récit de leur assassinat d'une partie de l'espèce humaine.

**Redoutez-vous que la lutte pour la mémoire des disparus, à laquelle vous avez consacré votre vie, soit fragilisée ou menacée dans l'avenir ? Quel regard portez-vous sur la montée en puissance des partis politiques extrémistes en Europe et en France ?**

**SK**

Oui, la mémoire des disparus est menacée. Dans l'absolu, elle n'est pas menacée parce qu'elle existe dans des documents qui, grâce à internet ou à l'informatique, ne disparaîtront pas. Mais effectivement, les partis politiques extrémistes peuvent imposer le silence sur cette partie de l'histoire, sur la Shoah ou le goulag. On peut très bien imaginer une

Europe cauchemardesque avec d'un côté un pouvoir qui rappelle le pouvoir nazi, et de l'autre côté un pouvoir qui rappelle le pouvoir bolchévique. Que d'un côté on n'ait pas le droit de parler du goulag et que de l'autre côté on n'ait pas le droit de parler de la Shoah. La montée en puissance des partis politiques est extrêmement menaçante pour la plupart des gens, mais beaucoup ne s'en rendent pas compte. Ils sont mécontents et votent pour un parti politique extrémiste. Nous leur demandons toujours de ne pas voter pour ces partis, qui ne peuvent apporter que des catastrophes.

## Prendre le pouvoir



Mais l'humanisme existe-t-il encore ?  
Comment le décliner aujourd'hui ?  
Comment « rester humain » ?

Telles sont les questions que se sont posés les élèves de première L du lycée Pierre de Coubertin de Calais à l'occasion d'un projet pluridisciplinaire mené en accompagnement personnalisé avec leurs professeurs, Catherine Sauvage, Rafaéla Janvrin et Marie-Laure Dumont-Fourmanoir, dans le cadre de la première édition du concours, à l'issue de laquelle ils ont été primés.

Découvrez ici quelques-unes de leurs réflexions partagées sous la forme de lettres écrites aux auteurs mais aussi sous la forme de cris d'indignation.

**Cher Albert Camus,**

Si nous vous écrivons aujourd'hui, c'est pour vous faire part de notre ressenti après la lecture détaillée d'un extrait de Noces à Tipasa. Nous trouvons que la vision de la condition humaine que vous exprimez avec une harmonie grandiose est parfaitement juste. Choisir de vivre heureux et de profiter de chaque instant que la vie nous offre encore reste une priorité. La liberté, le bonheur sont des états d'esprit qui pourraient changer le monde. Il est vrai que tout n'est pas toujours évident à vivre et que certaines étapes sont difficiles, nous pensons ici au fait que notre vie mène à une vérité, celle de notre mort, pour vous citer. Par contre, nous trouvons assez dur de ne pas sombrer dans la noirceur et le pessimisme lorsque l'on pense que notre vie est vouée à mourir par la suite. Mais nous savons ô combien il est agréable de plonger dans la mer, d'aimer et d'être aimé en retour, de savourer ce bain de clarté et de bienfaits et de se sentir libre. Votre philosophie influe donc sur notre propre vision du monde, comme par exemple votre définition de gloire, « le droit d'aimer sans mesure » que nous trouvons particulièrement adaptée, et qui nous incite à aimer chaque chose, pas uniquement des individus mais tout ce qui forme notre univers. Cela nous fait d'ailleurs penser à la philosophie épicurienne et à son *Carpe Diem* qui en effet

reprend votre idée de cueillir le jour et de profiter de la vie. Comme le dit Lao Tseu : « Il n'est point de chemin vers le bonheur, le bonheur est le chemin ». Nous empruntons donc ce chemin, en grande partie grâce à vous, avec une véritable volonté de vivre notre vie de la meilleure façon possible.

Amandine Cazin,  
Aurélia Lutic,  
Lou Patriarche,  
Claire Perelli

\*\*\*

### Monsieur Antoine de Saint-Exupéry,

Suite à la lecture de *Terre Des Hommes*, nous tenions à vous remercier pour votre témoignage qui nous a permis de changer notre regard sur les relations humaines pendant la guerre. Ce sont des témoignages comme celui-là qui nous ont permis d'avoir un nouveau regard sur les soldats pendant la guerre. Nous ne pensions point que la solidarité était aussi présente dans les tranchées. En effet, nous croyions que la guerre était omniprésente et que la complicité n'était pas aussi forte. Étant tous à égalité dans les tranchées, cette solidarité est apparue grâce et à cause de cette guerre. C'est peut-être grâce à cette solidarité qu'ils ont pu tenir dans cette horreur.

Ce texte a provoqué en nous des sentiments comme la compassion, la déception :

pourquoi attendre une guerre pour se rendre compte des relations humaines ? Nous avons pris conscience de certaines valeurs, chaque homme a sa place dans le monde et cela en fait une société civilisée.

Ce texte nous fait penser à *Il faut sauver le soldat Ryan* car dans ce film le but est de retrouver un soldat et toute une solidarité est mise en place pour le chercher. Il y a aussi la chanson de Jean-Jacques Goldman *Né en 17 à Leidenstadt* parce qu'on se pose la question de ce qu'il aurait été de notre comportement pendant la guerre.

Zoé Carbonnier,  
Émeline Riblet,  
Margaud Lebas,  
Alexis Van Holderbeke

\*\*\*

### Lettre à des survivantes tutsies

Mesdames,  
Après avoir étudié votre texte *Sur-Vivantes* et plus précisément le passage « Pour (ne jamais) conclure », nous avons décidé de vous écrire cette lettre afin de vous faire part de notre ressenti.  
En effet, vous revendiquez le droit d'exister pour votre tribu, les Tutsis, qui ont longtemps éprouvé un sentiment d'infériorité que le génocide a amplifié. Ces derniers se sont davantage sentis exclus de la société : en tort d'exister. Pourtant, comme vous l'avez souli-

gné, la naissance est due au hasard, personne n'est responsable du lieu où il naît. Votre œuvre nous a fait ressentir de l'impuissance face à cette situation, qui nous rappelle le génocide des Juifs et des Tziganes. Votre « peuple » a subi une injustice, personne ne devrait avoir le sentiment de ne pas avoir le droit d'exister, et d'accepter cela sans se révolter.

Nous souhaitons vous remercier pour ce texte qui nous a fait réfléchir sur la question de l'Homme.

Cordialement,

Alicia Agez,  
Rose Duquesne,  
Bérénice Hénon,  
Céline Joan

\*\*\*

### Chère Fatou Diome,

Votre roman *Le ventre de l'Atlantique* dont nous avons lu un extrait, nous a fortement touchés. Toute la métaphore autour de la possession que vous avez assimilée aux couleurs de l'arc-en-ciel nous a fait réagir sur ce qu'est « posséder une chose ou pas », comme l'a fait John Lennon dans *Imagine* avec « *imagine no possession* ». En outre, la métaphore sur le métissage et la couleur mauve (« *je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la rouge chaleur africaine et du froid bleu européen* ») est une

phrase très simple mais très recherchée de votre part. Nous admirons votre capacité à tourner les problèmes de la vie en une phrase très poétique. De plus, l'utilisation de l'expression que nous trouvons très forte « je cherche mon pays », renforce cette idée de ne plus appartenir à aucun pays et de demander asile à des étrangers. Dans votre texte, vous nous faites passer le message d'individus hybrides que nous sommes. De surcroît, votre métaphore « l'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords », malgré une tournure peu attrayante, nous invite à l'écriture, notamment de cette lettre voire des écrits personnels qui nous permettent d'unir nos civilisations. C'est avec un certain humanisme que vous avez écrit cette œuvre qui n'est pas sans rappeler la condition des migrants dans notre ville de Calais. Merci pour ce bon moment que vous nous avez apporté lors de notre lecture et qui nous a permis de mûrir sur ce thème de l'humanité. Bien à vous,

Céleste Gregson,  
Éva Alexandre,  
Audrey Avinent,  
Maryne Hennequin

### **Cher Philippe Claudel,**

Nous avons lu un extrait de votre livre *Le rapport de Brodeck*. Nous avons aimé l'extrait, où un homme nous raconte « un petit bout de son quotidien ». Il nous a fait ressentir pitié et compassion puis nous a apporté une réflexion sur l'humanité et sur la dure réalité de la guerre. Nous ne voyons pas d'humanité ici, déjà de la part des villageois qui n'acceptent pas les étrangers et sont même prêts à les tuer s'ils se montrent trop. Nous ne pouvons voir que tristesse, peur, souffrance de la part de Brodeck qui n'a apparemment plus d'espoir envers l'Homme qu'il considère mauvais. Lui, le narrateur, ne raconte rien de positif. On ne voit aucune entraide, marque d'affection... Au contraire on peut remarquer la cruauté, le manque de compréhension ou encore le manque de respect que des Hommes peuvent faire endurer à d'autres Hommes pourtant égaux ; notamment quand les villageois obligent Brodeck à écrire. La vie de ce Brodeck ainsi que ceux qui l'entourent n'a rien de sympathique. Ce n'est pas une vie que l'on voudrait mener. C'est le manque d'humanité des gens pendant la guerre qui nous a ici choquées. Cordialement, vos lectrices,

Élisa Facquenel,  
Margaux Lebas,  
Anaïs Noel,  
Camille Radenne

### **Cher Monsieur René Philombe,**

Votre poème est une référence à la devise de la République française : il parle de la solidarité, de la fraternité, et de la liberté.

Quand vous écrivez « ouvre-moi mon frère », vous faites référence à la fraternité – celle qui existe avec mon prochain, avec l'autre homme.

Quand vous écrivez « ouvre-moi ta porte » vous faites référence à la liberté, celle de circulation, et à la solidarité : aider l'autre, accueillir l'autre.

Alors oui je suis d'accord avec votre vision de l'humanité ! Tout homme a des droits fondamentaux et avant tout celui d'être libre. Pour cela, il a besoin d'un soutien solidaire et de partager la valeur de fraternité.

Non la couleur de peau, les traditions particulières ne font pas de moi un homme !

« Je ne suis pas noir  
Je ne suis pas rouge  
Je ne suis pas jaune »

Comme vous, je ne suis qu'un homme. Je vous remercie vivement d'avoir mis des mots sur mon ressenti. Humainement vôtre,

Jérémy Carlier

### Cher Monsieur Havel,

Nous sommes quatre lycéennes qui travaillons sur le sujet de l'humanisme. Nous avons sélectionné un extrait d'une de vos œuvres : *La grande roue*. Grâce au personnage de Max, nous avons compris que votre vision de l'humanité se résume à un seul type d'homme : Max nous apparaît en tant qu'héros. Il est prêt à se sacrifier, à mourir pour défendre ses propres idées face à des personnes contre.

Sa vision de l'Homme est donc unique : c'est celle d'un homme qui défend l'humanité. Nous avons été touchées par ce personnage, qui propose sa définition de l'homme vrai qui pour lui est de rester brave, fort face aux tourments de la vie. C'est un condamné à mort qui ne change pas ses opinions pour les autres. Ce personnage nous fait penser à Mandela qui n'a pas eu peur d'aller en prison pour défendre ses idées. Le texte de Victor Hugo intitulé *Le dernier jour d'un condamné* nous présente également un personnage qui est prêt à mourir en tant que héros.

Nous trouvons que cette volonté de croire en ses propres idées est admirable et que c'est un exemple de courage. Cependant, nous trouvons que son point de vue est limité. Pour nous, l'homme est aussi un être avec des faiblesses, un être qui craint,

un être qui doute. Il semble impossible que tous les hommes soient forts et courageux, comme Max le souhaiterait. Cette idée n'est pas sans nous rappeler l'œuvre théâtrale d'Eugène Ionesco : *Rhinocéros*. En effet, un des personnages du nom de Bérenger, le seul résistant face à la Rhinocérinite, incarne l'image de l'humanisme et est pourtant un homme faible et craintif. Son seul point commun avec le personnage de Max semble être son anti-conformisme.

Grâce à votre texte, on comprend que parmi des hommes faibles et lâches, il y en a aussi des forts et des courageux qui sont prêts à se battre pour leurs propres idées. Cette pensée optimiste nous fait renouer avec la croyance que l'homme peut être héroïque et améliorer son existence, autrement dit que l'humanisme existe et existera toujours.

Merci à vous pour avoir écrit ce texte qui nous a appris à réfléchir sur la notion d'humanisme. Nous espérons prochainement avoir l'occasion de découvrir une autre de vos œuvres.

Nos sincères salutations,

Héloïse Dumez,  
Estelle Matyja,  
Naomi Tirmache,  
Lauren Mille.

### Lettre à Charlie, lettre aux disparus...

Salutations d'emmerdeuses et d'emmerdeurs !

Avant on était des « cons » ; maintenant on est des « cons » au courant ! La presse, ce n'est pas ce qui nous emballe : *Charlie Hebdo*, pour nous, c'était soit un inconnu, soit un nid à polémiques !

Vous êtes maintenant un phénomène de mode : une grosse « panurgisation » ! Mais avant tout, vous êtes des humains qui avaient vécu et êtes morts... Pourquoi ? Car vous avez lutté pour la liberté d'expression, notre liberté d'expression. Votre langage, notre langage, est à la fois le même et est pourtant différent... : une diversité d'expressions mais aussi de pensées. Nos avis sont divers sur vos choix éditoriaux : certains d'entre nous comprennent ; d'autres y voient de la provocation, un manque de respect.

Grâce à vous, nous voilà en train de réfléchir aux limites de la liberté d'expression : qui met les limites ? Quelles limites ? Quel contexte ? Mais le but de la caricature n'est-il pas de transcender des limites en se moquant de tout pour faire réfléchir ! ?

Alors une chose est sûre, vous nous aurez fait réfléchir, « sacrément » réfléchir même.

Et même si des remerciements apparaîtraient ici comme complètement déplacés, sachez que notre foi (laïque) dans le pouvoir d'un coup de crayon ne reste pas intacte, elle est tout simplement intensifiée!

Production collective des élèves

# FAIRE ENTENDRE SA VOIX

## Se faire entendre



C'est justement ce qu'ont souhaité faire les élèves de première du lycée Massignon de Casablanca, aidés de leurs professeurs, Sébastien Chabaud, Fadi Juma et Yasmine Sami, dans le cadre de leur participation à la troisième édition du concours. Ils ont reçu le grand prix du jury.

Éloquence, force de persuasion et de conviction des élèves éveilleront vos consciences à la lumière des textes de Fatou Diome, René Philombe, Badriya Al-Bishr, Kant et bien d'autres encore...

Lisez, écoutez en flashant chaque QR code.

Retrouvez l'intégralité du projet



 [bit.ly/shumanitas](https://bit.ly/shumanitas)

## Quête du Graal : quête d'identité

Bonjour à tous et à toutes, chers citoyens.

En effet, vous êtes tous, à ce que je sache, des citoyens du Maroc, et donc de nationalité marocaine. Cette information, présente sur votre passeport, carte nationale ou quelconque document vous correspondant, constitue une part de votre identité.

Mais, votre identité, se limite-elle à un bout de papier ? Vous avez quatre heures.

Non, plus sérieusement, j'ai eu, récemment, un débat fort stimulant, avec une amie aux idéaux particulièrement extrêmes.

Un débat qui est né de deux points de vue différents : moi d'un côté, attaché à mon pays, et quelque peu honteux de ne pas assez connaître son histoire ; de l'autre côté, elle, qui se considère avant tout comme une citoyenne du monde et convaincue que le nationalisme renforce le racisme.

Ces deux points de vue méritent tous deux d'être explorés et analysés en profondeur. Cependant l'identité est un phénomène beaucoup plus complexe, qui ne se limite pas à la nationalité ou à l'universalité.

Tout d'abord l'identité est déterminée par

vos parents, votre école, vos amis proches, vos lectures.

Vous nourrissez votre identité tout au long de votre vie, et elle est en constante évolution. Il est donc dur de déterminer précisément l'identité d'une tierce personne.

Il arrive néanmoins, à partir de l'adolescence, un besoin de s'affirmer chez l'humain. Un besoin d'être mis en valeur. L'enfant cherche à se démarquer.

On pourrait appeler ce phénomène la « quête d'identité ».

C'est généralement aussi vers cette période que l'adolescent commence à se rebeller.

Cette quête passe par plusieurs étapes, du besoin de s'identifier à un groupe social au besoin d'exploration et d'expérimentation. Coincé entre l'univers infantile et le monde sérieux des adultes, l'ado cherche sa place dans la société.

Cette phase essai-erreur, parfois vécue comme un calvaire par les parents, est cependant nécessaire au développement normal de l'enfant. Bien sûr, tous les adolescents ne vivent pas cette période de la même manière, certains sont plus agités et d'autres, plutôt calmes.

Stop ! Je vois que certains commencent à lâcher, parlons donc de quelque chose qui vous concerne.

La double identité, spécialité des Arabes. Le fait même que je sois ici à vous faire un discours en français, dans une école française témoigne de cette double personnalité. Cette double culture trouve son origine dans le passé colonial des pays du Maghreb et est présente que ce soit dans les pays colonisés ou dans le pays colonisateur.

On connaît tous le cliché du « beur », perdu entre un pays qui le rejette et son pays natal dont il ne connaît même pas la langue.

Ici, on part sur un cas plutôt différent, on peut être attaché à nos traditions et à notre pays. Mais, pour la plupart, nous sommes complètement détachés de la société dans laquelle nous vivons. J'ai bien dit pour la plupart et je ne pense pas me tromper. Cela passe par la musique qu'on écoute, les films qu'on regarde, les lieux qu'on fréquente, les vêtements qu'on achète, bref, pas la peine d'en dire plus.

En gros, on peut être considérés comme les plus occidentalisés de notre pays, mais nous ne faisons que refléter l'évolution actuelle du Maroc, qui s'occidentalise et se modernise de plus en plus...

Pourtant, cette bipolarité peut être un atout, j'ai pour ma part un esprit critique qui s'en est retrouvé affiné. Je pense que le fait de confronter deux manières de penser différentes permet une réflexion beaucoup plus large et ouverte.

Pour finir, quoi de mieux que de citer un magnifique extrait du *Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome : « Chez moi ? Chez l'autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient ».

Merci à tous pour votre écoute !

Ismail El Oufir  
1<sup>re</sup> S3

### Dans les limbes d'un inconscient commun

Comme Emmanuel Kant l'a souligné, « dans les ténèbres, l'imagination travaille plus activement qu'en pleine lumière ». Et c'est pour cela, que je vais vous demander d'user de votre imagination, comme l'a suggéré Badriya Al-Bishr dans son texte *Imagine que tu es une femme*. Pour vous guider dans chaque étape, je vais vous hypnotiser. Quand je compterai jusqu'à trois, vous vous endormirez, et quand je taperai des mains, vous vous réveillerez.

Maintenant, je vais vous demander de fermer vos yeux, de prendre une bonne inspiration, et d'être attentif à votre position dans cet amphithéâtre. Pendant que vous êtes assis, ici, et que vous m'écoutez, vous pouvez remarquer que vos pieds sont posés sur le sol, et que votre corps possède certaines zones de tensions.

1... 2... 3...

Vous avez devant vous un escalier qui descend. À chaque marche vous perdrez un peu plus foi en l'humanité, en ce qui nous lie tous, êtres vivants, faits de chair et de sang.

En descendant la première marche, vous voyez Badriya Al-Bishr vous demander d'imaginer que vous êtes une femme du XXI<sup>e</sup> siècle, mais que vous n'avez le droit de

rien faire. Imaginez-le. Visualisez-le. Vous êtes une femme, et votre naissance est un fardeau. Votre corps ne vous appartient pas. Votre vie ne vous appartient pas. Et si vous osez ouvrir la bouche, on s'écriera « ce ne sont que des radotages de bonne femme ! ».

Désormais vous descendez une seconde marche, et face à vous se trouve Zlata Filipovic, *Le Journal de Zlata* à la main. Je vous demande d'imaginer qu'à chaque seconde de votre vie, vous sentez la mort approcher. Imaginez le son des bombes, des cris et des pleurs vous bercer. Imaginez que vous n'avez plus de foyer, plus de famille, plus de pays. Imaginez que comme Zlata, vous craignez pour la vie de votre père et de Samra.

Vos jambes commencent à vaciller, mais vous faites un effort et descendez à votre troisième marche. Vous vous trouvez dans un camp d'extermination, dénudé, tremblotant, et séparé de vos proches.

Et tout à coup, STOP. Vous vous arrêtez subitement. Vous vous trouvez devant le plus grand crime commis contre l'humanité. Ils se sont attaqués à l'humanité... C'est alors qu'une question vous vient à l'esprit. Sont-ils humains ? En effet, cela doit paraître étonnant. Comment peut-on s'attaquer à l'humanité tout en restant humain ?



 [vimeo.com/215401858#t=3m45s](https://vimeo.com/215401858#t=3m45s)

Vous vous trouvez effectivement devant un camp d'extermination. Primo Levi, qui a lui-même vécu l'expérience de ces camps, donne à cette expression un double sens. Dans ces camps, on extermine. On extermine. Mais avant d'exterminer, on déshumanise. On déshumanise, pour mieux exterminer.

Vous faites vous-même cette expérience, vous êtes maintenant dans le camp. Vous êtes dépouillé de tout. Vous n'avez plus rien. Plus de maisons, plus de biens, plus de vêtements, plus d'habitudes, plus personne à qui parler, plus personne à aimer, plus rien ! Comme Primo Levi, vous avez « touché le fond ». Vous êtes dépouillé de tout, à l'extérieur comme à l'intérieur. Vous n'avez plus de nom. Vous ne pouvez plus vous raccrocher à la dernière chose qui fait de vous ce que vous êtes. La première chose qui constitue votre identité à l'échelle la plus proche, la plus intime. Vous n'avez plus d'identité. Vous êtes... Vous n'êtes plus libre de vos actions. Vous n'êtes plus. On vous a dépouillé jusqu'au dernier verbe d'état, qui fait de vous le sujet d'une phrase. Vous n'êtes décrit qu'à la voix passive. Vous n'agissez plus, vous subissez.

Et c'est maintenant, quand vous n'êtes plus, qu'on vient vous murmurer à l'oreille « demain, de cette cheminée, tu partiras en volutes

*de fumée dans le ciel »* comme décrit Théodore Adorno dans son ouvrage *Dialectique négative*.

Désormais que vous avez assisté à cette horreur, une question revient : sont-ils humains ? Vous l'êtes. Vous êtes maintenant plus humain que jamais. Vous vous révoltez à l'idée que vos semblables aient enduré de telles horreurs. Vous vous êtes identifié en eux. Ils sont humains. Il ne sera jamais possible de déshumaniser tant qu'il y aura des êtres humains. C'est là votre identité minimale, vitale : vous êtes humain.

Et les autres alors ? Sont-ils humains ? Vous refusez de faire d'eux une partie de vous. Vous déduisez le troisième sens de l'expression « camps d'extermination ». Ceux qui tentent de déshumaniser, ne se déshumanisent-ils pas eux-mêmes ? Il est toutefois impossible de refuser la réalité. Ce sont eux aussi des humains, mais cela fait-il d'eux des êtres dotés d'une humanité ? Vous refusez d'y croire mais vous commencez à comprendre.

Vos jambes vous lâchent, vous tombez sur vos genoux, et tentez tant bien que mal de descendre une dernière marche. Maintenant que vous êtes à votre dernière marche, imaginez que vous avez une once d'espoir. Imaginez

que vous voyez la lumière, malgré tout ce brouillard, toute cette fumée. Oui, imaginez que vous avez peut-être une chance de survivre, et au final... vivre. Et non. Je vous demande d'arrêter d'imaginer cela.

Oubliez ces rêves et ces espoirs. Parce que, comme en a témoigné René Philombe, L'homme qui vous ressemble vous claquera la porte au nez, quand vous lui demanderez un foyer. Imaginez que vous frappez à sa porte et à son cœur, mais qu'il vous repousse, et vous demande d'où vous venez, à quel point votre peau est foncée, et quel dieu vous priez !

Maintenant, je vous demande d'imaginer un monde sans rêves, sans lueurs d'espoir, sans bonté, sans générosité, sans solidarité... et au final, sans humanité. Imaginez que vous êtes à la place de cette personne que l'on a privée de ses droits. Imaginez que vous n'êtes pas respecté. Imaginez que vous ne vous faites pas entendre. Imaginez que vos frères et sœurs, ceux qui aiment du même cœur, ceux qui respirent le même air et qui marchent sur la même terre, ne pleurent pas votre désespoir, votre souffrance, et votre mort.

Maintenant que vous avez imaginé cela, vous êtes déjà à la première marche d'un nouvel

escalier, mais celui-là monte. Cet escalier n'est qu'un itinéraire. Un itinéraire qui vous mènera vers une reconquête d'humanité. Une humanité qui vous redonnera espoir. Cet escalier, c'est un itinéraire humaniste.

CLAP.

Vous pouvez vous réveiller.

Yasmine Sami  
1<sup>re</sup> ES1,  
Kamil Benbrahim  
1<sup>re</sup> S5

### L'organe de l'espoir : un soupçon de vie

Descartes, le philosophe français explique que « l'Homme est une machine qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui imagine aussi, et qui sent ». Nous pouvons selon cette définition distinguer deux types d'activités : d'une part, l'activité intellectuelle proprement dite, à savoir concevoir, juger, vouloir, et, d'autre part, l'activité qui relève de l'imagination et des sens, c'est-à-dire qui se rapporte à un éventuel monde matériel. Il n'y a là aucune contradiction.

Et pourtant, l'Homme semble être une machine programmée par ses instincts. Mais aussi, il semble être une machine qui ne fait que détruire et dissocier depuis sa création...

Prenons deux minutes pour y penser : au début de son existence, l'Homme n'avait pas vraiment d'impact sur son environnement. Mais aujourd'hui, il contrôle le monde. Comment est-il arrivé à devenir ce monstre assoiffé de nature ? Pas de réponse simple mais une hypothèse : pour survivre dans un environnement qui lui était hostile, dans un environnement où il était au bas fond de la chaîne alimentaire, l'Homme est devenu malveillant, bas et perfide. L'Homme est devenu un animal dangereux qui a appris à voler et à tuer pour parvenir à ses fins.

Il est à l'origine de la crise et du malaise auxquels fait face le monde. Il l'a plongé dans le conflit et l'horreur. Entre guerres, inégalités, racisme, conflits d'intérêts et égoïsme, il ne fait que commettre de plus en plus d'atrocités. Aussi, la plupart des atrocités qu'il a commises... il les a commises envers sa propre espèce. L'histoire de l'humanité est tâchée de sang... de son propre sang !

Je répète donc : l'Homme apparaît comme une machine, peut-être plus perfectionnée que les autres, qui n'agit qu'en son intérêt. Ce point de vue est d'ailleurs partagé par Claude Lévi-Strauss, philosophe et anthropologue français, puisqu'il met en évidence, dans son œuvre *Tristes tropiques*, sa vision d'un Homme qui a, depuis sa première respiration, précipité toutes matières puissamment organisées vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour éternelle. Lévi-Strauss semble plus pragmatique que Descartes.

Cependant, le philosophe qui, le premier, compare l'Homme à une machine, propose aussi une manière de réparer la machinerie complexe qu'est l'Homme, entre âme et corps, pour le guérir.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Je me demande si



[vimeo.com/215414004](https://vimeo.com/215414004)

les voies vers la guérison ne sont pas fermées, si elles ne nous sont pas inaccessibles. J'ai tout bonnement l'impression qu'au lieu d'avancer vers un monde nouveau, nous reculons et commettons les mêmes erreurs que dans le passé où trônaient la peur et la terreur. L'humain est donc arrivé à ce point, où, c'est le Moi qui compte.

Le sens du partage a disparu, la pensée universelle, commune, se laisse détériorer, le monde pourrait ne pas être guéri si l'on continue dans ce sens.

Il y a cependant un soupçon d'espoir à cette guérison : le cœur humain, cette chose, cet organe qui nous fait vivre et qui fait battre notre corps. Peut-être qu'à long terme, cette attitude égocentrique serait porteuse d'un état autodestructeur qui devrait activer l'instinct de survie et poussera l'individu à retrouver le chemin de l'évolution, celui de la guérison du monde.

Nous pourrions ainsi détacher tout être humain de cette animosité régnante.

Frédéric Lenoir pourrait permettre une réconciliation entre le cartésien et le spirituel grâce à son livre et nous guider vers la voie du juste milieu.

« Une poignée de penseurs européens ont imaginé et se sont battus en plein XVIII<sup>e</sup> siècle monarchiste et dominé par la religion pour que puissent un jour exister des individus tous libres et égaux en droits. Ce qui était alors jugé comme une utopie est devenu une réalité. »

Autrement dit, l'espoir est permis : n'hésitez pas à huiler les rouages de votre imagination pour transformer équitablement et durablement la réalité.

Ghalia Lemseffer

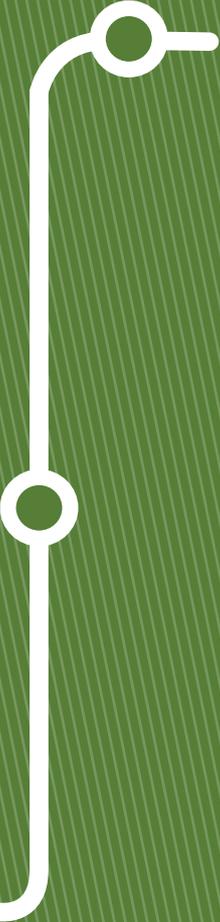
1<sup>re</sup> ES 1,

Zakaria Dahbi Skali

1<sup>re</sup> S 4



 [vimeo.com/215415957](https://vimeo.com/215415957)



# RÊVER DEMAIN

## AU HASARD DES OISEAUX

*J'ai appris très tard à aimer les oiseaux  
je le regrette un peu  
mais maintenant tout est arrangé  
on s'est compris [...]  
les oiseaux donnent l'exemple  
l'exemple comme il faut  
exemple des oiseaux  
exemple des oiseaux  
exemple les plumes les ailes le vol des oiseaux  
exemple le nid les voyages et les chants des oiseaux  
exemple la beauté des oiseaux  
exemple le cœur des oiseaux  
la lumière des oiseaux.*

Les élèves ont spontanément compris les mots de Prévert.

Ils ont suivi l'oiseau,  
ont volé avec lui,  
ont appris à apprécier  
la légèreté de la vie,  
sa simplicité si belle.

Accompagnez-les,  
et faites comme eux :  
« Aimez les oiseaux ».

Jacques Prévert,  
Paroles, 1946

# ÉCOUTER LE COLIBRI

## Le journal des utopies



Pierre Rabhi aime à raconter la légende du colibri, à dire son courage et sa persévérance pour aller chercher, vaille que vaille et à la mesure de ses moyens, quelques gouttes d'eau pour éteindre l'immense incendie qui était en train de ravager la forêt.

Les animaux, terrifiés, abasourdis, restaient figés dans leur impuissance. Seul le petit colibri s'est activé. Il est celui qui symbolise le changement, l'autonomie, le pouvoir de transformation.

Au lycée de Wingles, Véronique Perrin a initié ses élèves de seconde au pouvoir symbolique du colibri, à l'occasion de la première édition du concours.

Ils ont imaginé le monde tel qu'il pourrait être en 2028.

À vous de le découvrir au fil des pages du journal des utopies qu'ils ont créé, au nom évocateur de *Colibri*.

### Économie | Un monde sans argent

Tout le monde est content.

*Un monde sans argent, c'est quoi ?*

Le système qui va être mis en place dans quelques zones de « gratuité » expérimentales permettra d'obtenir tous les objets du quotidien ou presque sans utiliser d'argent. En effet, les personnes recourant à ce système pourront créer des « échanges » ou céder certains de leurs biens dont elles ne se servent plus afin d'en obtenir d'autres proposés par autrui.

*Comment cela fonctionnera-t-il ?*

C'est simple, imaginons qu'une personne, nommée A, possède un outil de jardinage qu'elle n'utilise plus, mais qui fonctionne toujours, elle va créer un échange en indiquant l'objet qu'elle souhaite troquer ainsi que celui qu'elle désire obtenir. Une autre personne, nommée B, va proposer l'objet qu'A recherche. B contactera donc A afin de procéder à l'échange. Ce système fonctionnera aussi avec les magasins : vous pourrez aller dans la boutique où vous avez acquis un bien afin d'en obtenir un nouveau – dans le cas où l'objet que vous échangez est encore utilisable – ou contre des points valables pour d'autres acquisitions.

*Quel est l'intérêt de créer un système comme celui-ci ?*

Si tout le monde utilise ce système, cela

permettra à la fois d'économiser fortement les ressources naturelles disponibles puisque l'on « recyclera » des objets déjà présents sans avoir à en recréer. Et cela aidera les personnes les plus défavorisées à s'en sortir en obtenant des objets semi-gratuitement. Saluons le courage des magasins qui se lancent dans l'initiative. En s'associant aux systèmes d'échanges locaux (SEL) déjà existants, ils permettent de repenser fondamentalement l'économie.

#### Société | Gâchis, c'est fini...

*Chaque année, des tonnes de nourriture sont gaspillées, des animaux sont tués pour rien, des habitants excessivement exploités pour le pillage de leurs ressources naturelles...*

*Des chercheurs ont travaillé sans relâche pour résoudre ce problème qui obnubile l'humanité depuis des années.*

*Mais maintenant, il y a une solution à ce massacre, en effet, une directive européenne entre en vigueur à partir de septembre 2028 qui réglementera nos habitudes de consommation. Voici un panel de quelques-unes de ses préconisations.*

#### Mieux consommer les animaux

Ce bétail trop souvent oublié, tué pour nourrir tout un pays, intoxiqué à coups d'hormones de croissance, aujourd'hui, tout s'arrange pour lui !

Désormais, nos chers amis à deux ou quatre pattes seront mieux traités, enfin une bonne nouvelle ! Ils seront moins nombreux et l'éducation à la diététique minorera la consommation de viande. Vaches, cochons, poulets et autre bétail seront élevés au grand air. Ils mèneront une vie paisible où le quotidien de la batterie sera banni. Pour un veau, un poussin, un porcelet... né, un bovin, un cochon ou un poulet d'un certain âge sera tué.

Question nourriture, grâce à cette directive, il sera possible de commander son repas, au gramme près, sur internet. Comme cela, plus de gâchis ! Ce sera facile d'accès même pour les plus âgés.

Si toutefois il reste encore un quelconque surplus, n'oublions jamais d'en faire don aux plus démunis.

#### Société | Écologie

##### Le compost

Le compost, technique que de nombreuses personnes ont oubliée, évite pourtant le gâchis : épiluchures, surplus de nourriture trouvent une deuxième vie, une autre utilité. C'est pourquoi à partir de cette directive, certaines villes mettent à disposition pour leurs habitants des cuves à compost. Ainsi, même les personnes habitant en immeubles

pourront participer à la vie écologique de leur cité.

##### Emballages

Très prochainement, les objets seront envoyés dans une boîte faite sur mesure grâce à une machine connectée à un ordinateur. Elle découpera alors dans le matériel choisi dans l'étape précédente, cela fait suite à l'abandon du suremballage des produits. C'est Dame Nature qui va nous remercier !

##### Sondage

Cette directive européenne se fait l'écho d'aspirations du plus grand nombre : un récent sondage a prouvé un changement de mentalité chez les jeunes par rapport à l'obsolescence des objets. Pour 72 % des personnes interrogées, cela fait trois ans ou plus qu'elles possèdent le même téléphone. Bonne nouvelle pour les Congolais qui ne se feront plus chasser de leur terre pour récupérer du coltan. De plus, un groupe de quinze scientifiques a réussi à fabriquer un matériel de substitution en laboratoire pour la première fois.

Une directive, cinq améliorations, 2028 s'avère être une grande année pour l'Europe mais aussi la Terre ! Si tous les pays du monde se rallient eux aussi à cette opération, le monde se portera mieux, tout est encore possible !

**Environnement | Les poumons de la terre, c'est notre air**

La journée mondiale « Aide aux poumons de la Terre » vient d'être créée à l'initiative de jeunes lycéens en seconde. Elle consiste à « reforester » la planète en invitant les citoyens à planter une graine pour sauvegarder les générations futures.

**Cet événement : « un effet papillon »**

Le 9 juin, le soleil inonde la plaine de la commune de Harnes. Ils sont là par centaines, armés de plantoirs. Ils entrent en action. Eux, ce sont des citoyens, comme vous. Ils participent à la journée mondiale « Aide aux poumons de la Terre ». Les communes de France et de Navarre se sont prêtées au jeu, ayant mis à disposition un lopin de terre.

**Une inspiration littéraire**

Les réseaux sociaux ont pleinement joué leur rôle : l'information a été planétairement relayée de sorte que chaque pays a pu diffuser le message dans sa langue et ainsi inviter chaque famille à participer en lui indiquant le lieu, la date et l'heure du rassemblement. Cet événement était au début simplement régional mais il s'est diffusé dans le monde entier.

Interrogés alors qu'ils achevaient de tasser la terre, les lycéens à l'origine du projet nous ont confié leur source d'inspiration : Elzeard Bouffier. « J'ai été marqué par la lecture de

L'Homme qui plantait des arbres, de Giono. Ce vieil homme faisait un trou dans lequel il mettait un gland puis il le rebouchait. Il plantait des chênes », raconte un des lycéens et de citer Giono : « Quand on se souvenait que tout était sorti des mains et de l'âme de cet homme – sans moyens techniques – on comprenait que les hommes pourraient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction ».

Avec une simple graine, ces lycéens sauveront des vies.

**Monde animal | Préserver les espèces : un objectif presque accompli**

Le grand requin blanc, le tigre du Bengale, le gorille... Toutes ces espèces étaient sur le point de disparaître il y a quelques années mais grâce aux scientifiques et à certaines avancées telles que le clonage, elles prolifèrent de nos jours.

Comment repeupler la Terre de certaines espèces qui ont disparu ou en préserver d'autres en voie d'extinction ? Comme le rhinocéros blanc qui, en 2014, ne comptait plus que six spécimens à cause du prix très important de sa corne, deux fois plus chère que l'or ! Une solution : le clonage !

Cette idée est apparue en 1935 avec le scientifique Hans Spemann qui est le premier à avoir évoqué le sujet. Le premier mammifère

cloné fut Dolly, la brebis née en 1996. De nos jours le clonage est devenu une alternative pour pouvoir préserver les espèces malgré son prix. Jurassic park n'est plus seulement un fantasme de cinéaste.

Mais cette solution scientifique ne doit pas empêcher des mesures écologiques plus simples, telles que l'interdiction de certaines chasses, celle du braconnage, ou encore la lutte contre la déforestation et toute destruction de milieux naturels. Comme l'avait dit Eckhard Wolf en 2014 : « Si ces animaux risquent de disparaître ce n'est pas sans raison, mais parce que leurs conditions de vie ont tellement changé qu'ils ne sont plus adaptés. Le clonage de quelques exemplaires ne va pas résoudre le problème de leur environnement ». Réjouissons-nous de la renaissance du rhinocéros blanc mais méditons ces paroles...

**Environnement | Les arbres nous illuminent**

Les arbres ont une nouvelle utilité. Après nous avoir nourris et même protégés du soleil et de la pluie, les arbres se mettent à nous éclairer.

**À la lumière du jour**

Cocorico ! De jeunes Français diplômés de l'université de Lille 1 ont eu une illumination. Ils ont conçu un système d'éclairage nocturne

en incorporant des micro-panneaux solaires à des troncs d'arbres. Ces panneaux emmagasinent l'énergie solaire, qui se stocke dans des batteries implantées dans l'arbre. La nuit tombée, ils diffusent une jolie lumière de couleur, évoluant au gré de vos humeurs. Si vous vous sentez bien, heureux, vous vous dirigez vers l'arbre et choisissez votre couleur rien qu'en l'énonçant, par reconnaissance vocale.

Cette innovation pourrait bien se répandre dans toute la France dans moins d'un an. Pour l'instant il n'y en a que deux spécimens qui se trouvent dans le nord du pays.

Cette idée en projette d'autres comme l'envie d'étendre le concept à la construction de maisons dans les arbres. Celles-ci seraient plus proches de la nature, en n'utilisant que la lumière naturelle des panneaux solaires.

#### Santé | Les vaccins débarquent ; n'ayez plus peur

Les vaccins quittent leurs labos pour combattre le cancer. Finies les chimiothérapies ; ils seront là où le virus ne s'y attend pas !

Depuis plusieurs années les recherches ne cessent de progresser. En 2014, TF1 nous informait dans son journal télévisé du dimanche 16 novembre à 13h qu'une simple prise de sang pouvait déceler le cancer du poumon et nous éviter la mort.

Aujourd'hui les scientifiques annoncent un vaccin curatif qui apprend au système immunitaire à rejeter un intrus mais dans un organisme déjà malade. Dr Tassili Soumelis, immunologiste à l'institut Curie, rappelait en son temps le but du vaccin thérapeutique qui, dans le cas d'un cancer, va apprendre au système immunitaire à rejeter une tumeur. Le principe de l'immunothérapie consiste à détruire de manière spécifique des cellules cancéreuses d'un patient en utilisant ses propres défenses immunitaires. Ces traitements visent à obtenir une réaction ciblée, autonome et au long cours. Le succès d'essais cliniques sur des patients atteints de mélanome de la peau et de cancer du poumon et du rein a levé toute incertitude. Désormais le vaccin contre le cancer est une réalité.

Malheureusement, certains cancers tels que celui du péritoine ne peuvent être guéris par vaccin. Si de premiers essais cliniques ont d'ores et déjà été concluants, les développements de l'immunothérapie nécessitent encore des recherches pour que cela devienne un procédé infailible.

#### Sciences et techniques | L'automobile de demain, un besoin quotidien

Dans quoi roulerons-nous ces prochaines années ?

La réponse est actuellement au salon mondial

de l'automobile, qui a ouvert ses portes ce week-end.

#### Sur le chemin de la ville

Le salon international de l'automobile se déroule en ce moment même à Paris. Les innovations présentes nous promettent de nouvelles sensations de conduite. Les marques, notamment françaises, se sont concentrées autant sur le besoin que sur le design très futuriste. En effet les citadines sont omniprésentes et nous procurent l'envie de conduire une petite voiture car elles sont plus fonctionnelles que les berlines, elles nous permettent de nous déplacer facilement dans les plus grandes villes du monde. Les possibilités de stationnement sont infinies. Les « petites françaises » respectent le projet zéro émission de CO<sub>2</sub> en se focalisant sur les énergies nouvelles : sur certaines voitures les pare-brise captent l'énergie solaire, les moteurs sont hybrides et de taille réduite...

Mais l'énergie n'est plus le seul problème. La clientèle recherche aujourd'hui de la technologie. Des roues incroyables en un nouveau plastique, des carrosseries en un alliage léger et résistant, des systèmes d'éclairage plus puissants et plus simples. Le public en aurait presque oublié la 203 d'il y a 50 ans. Ces citadines sont faites pour rendre votre conduite

agréable, pour voir la route et les paysages d'une autre façon. Le confort est optimal. Ces voitures ont rempli le salon. Il ne vous reste plus qu'à faire votre choix.

#### Sciences et techniques | L'exemple allemand

Les Allemands, eux, ne se préoccupent pas des citadines. Ils restent fidèles à leur image en proposant des berlines et des voitures de luxe. Chez eux aussi, le design et les innovations sont très développés. Le luxe de Stuttgart est complètement revu. Les véhicules sont plus élancés, la forme des phares est, elle aussi, redessinée. C'est une voiture que l'on pourrait croire fragile en la voyant, mais c'est sans compter sur le moteur. Justement les moteurs allemands font parler d'eux. Les meilleurs ingénieurs ont travaillé durant des années pour trouver une innovation révolutionnaire, un moteur qui allie puissance, robustesse et qui respecte le principe d'économie d'énergie. Cela avec une résistance à toute épreuve et en se servant de notre ressource première, c'est-à-dire l'eau. C'est une réinvention des premiers moteurs à vapeur sauf que ceux-ci n'utilisent point de charbon, simplement de l'eau. Les ingénieurs travaillant sur ce projet se sont inspirés de la pile à combustible réversible. La source énergétique est de l'eau électrolysée, l'oxygène est séparé de l'hydrogène. C'est une énergie révolutionnaire, elle est inépuisable.

Elle simplifiera la conduite, respectera l'environnement. Cette année encore, la technologie de l'automobile s'avère passionnante, très utile pour la vie de tous les jours, liant l'utile à l'agréable.

#### Sciences et techniques | Départ vers le futur !

Alors que le salon des sciences futuristes ouvre ses portes, Air National Industries (ANI), nouvelle entreprise, nous fait saliver devant ses projets à venir.

#### ANI, un monde qui change

De ses ailes faites de cire et de toile, Icare s'envola soleil. Cependant, à trop vouloir s'en approcher, la cire fondit et il tomba. C'est en s'inspirant de ce mythe qu'ANI, fondée par Ben O'Donnell, révolutionne complètement les transports auxquels nous étions habitués. En effet, après avoir officialisé les rollers autopropulsés, on nous annonce la sortie imminente d'un de leurs nouveaux projets, l'aéroplane antigravitationnel version 2.1.5.

#### Un défi lancé à Newton

Alors que le nom ne nous laissait pas comprendre le fonctionnement de ce projet, le PDG d'ANI a montré aux ingénieurs ainsi qu'aux visiteurs, une vidéo disponible sur leur site internet. On y voit un homme monter sur une planche volante tout en expliquant son fonctionnement. Cette planche se meut donc

grâce au fonctionnement de deux moteurs antigravitationnels, totalement autonomes et écologiques. Ces deux moteurs transforment le CO<sub>2</sub> en GrH<sub>2</sub>, molécule composée d'hélium et de graviton, atome qui aurait la capacité de réduire la gravité. Cette molécule est appelée dihélium de gravitite.

#### ANI, loin d'être fini ?

D'après l'interview de Ben O'Donnell, l'entreprise devrait sortir de nouveaux projets comme un costume nous permettant de voler. Personne n'a-t-il jamais rêvé de voler comme Superman, ou de déployer ses ailes comme un oiseau majestueux ? Mais ce petit bijou de la technologie avancée coûterait, d'après O'Donnell, une vraie fortune. Le PDG nous a aussi confié la sortie de chaussures donnant le pouvoir de sauter plus haut ainsi de que monter verticalement sur de petites distances (de cinq à six mètres).

Ce reportage confirme donc que la société du jeune PDG ne cesse de sortir des idées qui pourraient accomplir nos rêves d'enfants. Cependant certaines personnes sont méfiantes et pensent qu'ANI serait capable de vendre ses idées à l'armée et ainsi créer une guerre « hypertechnologique ».

### Sciences et techniques | Des voitures volantes sans magie

Les voitures quittent les routes et volent dans les airs pour mettre en avant la sécurité des piétons et réduire la pollution sur terre.

#### Le rêve devient réalité

On a tous déjà rêvé d'avoir un moyen de transport volant comme dans les Mille et une nuits afin de pouvoir exploiter un nouvel espace. Sachez que ce sera bientôt possible.

Après plusieurs années de recherches, les créateurs se lancent enfin dans la réalisation du projet. Des prototypes parcourent déjà les salons de l'automobile.

#### Des atouts incontestables

Finie l'angoisse des piétons ! En effet, ils pourront se promener en toute sérénité, sans prêter attention aux voitures sur la route.

Les parents n'auront plus peur de laisser leurs enfants jouer seuls dehors.

Les voitures volantes auront accès aux toits pour se garer. Grâce à cette nouvelle invention, l'espace sur terre sera libéré, ce qui sous-entend que de nouvelles habitations vont apparaître, ainsi que des espaces verts, des chemins de promenade, et des terrains de jeux pour enfants.

Concernant le bien-être de la Terre, les concepteurs ont pensé à réduire la pollution grâce à la nouvelle technologie électrique. Et, pour les petits trajets, le vélo sera indispensable, ce qui ne peut qu'être bénéfique à la santé publique.

### Sport | Des prothèses révolutionnaires

Depuis de nombreuses années maintenant, les chercheurs du monde entier étudient le fait d'inventer des prothèses pour les personnes handicapées afin qu'elles puissent faire les mêmes activités que tout le monde.

#### Une première pour les unijambistes

Cette année aux JO de 2028, certains sportifs qui ont été amputés d'une ou deux jambes pourront concourir dans la catégorie des valides mais les Jeux paralympiques existeront toujours pour les personnes ne pouvant s'acheter ces prothèses. En effet, des prothèses en titane ont été développées permettant des performances accrues, offrant ainsi la possibilité de rivaliser avec des personnes valides.

Ces prothèses ont été inspirées par celles d'Oscar Pistorius avec lesquelles il avait concouru aux JO de 2012. Ces dernières suscitaient beaucoup de préjugés : Pistorius n'était-il pas avantagé par ces lames à l'effet ressort ? Mais depuis des tests réalisés ont

fait tomber ces préjugés. Elles ont été totalement revisitées au niveau de l'aspect tout en gardant les mêmes matériaux. Mais ces nouveaux bijoux ont un prix et une seule de ces prothèses vaut jusqu'à 150 000 dollars. Elles demandent aussi un certain temps d'adaptation pour pouvoir marcher normalement.

Leur usage ne se limite pas aux sportifs. Quand leur prix baissera, elles pourront être achetées par des personnes dont la vie quotidienne sera ainsi facilitée, sans crainte d'être mises à l'écart par les valides et certains métiers deviendront accessibles assez facilement.

### Sport | Les JO en Égypte : le début de nouvelles bases

La lutte n'est pas un sport aussi développé que le football mais cette discipline fait partie des JO. Elle passe très rarement à la télévision mais sa notoriété s'accroît de jour en jour.

La lutte a été créée en Égypte en 3000 avant J.-C. Le premier manuel technique de lutte a été retrouvé dans ce pays, sur un bas-relief d'une sépulture de la 6<sup>e</sup> dynastie (2470-2320 avant J.-C). C'est le premier sport au monde.

Cette année, elle renoue avec ses origines puisque l'Égypte organise les Jeux olympiques.

Cet événement sera l'occasion d'appliquer de

nouvelles règles imposées : d'une part, des changements sur l'arbitrage puisque celui-ci se fera par un scanner 3D laser. D'autre part, les lutteurs disposeront d'un terrain de combat plus grand et plus souple. Des salles seront construites pour ces JO, des espaces adaptés et équipés pour ses nouveautés.

Cela sera aussi l'occasion pour ce sport d'être plus populaire : de nombreuses chaînes diffuseront les rencontres. Ainsi lors de cet événement, on insistera sur des valeurs humanistes, comme le respect de l'adversaire, essentiel à cette discipline : avant et à la fin du match, on doit toujours saluer l'adversaire. Lors du match il ne faut pas menacer la personne face à vous, ne pas étrangler si ce n'est pas une prise de lutte, ne pas mordre. La lutte est un sport de combat mais pas un sport violent. Il nous apprend à être sociable. Les compétitions permettent de rencontrer beaucoup de personnes à l'étranger : même s'il y a des différences de pays, les règles restent les mêmes et le respect est mutuel. De plus, tout est dans le mental, il faut bien réfléchir lors du combat.

En étant sous le feu des projecteurs, dans son pays d'origine qui ne manquera pas de la mettre à l'honneur, la lutte pourra ainsi répandre ces valeurs morales trop souvent bafouées dans de nombreuses disciplines sportives.

La lutte est un sport qui se développe de plus en plus. Des sportifs en font leur voie professionnelle avec des enjeux financiers, sans que jamais ne meure la philosophie qui préside à cette discipline.

#### Sport | Les sportifs produisent de l'énergie

*Mercredi 8 juin, un concours de talents et d'imagination s'est déroulé, mettant en compétition douze couples de danseurs de différentes nationalités pour un enjeu assez particulier.... Une première.*

Il est 20 heures lorsque les compétiteurs entament le concours, sur une piste de danse très particulière. C'est le projet d'un jeune entrepreneur italien, Lorenzo Lorandi. Il s'inspire à la fois de la première piste de danse faite en 2014 dans un *dance club* à Rotterdam aux Pays-Bas et des remarques du physicien coréen ZinKhao, fan de danse, qui publia un article révélant qu'un humain au repos émet 60 watts quand un athlète de haut niveau en produit 600. La piste récupère cette énergie émise pour alimenter le complexe en électricité. Le lauréat de cette compétition est un couple de Chinois. Ils détiennent le record dans la production énergétique : soit 680 watts. Ceci peut amener les sportifs à dépasser encore plus leurs limites, pour produire de l'énergie, et contribuer ainsi à l'intérêt public, pour que le sport

individuel devienne collectif.

De cette expérience, de multiples applications sont envisageables : on peut alors décider de développer l'idée dans des écoles et des lieux publics.

#### Société | Des noces présidentielles innovantes

*Ce matin, la nouvelle est arrivée, tout droit de l'autre côté de l'Atlantique : Lindsey Johnson, à la tête des États-Unis, prévoit son mariage aux couleurs du drapeau gay !*

#### Un choix anciennement controversé

Auparavant, l'homosexualité était un sujet tabou. Beaucoup étaient opposés à ce qui, de nos jours, est un choix légitime. En effet, les homosexuels ont longtemps été considérés comme différents, inférieurs, malades, ou même fous, pour des raisons infondées : par croyance, éducation ou immaturité de la société. On se souvient également que lors de la Seconde Guerre mondiale, certains d'entre eux ont été déportés et forcés de porter un signe distinctif : le triangle rose.

#### Une liberté qu'il a fallu défendre

Avec les années, de nombreux événements ont aidé à changer les mentalités, comme la fameuse *Gay Pride* initiée en 1970. L'obtention de plusieurs droits a eu pour but de réduire les inégalités persistantes, notamment le

mariage et l'adoption pour tous. La gestation pour autrui, elle, fraîchement acquise, fut plus complexe à obtenir à cause des réflexions menées sur la marchandisation du vivant. Néanmoins, un compromis a été trouvé grâce à des lois complémentaires pour évincer les effets abusifs.

Enfin, l'affirmation de célébrités importantes comme Elton John, la mannequin Cara Delevingne ou l'ex-président de la multinationale Apple, Tim Cook, a permis aux gays d'assumer pleinement leur orientation.

*L'Amérique réunie pour un amour(e) au féminin*  
C'est dans ce contexte plus ouvert d'esprit que Lindsey Johnson, la chef du pays le plus influent du monde, a réuni la presse pour officialiser sa relation avec sa fiancée. Pendant cette conférence, elle a rappelé l'évolution impressionnante et exemplaire de l'intégration des homosexuels dans la société en s'appuyant sur le poème *Même amour* de Rose Biersack (cf. notre rubrique « culture »).

Les deux jeunes Américaines ont été félicitées à la suite de leur discours sensibilisant.

Sur tout le territoire des États-Unis, on peut déjà sentir l'excitation des préparatifs de la cérémonie. C'est lors de tels événements que l'on prend conscience des progrès effectués

par l'opinion publique. Et qui sait, peut-être que prochainement le drapeau aux 50 étoiles arborera les couleurs de l'arc-en-ciel !

#### Société | Une femme au pouvoir même en Irak

*Les résultats de l'élection présidentielle irakienne ont été dévoilés ce matin et ont révélé l'arrivée au pouvoir d'une femme, Wbalya Malik. Encore une grande avancée de la cause féministe et de l'égalité hommes/femmes.*

Après le passé difficile des femmes en Irak, dû à la dépendance qu'elles subissaient vis-à-vis des hommes, Mme Malik, première femme à ce poste, est maintenant à la tête du pays alors qu'il y a quelques années elle pouvait à peine sortir de chez elle sans l'autorisation de son mari ou tuteur. L'occasion nous est donnée de faire un rapide voyage dans le temps.

*La condition des femmes dans l'histoire*  
Au début du siècle, malgré des évolutions dans la condition de la femme, comme le droit de vote en 1944 en France ou le fait qu'elles peuvent exercer des métiers dits masculins dans certains pays, il subsistait des inégalités consternantes au niveau social et politique, surtout dans les pays les moins développés économiquement. Un mouvement féministe existait depuis des décennies

auquel se joignaient de nombreuses personnalités telles qu'Emma Watson, actrice élue ambassadrice de l'ONU en 2014, également à l'origine du projet *He for She*, un mouvement solidaire. À ce moment-là, selon elle, aucun pays n'avait atteint l'égalité des sexes et les stéréotypes visant les femmes et les hommes empêchaient toute évolution : « Si les hommes n'avaient pas besoin d'être agressifs afin d'être acceptés, les femmes ne se sentiraient pas obligées d'être soumises et si les hommes n'avaient pas besoin de contrôler, les femmes n'auraient pas à être contrôlées », affirmait l'actrice.

Il y avait même des discriminations au niveau professionnel ou encore, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, certaines femmes étaient rejetées car dans beaucoup de mentalités subsistait le cliché que les hommes travaillent et que les femmes restent à la maison pour s'occuper des enfants. Ces inégalités, présentes depuis toujours, ont mis beaucoup de temps à s'effacer jusqu'à disparaître complètement. Pour cela, il a fallu énormément de temps, de mouvements, de gens engagés et de nouvelles idées qui ont maintenant payé, même dans les pays les plus atteints par cette discrimination, dont l'Irak faisait partie. De nombreuses femmes originaires de ces pays en témoignaient, comme la Saoudienne Badrya Al-Bishr dans son article *Imagine que tu es une femme*, paru dans le n° 790-791 de *Courrier International* daté du 22 décembre 2005 :

« *Imagine que tu es une femme et qu'à chaque fois que tu traites des préoccupations des femmes, de leurs problèmes sociaux ou de leur statut légal on dit : "Ne faites pas attention, ce sont des radotages de bonne femme !"* ».

Alors qu'avant, en Irak, les femmes pouvaient à peine exprimer leurs opinions, maintenant elles peuvent les afficher fièrement dans un journal et même être à la tête d'un pays grâce à elles !

#### Société | Une bibliothèque pour la paix

*Ce matin au siège de l'ONU à Genève a eu lieu l'inauguration d'une bibliothèque virtuelle de données toutes particulières... Certains se prennent à rêver qu'elle éradiquera le terrorisme !*

À peine ouverte, la bibliothèque de données « *Universal Library* » accueille déjà de nombreuses personnes venues du monde entier. En effet cette « bibliothèque » va changer le monde ! Le concept est simple : chaque personne volontaire va pouvoir envoyer un récit où elle racontera les événements marquants de sa vie. Ces témoignages seront accessibles à tout le monde et pourront être lus dans n'importe quel pays, des traductions dans plusieurs langues seront disponibles afin de toucher le plus de personnes possibles. Par exemple, les enfants des écoles pourront

lire les histoires de gens d'autres pays pour connaître d'autres cultures, d'autres modes de vie, d'autres traditions... et ainsi être plus ouverts d'esprit. Il y aura donc de moins en moins de racisme ! De nombreux établissements scolaires ont d'ores et déjà souscrit un abonnement auprès de cette bibliothèque virtuelle.

#### Mais pourquoi « *Universal Library* » pourrait-elle éradiquer le terrorisme ?

Le président Jack Thirlwall nous répond : « *Universal Library* permettra de connaître le passé de personnes qui l'ont souhaité. Nous savons que les sociétés criminelles ont souvent un passé difficile et il est souvent commun à celui d'autres criminels. Si quelqu'un remarque qu'une histoire ressemble à celle d'un terroriste ou d'un autre criminel et nous en fait part, nous contacterons l'individu en question pour lui proposer une aide psychologique afin de changer son destin en l'aidant à aller mieux. Si tout le monde se montre compréhensif, *Universal Library* pourrait aider à créer un monde meilleur ! »

Laissons le mot de la fin au romancier Abdourahman Ali Waberi : « *Si les récits reflourissent, si les langues, les mots et les histoires circulent à nouveau, si les gens apprennent à s'identifier aux personnages surgis d'outre-frontière, ce sera assurément un*

*premier pas vers la paix.* »

Éducation | L'école et les nouvelles technologies, une éducation innovante. Les tablettes envahissent l'univers scolaire pour améliorer l'étude de nos enfants

#### L'avenir s'écrit au présent

Les tablettes montent en puissance et ont d'ores et déjà modifié le domaine scolaire. Cette réforme offre de nombreux avantages : l'accès au savoir et à la culture par le biais d'internet, l'usage de sites d'apprentissage, et l'usage de logiciels sécurisés pour l'étude scolaire.

#### Géolocalisation et estime de soi

Les tablettes offrent la possibilité de correspondre avec d'autres dans le monde entier. On envisage alors des partenariats entre des écoles de différents pays. Par exemple, contacter des élèves présents sur les lieux étudiés dans le cadre du cours de géographie viendra enrichir les connaissances. On parle alors de diffusion des cultures et de construction d'un projet commun. Chacun apportera sa pierre à l'édifice, ce qui augmentera l'estime de soi. Nous avons recueilli un témoignage de Mme Durand, professeure des écoles à Clermont-Ferrand : « *Les tablettes permettent un accès plus poussé au savoir pour les personnes en difficulté tels les dyslexiques*

ou les malvoyants. De plus, les cours seront disponibles sur un serveur commun à toutes les tablettes. Ce qui donnera davantage de temps à l'apprentissage et au travail ». Le professeur peut envoyer le cours en direct à tous ses élèves sur leur tablette pour qu'ils évitent de recopier. Les heures de cours seront dédiées au travail et non à la copie du cours. Ainsi, de cette réforme naîtra un monde meilleur.

### Santé | La destruction d'une addiction

Les thérapies à peine sorties, tout le monde se les arrache. À part le vieux papy du PMU du coin, tout le monde se réjouit de la fin d'une addiction, celle du tabac. Une méthode révolutionnaire, bien que peu commune, rend ce rêve réalisable !

### Le tabac c'était tabou...

En 1492, Christophe Colomb découvre l'Amérique et s'aperçoit que les Indiens fument une plante nommée *petum* : l'ancêtre du tabac. Les premières graines de tabac sont rapportées en Europe en 1520. Les premières observations de médecins sur les méfaits du tabac remontent au XVII<sup>e</sup> siècle, mais ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle que la nicotine est identifiée comme un composant du tabac. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, on ramasse des mégots de cigare et on les enroule dans du papier pour les fumer. Les premières cigarettes fabriquées de façon industrielle apparaissent en 1830 et

c'est en 1843 que la machine à fabriquer les cigarettes est inventée. Depuis, le tabac devient un usage quotidien pour un bon nombre de personnes dans le monde entier. D'après un récent sondage, plus de 50 % des jeunes de 15 à 17 ans ont déjà fumé une cigarette.

### ... on en est tous venus à bout

Suite aux vagues de manifestations contre le prix coûteux du tabac, les psychologues ont trouvé de nouvelles façons d'en finir avec cette addiction. De la solution médicale la plus sérieuse à la plus farfelue, on ne manque pas d'imagination.

La solution miracle ? La thérapie du rire ! Vous avez déjà testé les patchs ou encore l'hypnose mais vous avez toujours un paquet de cigarettes au fond de votre poche ? Alors la thérapie du rire deviendra votre porte de sortie. Même si la méthode du docteur Kotoa existe depuis un bon nombre d'années, elle fait fureur de nos jours ! Elle consiste à offrir aux fumeurs une séance trop MDR. Au lieu d'avoir un paquet de cigarettes qui vous coûtera la vie... mais surtout le prix de votre voiture..., optez pour un paquet de blagues. Bien plus drôles et moins toxiques que cette nicotine qui n'est là que pour apporter du gris dans votre existence. Ces blagues vous passeront l'envie de fumer.

### Les témoignages

Afin de prouver l'efficacité de ce traitement, nous sommes allés à la recherche d'anciens fumeurs ayant testé cette solution miracle. « Au début, je n'étais pas trop pour cette technique. Je la trouvais un peu étrange, pour moi, elle ne pouvait pas marcher. Mais sous les conseils de certains de mes amis, j'ai décidé de la tester. Après ma première séance, je pouvais déjà sentir un changement en moi. Aujourd'hui, ça fait un an que je n'ai pas touché à une seule cigarette » (Mathieu Sommet, 35 ans, fumeur pendant quinze ans de sa vie). Voilà les mots qui ressortent des témoignages : magique, miraculeux, incroyable... Tout pour l'envoyer au sommet. Alors, voulez-vous tester ou préférez-vous rester prisonniers ?

### Santé | L'imprimante 3D, solution durable ?

Des chercheurs australiens ont trouvé une solution possible grâce aux nouvelles technologies pour soigner les patients atteints de tumeurs ou cancers.

En ce début d'année 2028, des scientifiques australiens ont déclaré pendant la conférence Nouvelles technologies et innovations, à Melbourne, avoir mis au point une imprimante en trois dimensions permettant de fabriquer organes, veines et os. Grâce à cette invention, cœurs, reins, etc., pourront

être réalisés. Cet objet de haute technologie pourrait à terme devenir une solution indispensable pour remplacer la greffe d'organes. Le premier essai de greffe à partir de cette imprimante a été réalisé il y a six mois sur Martin Dubois, âgé de 37 ans, atteint d'une malformation du cœur : « *j'attendais mon nouveau cœur depuis plus de trois ans, quand des médecins m'ont contacté. Ils m'ont alors parlé de leur projet* », a-t-il déclaré. Pour le moment tout se passe bien pour Martin mais les effets à long terme sont à surveiller.

« *Je me suis rapidement remis de mon opération, j'ai dû suivre un traitement pendant un mois.* » C'est également un point positif car la durée d'un traitement habituel est d'un an. L'imprimante se commercialisera à travers le monde et deviendra de plus en plus accessible. On prévoit également de nombreuses formations mises en place dans certaines écoles spécialisées afin d'étendre les compétences des techniciens au domaine médical. L'imprimante 3D est donc une solution durable, qui pourrait aider beaucoup de malades dans le monde.

#### Santé | Les scientifiques nous épatent !

Le vaccin contre le virus Ebola vient d'être découvert par des scientifiques mondialement connus. Notamment le scientifique Silvain Baize et aussi le microbiologiste marseillais Bruno Canard.

#### L'histoire de ce vaccin

Le vaccin n'était pas prévu pour tout de suite, on aurait dû attendre une dizaine d'années avant son apparition. Aujourd'hui il est enfin là. Après plusieurs années de recherches et plusieurs tests, l'équipe de Silvain Baize, spécialiste Ebola au laboratoire P4 de Lyon, et le microbiologiste Bruno Canard, ont enfin mis au point le vaccin miracle. Ce virus, qui est survenu en 1976, a fait plus de 1 552 morts sur les 3 069 cas recensés en 2013-2014. Celui-ci se transmettait alors par contact avec les animaux sauvages qui étaient contaminés (chauves-souris, singes...) mais aussi par les fluides biologiques (sueur, sang, vomissements) des malades. Un certain Kent Brantly, médecin de 33 ans ayant montré des signes de ce virus, a été le premier patient traité par le *Zmapp*, sérum qui n'avait été auparavant testé que sur des singes, tout comme le RAAdS-GR (sérum).

#### Les Hommes de retour !

Aujourd'hui les gens peuvent partir en Afrique sans crainte. L'OMS (Organisation mondiale de la santé) a affirmé que l'immunisation était certaine ! Après des années de peur où certains regardaient avec suspicion les peuples voisins, c'est avec l'aide précieuse des scientifiques que nous sommes libérés des peurs ancestrales et archaïques.

Rien ne peut empêcher la rencontre des continents, désormais.

#### Environnement | Une tour au secours de la Terre

Lundi 6 juin a été posée, dans la capitale française, la première pierre d'une des tours TERP (tour écologique visant à réduire la pollution).

#### Un jour mémorable

L'événement n'est pas passé inaperçu. En effet, pour l'occasion, des journalistes, des représentants de l'État et les meilleurs ingénieurs du monde étaient réunis. Ce fut un moment de joie pour tous. Le maire, Paul Viseu, prononça un discours lors de la cérémonie : « *C'est un grand pas en avant pour l'avenir de l'humanité que nous offre cette tour* ». L'ingénieur en chef, Gaël Druelle, expliqua brièvement l'utilité de cette tour et a tenu à préciser que l'architecte Thomas Saint-Machin garantissait la sécurité et la longévité de l'installation. M. Vitel, président de la République, a tenu à remercier toutes les associations qui ont aidé à réaliser l'architecture, informant que, d'ici un an, d'autres pays bénéficieront aussi de cette technologie. Rappelons que la fin de la construction est prévue pour octobre 2033.

#### Aspects techniques

La tour TERP fera 3 000 mètres de haut, sur une largeur de 250 mètres. Des turbines

seront placées tout le long et de chaque côté. Cette tour permettra d'aspirer les gaz à effets de serre et de les traiter dans des usines prévues pour les transformer. Elle les absorbera au moyen d'une pompe électrique sous 10 000 volts et l'énergie nécessaire sera créée par une éolienne installée au sommet, ce qui fera de cette architecture une installation autonome. L'ingénieur Hans Alexis a précisé que la tour ne sera en marche qu'une vingtaine d'années et sera accompagnée de baffles géantes afin de camoufler le bruit généré par celle-ci. En effet les habitants des villes ont une certaine réticence envers les nuisances sonores mais un système de mise en veille se déclenchera à partir de 21 heures.

Cette tour sera un vrai chef d'œuvre technologique qui réduira jusqu'à 90 % la pollution et, bonne nouvelle pour les fans de mode, le designer en chef a annoncé que la tour changera de couleurs en fonction de la saison.

#### Culture | Au-delà des frontières

En 2004, dans *Origines*, l'écrivain Amin Maa-louf affirmait : « Je n'aime pas le mot racines et l'image encore moins ». Aux arbres, il préfère les routes, qui permettent le nomadisme. Ce texte nous a inspiré une autre opposition : celle des murs et des ponts.

Nous n'aimons pas le mot « mur » et l'image

encore moins. Les murs séparent et ils peuvent nuire à la liberté. Les prisonniers sont entre quatre murs, coupés de ceux qu'ils aiment et surtout de leur vie. Ils sont comme dans une cage où ils ne peuvent plus bouger, tels des animaux.

À l'extérieur des prisons, en liberté, il existe également des murs. « Les murs ont des oreilles », dit le dicton. Espérons qu'ils n'aient pas de bouche car lorsque les rumeurs se colportent, elles peuvent faire beaucoup de mal. Celui de Facebook, qui est un mur virtuel, est certainement le plus nocif. Tous tes « amis » peuvent y voir ce qui est écrit et malheureusement beaucoup le répètent...

Le rideau de fer qui séparait l'est et l'ouest, à Berlin, nous évoque le rideau d'une scène de théâtre qui sépare les spectateurs des acteurs. Le rideau est le quatrième mur, mais il se lève pour que la magie opère et que fusionnent les émotions des spectateurs et des acteurs. Si seulement tous les murs pouvaient être aussi transparents que ce quatrième.

À l'opposé des murs, les ponts réunissent deux personnes. Lorsque celles-ci sont séparées, les ponts traversent une mer, un fleuve pour les rapprocher.

Le pont a la grâce d'une gymnaste faisant le grand écart. Il permet de franchir une dépression ou un obstacle en passant par-dessus cette séparation.

Le pont Sirat de la religion musulmane est aussi un pont franchissant les enfers par lequel toutes les âmes doivent passer pour atteindre le repos éternel. Au-delà de l'épreuve du chemin de la vie à la mort, le pont symbolise différentes épreuves ou divers passages de la vie. Toutes nous enrichissent.

Le pont offre également une image de protection, et de sécurité réservant un abri aux SDF qui dorment dessous, évitant la pluie et le froid.

## Avec des si



Poursuivons cet itinéraire du rêve humain avec les élèves de cinquième d'Alexia Duault et Élodie Turpin au lycée René Verneau de Gran Canaria qui se proposent de refaire le monde avec des « si ».

La puissance et la magie de leur rêve leur a valu d'être primés à l'issue de la première édition du concours.

Si j'étais Aladin le grand,  
Je stopperais les ouragans ;  
Avec mon beau tapis volant  
Et avec mon génie flottant,  
Je dompterais les mauvais vents :  
« Restez donc sur les océans ! »

Si j'étais la souris des dents,  
Je distribuerais l'argent  
En passant par les maisons des enfants  
Et tous pourraient manger paisiblement.

Si j'étais Zeus le très grand,  
J'arrêteraï les éclairs  
Avec mes pouvoirs surprenants  
Pour que le beau ciel reste clair.

Ah ! Si j'avais été Pandore,  
J'aurais caché ma boîte alors,  
Pour que le mal, la corruption,  
Ne pointent pas leur nez dehors  
Et que nous puissions vivre sans désillusion.

Mais je ne suis qu'une goutte d'eau qui dit  
notre grand et beau monde et veut se faire  
écouter pour pouvoir enfin se... SAUVER.

Ah Si j'étais Iceman,  
Avec mon ami Snowman,  
Je lutterais contre le réchauffement climatique  
En gelant toutes les glaces de l'Antarctique  
Et en paralysant les usines toxiques.

Si j'étais saint Valentin,  
Aux viols je mettrais fin  
Grâce à la paix intérieure  
Qui nous rend tous meilleurs.

Si j'étais Mickey Mouse le rebelle,  
Je mettrais fin à la chasse cruelle,  
En défendant les animaux  
Comme Jeanne la pucelle.

Grâce à mes aspects adorables,  
Mon caractère aimable  
Et mon ami Donald,  
Je ferais en sorte que les animaux  
Soient comparables à ceux des fables.

Si j'étais Walt Disney,  
J'éduquerais reines et princesses  
En enlevant leurs tresses ;  
Car l'important, c'est la sagesse,  
Pour que de leur destin  
Elles deviennent les maîtresses.

Si j'étais le dieu Cupidon,  
Je bannirais la discrimination,  
En utilisant mes flèches avec des potions  
Pour susciter l'amour dans la population.

Mais je ne suis qu'un petit bonhomme aux nombreux et merveilleux rêves, qui dit le monde comme il est ; et je cherche avec ma plume à le sauver avant qu'il s'achève.

\*\*\*

Si j'étais la sage Dora l'exploratrice,  
Je naviguerais avec mon copain Ulysse  
D'un pôle à l'autre, sur toutes les mers du globe,  
Pour tuer l'ignorance comme un vilain microbe.

Si j'étais professeur de cours d'EPS,  
J'aiderais gentiment les personnes qui se pèsent  
Et qui sont mal à l'aise, avec du stress,  
Avec des problèmes cardiaques, de santé :  
Je les ferais courir à douce vitesse  
En les poussant à faire du footing léger.

Si j'étais O.J. Simpsons  
(Un joueur riche de football américain),  
Je mettrais fin à l'alcool  
En rachetant ces boissons  
Et les jetant aux poissons

Je ne suis qu'un singe évolué, qui dit le monde  
dont il veut rêver, et cherche avec des mots  
rimés, à arrêter l'humaine stupidité.

Si j'étais de Pâques le célèbre lapin,  
Je mettrais fin à une torture, la faim,  
Grâce à mes chocolats délicieux et fins.

Ah ! Si j'étais le grand Schtroumpf,  
Avec mon esprit pratique,  
J'élaborerais des potions magiques  
Pour soigner les maladies maléfiques.  
Si j'étais le vrai Bob l'éponge,  
J'arrêteraient la soif qui nous ronge ;  
Oui, j'absorberais l'eau potable  
Pour la donner aux misérables ;  
L'accès serait plus équitable,  
Ce ne serait plus une fable.

Si j'étais le Père Noël,  
Je mettrais fin à la tristesse  
En distribuant de la tendresse  
La vie, si savoureuse et belle,  
Brilleraient comme un pot de miel.

Mais je ne suis qu'un étudiant qui dit le monde  
en l'admirant et cherche avec des rimes, en  
jouant, à guérir ce monde mourant.

\*\*\*

Si j'étais une gomme immense,  
J'effacerais les armes et la violence :  
Et on vivrait paisiblement,  
Nos jours passeraient plus tranquillement.

Ah ! Si j'étais Robin des Bois,  
Je montrerais la bonne voie  
Aux voleurs et aux malfaiteurs  
Qui volent les pauvres... quelle horreur !

Si j'étais le grand Dynamo,  
Le meilleur magicien du monde,  
Je mettrais fin au terrorisme,  
En provoquant des séismes  
Dans le cœur des extrémistes.

Si j'étais un zèbre parlant,  
Je lutterais contre le racisme, souvent,  
Car je suis très fier d'être noir et blanc.

Si j'étais un caméléon géant,  
Je viendrais au bout du racisme ambiant  
En rappelant aux gens, bien gentiment,  
Que la couleur, ce n'est pas important.

Si j'étais Houdini, roi de la scène,  
Je ferais disparaître l'oppression  
Qui nous soumet à tant de pression :  
Je nous libérerais de nos chaînes  
Qui nous inspirent tant de haine.

Mais je ne suis qu'une cellule perdue dans cette  
infinie bulle, qui aime dire le monde en chantant,  
en dansant, en jouant et en rimant !  
J'espère que ça suffira pour sauver ce qui ne va pas.

# VOIR LE CIEL

## Combien de fois doit-on regarder vers le haut avant de voir le ciel ?



Rêvons toujours, plus fort encore ; levons les yeux haut dans le ciel avec les élèves de CM2 et de sixième du Grand lycée franco-libanais de Beyrouth, qui ont produit un magnifique slam pour promouvoir leur vision de l'avenir de l'homme, en faisant résonner leurs mots avec ceux du poème de Kipling *You'll be a man, my son* (« tu seras un homme mon fils »).

Leur travail, pour lequel ils ont été aidés avec bienveillance et engagement par leurs professeures, Amira Jaber, Maryse Fraysseix, Carole Makdessi, Zena Sabbagh, Vivienne Zakkah et Valérie Deghavlî, a été primé à l'issue de la deuxième édition du concours en 2016.

Quelques vers pour vous aider à prendre votre envol...

Combien de victoires peut-on remporter  
Sans se vanter ?

Combien de fois doit-on faire la guerre  
Avant d'avoir le courage de réaliser

Tout le mal que l'on a pu faire ?

Combien de fois doit-on entendre

Les gens pleurer à cause de l'injustice ?

Je ferais place à l'égalité et au respect

Car nous sommes tous humains et égaux

Combien de secrets peut-on garder avant

Qu'ils ne soient révélés ?

Si je pouvais reconnaître mes fautes

Sans accuser les autres

Si je n'avais presque rien

Je le donnerais quand même

Si je pouvais rester l'enfant que je suis

Garder mes qualités et ma personnalité

Je vivrais heureux...

Je veux être tendre et gentil

Nul n'a le droit de ne pas être aimé

parce qu'il est différent

Nul n'a le droit de maltraiter les autres

en pensant être le plus fort.

Écoutez le slam dans son intégralité



 [vimeo.com/164853848](https://vimeo.com/164853848)

## Rêver Beyrouth



Une chanson pour refermer cette anthologie, qui avait illuminé la première édition du concours : un hymne à l'humain au cœur de Beyrouth, qui avait valu à ses auteurs d'être primés.

Retrouvez-la, entendez-la et laissez-vous porter par l'utopie des élèves de seconde de Frédérique Masson et Stéphane Hobeika du Grand lycée franco-libanais qui ont métamorphosé leur ville, Beyrouth, et à travers elle l'humanité, pour laisser croître le rêve.

Je voudrais du violet  
qui colore les volets,

Je voudrais de l'oranger  
qui couvrirait les vergers  
posés sur les balcons  
laissant tendrement tomber une grappe  
en chantant la chanson  
Qui dit que le prophète ne hait point le pape.

Je voudrais du vert qui chante chante chante  
la beauté du cèdre grande grande grande.

Je voudrais du blanc qui vole vole vole  
du bleu aux parterres couverts de terre et de  
pommes.

Et ce jaune-blanc cassé qu'on retrouve  
sur les pierres  
des anciennes bâtisses à qui le temps  
fait la misère,  
qu'il s'échappe et croisse au travers  
des murs des buildings en verre.

Je voudrais du rouge qui saute saute saute  
à la gorge des toits en béton et qu'il ôte  
la laideur qui les cloue  
qu'il fasse couler leurs vitres et  
leur défonce le cou,  
ce rouge-là même qui bat dans mon cœur  
au rythme de la pluie qui tombe sur la peur  
de voir une Beyrouth perdre toutes ses couleurs

Et que pour une fois ces pigeons  
sortent des immeubles qui leur sert de prison  
et s'envolent et découvrent un nouvel horizon  
atteignant le bout de la Terre  
et en fassent une chanson  
qui changerait chaque quartier en bourgeon  
qui fleurirait chacun à sa façon,  
Et le *Burj Murr* deviendrait moins amer  
témoin du passé enseignant à sa manière,  
Et au milieu sur la place des martyrs  
Le cèdre qui a vu tant souffrir  
Tenant sur ses branches autant d'enfants  
Que l'art ait pu donner au Liban.

J'aimerais des rues larges comme des  
arcs-en-ciel  
punir les immeubles qui griffent le ciel  
bâtir des maisons aux couleurs libanaises  
et pour seule raison défier la genèse.

Pour changer Beyrouth,  
changer ses routes,  
en faire un rêve et non plus un doute.  
Entends, écoute  
Dévie sa route  
Fais-en un poème et non plus une joute.

Et les feuilles se déposent,  
Au cours des proses,  
Chantées par les moteurs  
déformées par l'horreur  
d'une Beyrouth sans couleur.

Je veux une ville dont le sol soit le ciel  
 pour loger les délices d'un plaisir éternel  
 Je voudrais y entendre la chanson du peuple  
 Riant de forte voix dans une vie... île meuble.

Je veux des clairières parsemées de fontaines  
 Où l'on boit le regard de la joie, de la gêne  
 Je veux garder hier, remémorer la peine  
 Pour un futur d'or vert d'ivoire et d'ébène

Je veux un étang calme, dans le torrent en furie  
 Dans le courant, dans la mer,  
 dans la cascade des infinis  
 Qui soit pour le monde, le repos de l'oubli  
 Je veux chanter sur un rythme qui laisse  
 respirer la vie,  
 Beyrouth.

\*\*\*

*Ne refermez pas cette dernière page sans  
 prendre le temps de découvrir Beyrouth  
 telle que les élèves l'ont rêvée, dans un  
 formidable projet vidéo.*

Rêvez Beyrouth, rêver demain...



Écoutez la chanson



 [bit.ly/iti-hum-6](https://bit.ly/iti-hum-6)



 [vimeo.com/119066483](https://vimeo.com/119066483)



## Remerciements

Impossible de clore cette anthologie sans remercier tous ceux qui en sont à l'origine, et en premier lieu, les professeurs et les élèves, sans qui elle n'existerait tout simplement pas.

Un immense merci à vous tous pour la qualité des travaux reçus et l'incroyable engagement humaniste dont ces derniers constituent autant de témoignages vibrants et frappants :

› Hélène Tassain-Périé et ses élèves de 1<sup>re</sup> du lycée français d'Agadir (Maroc);

› Franck Hoyer et ses élèves de 6<sup>e</sup> du lycée français d'Alexandrie (Égypte);

› Cécile Barraud et Luis Ramon et leurs élèves de 1<sup>re</sup> du lycée français d'Alicante (Espagne);

› Patricia Fauquembergue et ses anciens élèves de 2<sup>nd</sup>e du lycée Vauban de Aires-sur-la-Lys et Edwige Gajewski et ses élèves de CE1 de l'école Notre-Dame-de-Lourdes à Béthune (France);

› Maryse Fraysseix, Maya Ghanem, Marie-José Ghorra, Stéphane Hobeika, Amira Jaber, Frédérique Masson, Paule Quéma et Zéna Sabbagh, accompagnés de Valérie Deghavl,

Carole Makdessi et Vivienne Zakkah, tous professeurs du Grand lycée franco-libanais à Beyrouth (Liban) qui, chaque année, ont inscrit leurs élèves au concours (selon les années CM2 et 6<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 2<sup>nd</sup>e, 1<sup>re</sup> S/L);

› Rafaéla Janvrin, Catherine Sauvage et Marie-Laure Dumont-Fourmanoir et leurs élèves de 1<sup>re</sup> du lycée Pierre de Coubertin de Calais (France);

› Sébastien Chabaud, Fadi Juma, Yasmine Sami et leurs élèves de 1<sup>re</sup> du lycée Louis-Massignon de Casablanca (Maroc);

› Angéla Casanova, Jérôme Vigié et Harold Brossat et leurs élèves de CM1 et CM2 de l'école Trémouille à Dijon (France);

› Ian Basseux et Olga Drissi et leurs élèves de 3<sup>e</sup> de l'école française internationale de Djeddah (Arabie Saoudite);

› Sophie Bernard-Léger et ses élèves de 1<sup>re</sup> du lycée français Victor-Hugo de Florence (Italie);

› Alexia Duault, Solveig Étève, Juliana Ivanoff et Élodie Turpin du lycée René Verneau de Gran Canaria (Espagne) et leurs élèves de 5<sup>e</sup>, de 4<sup>e</sup> et de 1<sup>re</sup>;

› Yann Meur et ses élèves de l'école d'entreprise de Kaluga (Russie);

› Caroline Thébaut et ses élèves de 5<sup>e</sup> du collège Carnot de Lille (France);

› Gwen-Aëlle Geffroy, IA-IPR de lettres, et ses anciens élèves de 1<sup>re</sup> du lycée international Montebello de Lille (France);

› Karine Corlay, Esther Cruz-Perez, Stéphanie Jaunay et Floriane Roux et leurs élèves de 2<sup>nd</sup>e et de 1<sup>re</sup> du lycée français de Palma (Espagne);

› Annette Deschamps, et ses élèves de 2<sup>nd</sup>e du lycée Leconte de Lisle, à Saint-Denis de la Réunion (France);

› Zahia Benyahia et ses élèves de 6<sup>e</sup> du collège Mendès-France de Tourcoing (France), ainsi qu'Émilie Bouillon et les élèves de 3<sup>e</sup>;

› Véronique Perrin et ses élèves de 2<sup>nd</sup>e et de 1<sup>re</sup> du lycée de Wingles (France).

Les éditeurs de cette anthologie tiennent à adresser leurs vifs remerciements à Carole Callebout, IA-IPR de lettres de l'académie de Lille, qui a participé à l'animation de ce concours et qui a sélectionné et présenté les textes de cette anthologie.

## réseau mlfmonde



### Directeur de publication

Jean-Christophe Deberre

### Directeur de la rédaction

Michel Bur

### Sélection/présentation des textes

Carole Callebout

### Suivi d'édition/relecture

Corinne Bajon, Aude Buclon, Gaëlle Charcosset

### Conception/réalisation

Alexis Oukkal

### Crédits images

© mlfmonde

© alexis oukkal

© D. R.

### Impression

Lettering

Mai 2019



9 rue Humblot -  
F - 75 015 Paris  
+33 (0) 145 786 171  
accueil.mlf@mlfmonde.org  
www.mlfmonde.org

